Digitized by Google

·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·

Gr. Sala O. S. 4. VII. 5

III 4 VII 5

Digitized by Google

Digitized by Google

COLLECTION MICHEL LÉVY

MADAME
DE LA SABLIÈRE

OUVRAGES

DE

LA COMTESSE DASH

Publiés dans la collection Michel Lévy

UN AMOUR COUPABLE	1 vol.
LES AMOURS DE LA BELLE AURORE	2 —
LES BALS MASQUÉS	1 —
LA BELLE PARISIENNE	1 —
LA CHAINE D'OR	1 —
LA CHAMBRE BLEUE	1 —
LE CHATEAU DE LA ROCHE-SANGLANTE	1 —
LES CHATEAUX EN AFRIQUE	1 —
LA DAME DU CHATEAU MURÉ	1 —
LES DEGRÉS DE L'ÉCHELLE	1 —
LA DERNIÈRE EXPIATION	2 —
LA DUCHESSE DE LAUZUN	3 —
LA DUCHESSE D'ÉPONNES	1 —
LE FRUIT DÉFENDU	1 —
LES GALANTERIES DE LA COUR DE LOUIS XV	4 —
— LA RÉGENCE	1 —
— LA JEUNESSE DE LOUIS XV	1 —
— LES MAITRESSES DU ROI	1 —
— LE PARC AUX CERFS	1 —
LE JEU DE LA REINE	1 —
LA JOLIE BOHÉMIENNE	1 —
MADEMOISELLE DE LA TOUR DU PIN	1 —
MADAME LOUISE DE FRANCE	1 —
MADAME DE LA SABLIÈRE	1 —
LA MAIN GAUCHE ET LA MAIN DROITE	1 —
LA MARQUISE SANGLANTE	1 —
LA MARQUISE DE PARABÈRE	1 —
LA POUDRE ET LA NEIGE	1 —
LE NEUF DE PIQUE	1 —
UNE RIVALE DE LA POMPADOUR	1 —
UN PROCÈS CRIMINEL	1 —
LES SECRETS D'UNE SORCIÈRE	2 —
LE SALON DU DIABLE	1 —
LA SORCIÈRE DU ROI	2 —
LES SUITES D'UNE FAUTE	1 —
TROIS AMOURS	1 —

CORBEIL, typ. et stér. de CRÈTE.

17855

MADAME

DE

LA SABLIÈRE

PAR

LA COMTESSE DASH

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1865

Tous droits réservés

MADAME
DE LA SABLIÈRE

I

CINQ MAITRESSES

— Vous êtes bien heureux, mon cher marquis !

— Vous croyez ?

— Et qui en doute ? La cour et la ville sont pleines de vos triomphes. Favori de Mars, d'Apollon, de Vénus, que vous manque-t-il, je vous prie ?

— Rien absolument; mais d'où vous vient cette admiration pour mon bonheur, mon cher Sévigné ? Vous ne me semblez pas plus mal traité que moi.

— Quelle différence !

— Je ne vois pas trop en quoi elle consiste, à

Digitized by Google

moins que ce ne soit parce que je suis lieutenant, et vous guidon des gendarmes-dauphin. Vous êtes plus jeune que moi, je le crois du moins, vous êtes tout aussi bien fait, vous avez autant d'esprit, votre qualité vaut la mienne, et vous possédez de plus que moi une mère comme il n'y en a pas deux en France. A mon tour, je vous demanderai : que vous manque-t-il ?

Le marquis de Sévigné répondit par un long soupir. M. de La Fare reprit :

— Ah ! je comprends, vous êtes amoureux.

— Hélas ! oui, je le suis, vous avez deviné juste. Je suis amoureux comme un fou, comme un sot, je devrais dire.

— Eh bien, où est le mal? Ne sommes-nous pas tous amoureux plus ou moins, et partant plus ou moins fous ou imbéciles ? Il ne s'agit que d'accepter franchement sa position.

— Ce n'est pas de l'amour que je me plains, c'est de l'objet aimé.

— Oh ! pour ceci, c'est autre chose. Vous avez donc affaire à une tigresse?

— Non, elle ne l'est pas assez, au contraire.

— Serait-ce toujours Ninon, et auriez-vous la faiblesse d'en être jaloux? Jaloux de Ninon! mais, mon cher ami, vous lui ôteriez son plus grand charme en la forçant à être sage. C'est justement l'opposition d'une vertu sévère avec un aimable vice qui séduit en elle. Ainsi que le dit Villarceaux, Ninon est bien le plus honnête homme de France, en même temps que la plus scélérate et la plus dangereuse femme que je connaisse.

— Celle dont je parle n'est pas même honnête homme, marquis.

— Oh! mon Dieu, vous m'effrayez! Serait-ce la Brinvilliers, la Voisin, ou quelque empoisonneuse de leur bande?

— Bien pire, c'est la Champmeslé.

— Oh! oh! je comprends, reprit le marquis de La Fare avec un fin sourire, la Champmeslé! Vous avez donc cru à la fidélité des déesses?

— Elle me fera tourner la tête. Je ne sais comment j'ai été assez malheureux pour m'attacher à cette fille-là. Ma mère, dont vous connaissez l'esprit et la finesse, a cependant employé tous les moyens pour m'en empêcher, je ne voulais pas

non plus, cela est venu malgré moi, et maintenant, je vous le répète, je l'aime comme un sot.

— Est-elle toujours coiffée de Racine?

— Racine, Despréaux, Saint-Évremont, Chapelain, La Fontaine, Chaulieu, Bachaumont, tous les beaux-esprits du royaume; c'est une académie que sa maison... et son cœur.

— Le cœur de la Champmeslé! Et de sorte qu'elle vous tourmente, elle vous exténue, elle vous ruine?

— Exactement. Je passe mes journées à courir après elle : elle est, je crois, partout où je ne suis point. Le soir, elle m'écrit de venir, que je la trouverai seule... Nous sommes quinze amis qu'elle n'a pu renvoyer. Je me mets en furie; pour me calmer, elle me propose de dîner le lendemain ensemble. J'accepte, heureux enfin de la soustraire à ces poëtes de ruelles qui la poursuivent; et lorsque je viens pour l'enlever à ces misérables influences, je la vois entourée d'une demi-douzaine de ces messieurs; ils nous accompagnent, et je suis obligé de leur *payer la fricassée*, comme dit la princesse de Tarente.

— Cela est terrible, mon cher marquis ; je vous plains d'autant plus que je connais ces infortunes-là.

— Vous, marquis ? C'est impossible !

— Mon Dieu, si ! Cela m'arrive journellement.

— Avec votre maîtresse ?

— Avec *mes* maîtresses.

— Et combien donc en avez-vous ?

— Cinq, au moins.

— Cinq maîtresses ! qui toutes vous ont trompé ?

— Hélas ! oui.

— Ruiné ?

— Oh ! oui.

— Mis sur les dents, abîmé de jalousie, rongé de désespoir, couvert de honte en vous-même ; elles vous ont fait tout cela ?

— Oui, oui, oui, oui !

— Alors, je n'y comprends rien du tout.

— Pourquoi ?

— Comment, vous qui êtes l'homme le plus indiscret de la cour, ne l'a-t-on pas su ?

— Eh ! mon Dieu, personne n'en doute !

— Quoi ! madame de La Sablière...

Digitized by Google

— Madame de La Sablière? Mon cher Sévigné, qui vous parle d'elle, s'il vous plaît?

— Mais vous, apparemment, vous qui vous plaignez des chagrins que vos maîtresses vous donnent...

— Sans doute; mais elle! Me prenez-vous pour le dernier des hommes, que vous me croyiez capable de la confondre avec *mes maîtresses*, de parler d'elle autrement qu'avec le respect qu'elle mérite? Elle, madame de La Sablière, me donner un chagrin! Vous avez donc oublié ce que nous sommes l'un à l'autre? Vous ne vous souvenez donc plus de ce que je vous ai conté cette nuit de bivouac, au bord de l'Yssel, lorsque vous m'avez surpris versant des pleurs sur son portrait? Oh! c'est le plus noble cœur qui existe au monde; elle a tout fait, tout sacrifié pour moi. Cette bonne renommée, à laquelle elle tenait tant, ne l'a-t-elle pas laissé perdre? Sa vie si douce d'intérieur, ne l'a-t-elle pas quittée? Depuis cinq ans, a-t-elle eu une pensée qui ne fût pour moi? Ne l'ai-je pas trouvée la même après que j'avais mérité cent fois sa colère et son mépris? Quels ser-

vices ne m'a-t-elle pas rendus! Toujours tendre et dévouée, elle m'a consacré son existence sans restriction; c'est un ange, mon cher marquis, que cette femme-là. Elle a fait de l'amour une vertu, elle a fait d'un mauvais sujet comme moi un croyant. Oui, je crois en Dieu, je crois en tout, parce que je crois en elle. Et pourtant que de larmes elle a répandues! Que de rivales indignes elle a subies! De combien de douleurs je l'ai abreuvée! Son nom réveille en moi mille remords, mille élans de reconnaissance. Je voudrais lui rendre tout ce que je lui dois; mais, hélas! je ne serai jamais qu'un ingrat.

M. de La Fare prononça ces mots d'un ton profondément touché. Son regard fixé vers la terre *se mouilla* un instant, et il détourna la tête, comme s'il avait honte de cette sensibilité. Le marquis de Sévigné l'examinait avec étonnement. Il ne retrouvait plus ce beau, ce brillant jeune homme, dont la réputation de légèreté s'était établie à si bon droit. C'est qu'il ne savait pas que chez les gens de cœur il y a des cordes qui ne se brisent jamais. Elles se détendent, elles semblent inca-

pables de former aucuns sons, jusqu'à ce qu'une main savante les touche et leur rende leur première énergie. Le cœur est inépuisable, il n'y a que Dieu qui en connaisse les bornes.

Après un instant de silence, M. de La Fare reprit :

— Non, monsieur, vous avez mal deviné; il ne s'agit point ici de *ma* maîtresse, c'est seulement de *mes* maîtresses, et cela ne se ressemble pas du tout. J'ai été comme vous trahi, trompé, entraîné loin de mes opinions; comme vous j'ai nourri mes rivaux, je les ai flattés, je leur ai souri. Comme vous, j'ai souffert de jalousie, d'emportements, de dédains, et de plus que vous pour cinq chaînes différentes, dont une cependant m'a donné peu de peines, je dois le dire. Comme vous, j'ai voulu les rompre, sans en avoir laforce.

— Et ne peut-on savoir les noms?...

— Oh! très-volontiers; elles ne méritent aucuns ménagements, les traîtresses. D'ailleurs, ce sont bien les filles les plus courtisées! La première de toutes est la Gloire. Vous ne vous ima-

ginez pas ce que j'ai fait pour elle; combien de nuits sans sommeil, combien de fatigues, combien de blessures, et tout cela pourquoi? Pour être mestre-de-camp du régiment de mon père d'abord, et puis lieutenant des gendarmes-dauphin. Cela est très-beau à mon âge, lorsqu'on n'a presque pas déposé le harnais depuis douze ans, lorsqu'on a assisté à tout ce qui s'est donné de batailles aux quatre coins de l'Europe, jusqu'en Hongrie, et qu'on en a rapporté huit blessures : être réduit à raconter cela au coin de son feu, et avoir rêvé des historiographes, la postérité et tout ce qui s'ensuit!

— Et la seconde?

— La seconde, c'est la cour. Vous ne nierez pas que ce ne soit le pays des déceptions, des découragements; on y est coudoyé à chaque minute par des courtisans stupides et des flatteurs en habit brodé. J'ai perdu mon temps sur le chemin de Versailles pour entendre, après quinze jours d'attente, un bonjour du roi ou obtenir un regard de madame de Montespan. J'ai vu pleurer la duchesse de La Vallière et triompher sa rivale.

Je me suis trouvé un jour assez près de Monseigneur pour qu'il m'admette à ses particuliers, voilà tout; et pour cela j'ai perdu ma santé, ma jeunesse; j'ai souvent affligé le seul cœur qui me soit dévoué sur la terre. J'ai promené mon nom dans les antichambres; c'était bien la peine, vraiment!

Ce n'est pas tout encore : il m'a fallu aller chercher une troisième occupation, la poésie. Je me mis à rimer tant bien que mal, comme un écrivailleur. Ce que mes deux premières folies avaient respecté a disparu devant celle-là, et j'ai placé au nombre de mes tyrans le plus susceptible de tous, l'amour-propre d'auteur. Je veux des louanges, et, quand on m'en donne, je ne les savoure pas à mon aise, parce que je n'ose pas les croire vraies. Je n'ai point de prétentions, et je suis accablé de toutes celles que je cache. Chaulieu et La Fontaine se moquent de moi, et m'appellent le poëte-marquis. J'en veux rire, et malgré moi j'enrage; je sens qu'au milieu de leur bienveillance ils me protégent; je ne suis pas du métier, mes vers sont des *vers de cour*, c'est-à-dire

de *mauvais vers*. Pensez-vous, marquis, que ces maîtresses valent la vôtre?

Qu'allez-vous dire en entendant nommer la quatrième? Celle-là, c'est la plus terrible de toutes, c'est la vraie passion, celle qui fera ma destinée, j'en suis sûr : la Bassette! Voilà la source d'abominables souffrances, de désordres certains! voilà un engin de perte et de ruine! Ne soye jamais joueur, mon ami, c'est l'enfer en ce monde. Le jeu tue les autres émotions. Le jeu rend pâles et insipides les joies de l'imagination et celles du cœur. Quand on est joueur, on n'est plus que cela : cette funeste habitude dessèche l'âme, flétrit l'esprit, éteint l'enthousiasme. Aussi comme je me défends! comme je ne veux pas céder à ce penchant qui m'attire! Hélas! je retarde seulement ma défaite, j'y succomberai... Oh ! oui, malgré tout, j'y succomberai!...

Le visage de M. de La Fare prit une expression douloureuse tellement frappante, qu'elle attendrit presque M. de Sévigné. Ils se turent tous les deux. Enfin M. de Sévigné toucha l'épaule du marquis et lui dit :

— Et la cinquième?

Un changement complet s'opéra dans la physionomie de M. de La Fare; il sourit avec malice, avec gaîté même; son front s'éclaircit et ses réflexions disparurent.

— Vous tenez beaucoup à savoir son nom?

— Sans doute, je veux la confidence tout entière.

— C'est une femme, je vous en préviens, c'est une princesse de théâtre, qui a beaucoup d'amants, qui m'a pris par amour-propre, qui me trompe à la journée, qui me vole mon temps et mes pistoles, que je n'aime point, mais qui ne laisse pas de me faire enrager, quoi que j'en aie. Elle adore la poésie, les marquis, les... gendarmes-dauphin. Vous comprenez qu'en cette triple qualité, je ne pouvais échapper à ses piéges.

Ce fut au tour de M. de Sévigné de pâlir.

— Pensez-vous bien à ce que vous dites, marquis?

— Si j'y pense! puisque je vous raconte des faits! En voulez-vous davantage?

— Le nom! le nom!

— Tout beau, monsieur, je ne suis pas homme à me compromettre ; devinez-le.

M. de Sévigné réfléchit un instant.

— Bah ! dit-il, c'est la Raisin !

— Adieu, mon cher Sévigné, je suis attendu chez *une de mes maîtresses*. Je vous quitte, tâchez de prendre un peu de philosophie à mon exemple.

— Oh ! moi, je n'ai pas d'ange !

— Non, mais vous avez une mère.

Digitized by Google

II

L'AMI, LE MARI, L'AMANT

Dans un vaste et beau salon du Marais, une jeune femme, vêtue avec la plus grande élégance, était assise. Appuyée sur une table de Boule, les yeux fixés vers la terre, elle réfléchissait profondément. Ses traits charmants portaient les traces de larmes récentes ; ses cheveux bouclés en mille anneaux autour de sa tête, et rattachés par des bouffettes de rubans cerise, indiquaient un certain désordre ; sa robe grise relevée de riches dentelles était un peu chiffonnée ; on voyait enfin que cette fraîche toilette, soignée et méditée dans le bonheur, se trouvait sans effet par une catastrophe inattendue.

De l'autre côté du salon, un homme d'une cinquantaine d'années à peu près se tenait debout

près de la cheminée. Ses traits fortement prononcés, sa longue perruque brune, lui donnaient un air de dureté démenti par ses yeux bleus et son tranquille sourire. Il portait un costume noir fort débraillé et très-loin de la mode. En ce moment, toute son attention semblait concentrée sur deux colombes qui se jouaient au soleil en haut d'un toit voisin. Il gardait, ainsi que sa compagne, un silence absolu, lorsque tout à coup celle-ci se leva, et, s'approchant de lui, elle lui dit d'un ton suppliant.

— Mais, mon ami, donnez-moi donc un conseil.

— Quoi ? reprit-il comme réveillé en sursaut, un conseil ? Ne vous séparez jamais de ce que vous aimez, madame !

— Vous ne me comprenez pas, monsieur ; il ne s'agit point de séparation, il s'agit de mettre un terme aux insultes dont on m'abreuve, il s'agit qu'une misérable comme cette Champmeslé ne se croie pas permis de me jeter au visage : « Voilà la maîtresse de M. de La Fare ! » Je porte un nom honorable, monsieur ; mon mari est un honnête homme, un homme d'esprit, de cœur ; je

ne puis, je ne dois pas me laisser traîner dans la boue, ne fût-ce que par respect pour lui. Mon Dieu ! mon Dieu ! quelle punition d'une faiblesse !

— Calmez-vous, madame. Hélas ! qu'est-ce que cela vous fait ? Les injures de la Champmeslé peuvent-elles vous atteindre ?

Et il regardait toujours les colombes.

— Eh oui ! elles peuvent m'atteindre, puisqu'il la voit. Vous ne comprenez donc rien, mon ami ?

Il prit les mains de celle qui pleurait.

— Ne vous affligez pas ainsi, madame, nous arrangerons cela. Y a-t-il quelque chose au monde que mon amitié ne puisse faire ?

Elle pleurait toujours.

— Oh oui ! ce n'est pas moi qui vous consolerai, moi, pauvre bonhomme qui n'ai pas même la tête bien présente : le cœur y est au moins. Mais lui, cet étourdi, que fait-il, au lieu de venir près de vous ?

— Il est chez elle peut-être, répliqua amèrement madame de La Sablière ; et puis, quand il arrivera, ce sera de quelque revue ou de quelque

devoir de cour. En vérité, mon cher La Fontaine, cet homme me fera mourir.

La Fontaine était partagé entre l'attention qu'il prêtait à ces touchantes plaintes et les colombes dont ses yeux ne pouvaient se détacher. Elles roucoulaient fort tendrement, et puis elles semblaient se quereller; une d'elles surtout paraissait fort éloquente : après quelques cris, une sorte de résistance de la part de sa compagne, elle s'envola : celle qui restait poussa des gémissements plaintifs. La Fontaine regarda attentivement la femme qui pleurait et la colombe qui se plaignait.

— Pauvres abandonnées ! murmura-t-il en essuyant une larme.

En ce moment un carrosse roula dans la cour ; madame de La Sablière s'élança vers la croisée.

— Lui ! s'écria-t-elle... Non, c'est mon mari ; il faut à tout prix lui cacher cette émotion. Parlez-lui de quelque poëme, cela me donnera le temps de me remettre.

M. de la Sablière entra et posa doucement son chapeau sur un meuble. Il avait un air de joyeuse humeur, bien en opposition avec la physionomie

embarrassée de La Fontaine et le visage baigné de larmes de sa femme; il s'essuya le front, ouvrit son pourpoint, se reposa, et lorsqu'il fut bien établi dans son fauteuil. Il regarda autour de lui.

— Qu'avez-vous donc tous les deux? demanda-t-il.

— Rien, rien du tout, se hâta de répondre La Fontaine, ce sont seulement ces colombes sur le toit qui nous occupent... N'est-ce pas, madame?

— Certainement, certainement, murmura madame de La Sablière.

— Oui, nous pensions que vous feriez un madrigal charmant à quelque Iris ou à quelque Olympe avec ce tableau devant les yeux; nous en étions tous attendris, nous causions de cela... rien que de cela, je vous assure... N'est-il pas vrai, madame?

Elle ne répondit pas, feignant d'être occupée à chercher un chiffon dans une corbeille.

— Ah! j'entends, oui, c'est très-bien, vous me cherchiez tous les deux un sujet de madrigal, et vous êtes tombés sans le vouloir dans l'élégie, à propos de ces colombes. Mon cher La Fon-

taine, vous me faites là un singulier galimatias.

— C'est pourtant bien la vérité ; apparemment que je m'explique mal. Je vous proteste, monsieur, que madame n'a pas pleuré pour autre chose, et c'est certainement très-attendrissant. Voyez comme cette pauvre tourterelle gémit de se trouver seule ! voyez comme elle a l'air malheureux ! j'en suis touché et votre femme aussi. N'est-ce pas, madame ?

Madame de La Sablière haussa légèrement les épaules et murmura :

— Toujours le même ! Quelle adresse !

Puis elle s'approcha de son mari, entièrement remise ; les traces d'émotion avaient disparu. Ses yeux brillaient de leur éclat ordinaire ; toute sa contenance montrait une femme parfaitement tranquille et disposée à une conversation sérieuse comme à de légers propos.

— Vous êtes bien essoufflé, monsieur ; il me semble cependant que vous n'arrivez point à pied ; ne fait-il donc pas froid aujourd'hui ?

— A la bonne heure, madame, vous voilà telle que je vous désirais, c'est votre gracieux sourire

et votre visage bien reposé. Que disait donc La Fontaine avec vos larmes ? vous n'avez pleuré de votre vie.

Le bonhomme n'écoutait plus ; du moment où son intervention avait cessé d'être nécessaire, il s'était remis à examiner ses pigeons, et ne pensait pas le moins du monde qu'il y eût d'autres personnes autour de lui, il n'entendit pas la question qui lui était adressée. La colombe s'agitait beaucoup près de la lucarne qu'elle avait choisie pour domicile ; son inquiétude devenait de plus en plus visible. Tout à coup sa compagne parut dans les airs ; elle s'approchait d'un vol lourd et pénible, et tomba plutôt qu'elle ne s'abattit à côté de l'autre. Ce furent alors les caresses les plus tendres, les roucoulements les plus amoureux ; toute une conversation s'établit entre ces pauvres oiseaux ; le fablier prêtait l'oreille, il contemplait ce tableau de bonheur ; tant que les tourterelles ne rentrèrent point, il ne songea pas à autre chose. Pendant ce temps, les deux époux causaient.

— De sorte que vous n'avez point vu M. de La Rochefoucauld, madame ?

— Non, monsieur, il ne recevait pas. J'ai rencontré madame de La Fayette sur le degré ; elle m'a promis de lui dire toute notre inquiétude sur sa santé et tout le besoin que nous aurions de son appui dans la circonstance où vous êtes. Elle assure qu'on ne vous fera pas payer cet argent.

— Je l'espère, car sans cela nous serions ruinés. M. le Prince m'a promis de parler au contrôleur-général, et cela s'arrangera. Il fait un temps charmant ; ne sortez-vous pas ce matin ?

— Non... si... je ne sais... peut-être. J'attends du monde, et d'ailleurs Athénaïs est plus souffrante, je ne puis la quitter ; mes enfants sont auprès d'elle en ce moment, mais tout à l'heure j'irai les rejoindre. Ne la trouvez-vous pas changée depuis quelques jours ?

— Cela ne m'a pas frappé ; elle est toujours si pâle et si maigre ! Regardez donc La Fontaine : ne le voilà-t-il pas comme lorsque vous l'avez recueilli dans votre carrosse, parce qu'il se mouillait à la pluie, sur la grande route, tout ébahi devant un arbre où se passait je ne sais quelle scène compréhensible pour lui seul ? Je ne puis m'em-

pêcher de rire quand je pense au singulier équipage dans lequel nous le trouvâmes. C'était là, convenez-en, une façon particulière de faire connaissance avec les gens. Il vous gâta votre habit et la doublure de votre carrosse en s'asseyant auprès de vous, et ses plumes ruisselaient si fort que nos pieds en furent imprégnés d'eau. Vous rappelez-vous cette entrevue ?

—Assurément, répliqua madame de La Sablière d'un air distrait.

— Vous êtes aujourd'hui fort sombre, madame ; il fait cependant très-beau temps, un de ces temps que vous aimiez autrefois, et pour lesquels vous prétendiez que vous étiez faite.

— Autrefois, oui, autrefois, quand j'étais gaie !

— Et qui vous ôte votre gaîté ?

— Vous ne savez donc pas, monsieur, que lorsqu'on est mère, on a toujours des soucis? Et moi j'ai trois filles, trois filles qui deviendront des femmes, c'est-à-dire des êtres souffrants, c'est-à-dire des victimes. Il faut que je m'occupe de leur avenir, que je force le présent à germer pour cet avenir des fruits moins amers ; et pourtant je ne

dois pas montrer à leurs jeunes regards ces douleurs, ces ennuis qui les attendent; elles les fuiront sans les connaître, ou elles y succomberont comme tant d'autres !

M. de La Sablière avait écouté sa femme avec une expression toute particulière; c'était une sorte de pitié tendre, de fierté sans hauteur dont rien ne peut donner l'idée. Il prit sa main qu'il baisa, en lui disant à demi-voix que ces pensées étaient des folies, et qu'il ne fallait pas songer à tout cela; puis il sortit de l'appartement en faisant un signe amical à La Fontaine, qui ne s'en aperçut pas.

— Ne voyez-vous personne venir, mon ami? demanda madame de La Sablière, après un moment de silence.

— Non, mes colombes sont rentrées; je ne vois plus rien.

Elle regarda à la pendule.

— Cinq heures! s'écria-t-elle.

— Par ma foi! voici M. le marquis de La Fare, dit le bonhomme, comme s'il avait annoncé l'être le plus indifférent.

La jeune femme se leva vivement et courut à

la fenêtre : le marquis traversait la cour, en effet, mais d'un pas si lent, que le cœur de celle qui l'attendait redoubla de vitesse. Il portait un riche et élégant costume de voyage. Un manteau cachait son justaucorps et lui montait presque jusqu'au visage. Sa taille se trouvait ainsi voilée, mais on devinait l'élégance de ses formes et celle de ses mouvements. M. de La Fare était beau, d'une beauté séduisante pour tous. Il portait, comme les hommes à cette époque, une énorme et affreuse perruque qui ôtait beaucoup d'agrément à sa physionomie. Ses yeux, aussi remarquables par leur expression que par leur grandeur, étaient du plus beau noir ; il avait le nez droit, à la romaine ; une bouche et des dents charmantes. Ses moustaches brunes, relevées comme celles des raffinés de Louis XIII, lui donnaient un air cavalier, en harmonie parfaite avec le reste de sa personne. Ce qu'il y avait chez lui de réellement admirable, c'étaient ses pieds et ses mains, dont la petitesse et la perfection eussent pu être enviés par une femme.

Il leva les yeux vers la fenêtre où se tenait sa

belle maîtresse, et ôta son feutre à plumes avec une grâce et une courtoisie enchanteresses ; madame de La Sablière en rougit de plaisir. Pendant qu'il montait les degrés, une jeune fille le regardait à travers la rampe. Sa préoccupation l'empêcha de la remarquer ; ce ne fut que lorsqu'elle se releva qu'il entendit le frôlement de sa robe de soie ; il l'appela : elle avait disparu.

— C'est Athénaïs, sans doute, pensa-t-il ; pauvre enfant !

On l'annonça à la porte du salon ; madame de La Sablière s'avança vers lui. Il venait de se débarrasser de son manteau, mais ses bottes et ses éperons n'en frappèrent que davantage les yeux de la femme inquiète.

— Est-ce que vous partez? s'écria-t-elle.

— Oui, je viens prendre congé de vous. Je suis du voyage de Fontainebleau.

— Mais hier vous l'ignoriez?

— Je l'ai appris tout à l'heure par Cavoye, qui m'a apporté l'ordre. Monseigneur m'a désigné pour une partie de paume.

— Et combien dure ce voyage?

— Huit jours. Il a été demandé par madame de Maintenon.

— Elle est donc très-décidément en faveur?

— Oui, c'est au tour de madame de Montespan d'être jalouse. Madame de La Vallière est bien vengée.

— Je plains peu la marquise.

— Pourquoi, vous si compatissante d'ordinaire à ces sortes de chagrins?

— Parce qu'elle est plus ambitieuse que tendre. Elle regrettera la puissance et non l'amour.

— Vous êtes aujourd'hui bien difficile sur les sentiments.

— Et vous bien prompt à vous attrendrir sur les maux des autres.

— Ceci n'est point aimable. On croirait que vous avez de l'humeur.

— De l'humeur? Non; de la contrariété, peut-être.

— Pour quelle raison, s'il vous plaît?

— Il vous est donc égal de partir?

— J'en suis désolé; tout ce qui m'éloigne de vous m'afflige. Et si ce n'était pas un ordre...

— Vous avez raison, et je suis une folle. N'en parlons plus... C'est aujourd'hui que vous partez?

— Dans une heure; mes gens viennent me chercher ici. Que ferez-vous pendant mon absence?

— Ce que je fais quand vous êtes là. Je n'ai pas une double vie, moi !

— Quel reproche, mon amie ! Vous vous donnez l'apparence d'une jalouse.

Madame de La Sablière fit une moue de dédain.

— Jalouse !... de Monseigneur, de M. de Cavoye et du jeu de paume? Allons, vous vous moquez de moi.

— A propos, où est La Fontaine ?

— Le voilà près de cette croisée ; mais vous serez bien habile si vous parvenez à le sortir de sa distraction. Depuis ce matin, il cause avec deux colombes, et il a fait dix gaucheries pour une.

— L'habile homme ! Sous prétexte de gaucherie, il se fait pardonner toutes ses sottises. En vérité, je crois qu'il a un habit neuf, à la mode de l'année dernière !

— Chut! C'est Athénaïs qui a imaginé de le lui changer sans qu'il s'en aperçoive. Que dit-il?

— Des vers, je crois; écoutons.

Amants, heureux amants, voulez-vous voyager?
Que ce soit aux rives prochaines.

— Entendez-vous ce conseil?

— Est-ce que vous croyez, Marguerite, que j'en aurais besoin.

— Mon ami, il y a si longtemps que je vous aime, que j'ai peur de ne plus être aimée.

— Aimée? Oh! si, bien profondément, bien tendrement, croyez-le. Et qui ne vous aimerait pas, vous si noble, si pure, si dévouée?

— C'est justement une raison. Vous autres hommes, vous préférez souvent les *qualités* contraires, et rien n'est plus adoré qu'une coquette. Cette Champmeslé, qui a subjugué jusqu'au génie de Racine! est-on plus dénuée de sentiments et de délicatesse? Ne ruine-t-elle pas sans scrupule le marquis de Sévigné? Madame de La Fayette me l'assurait encore ce matin.

— Quant à Sévigné, c'est une prétention : il

veut mourir d'un amour qu'il n'a pas. Je pardonne *ce crime* à la Champmeslé.

— La trouvez-vous belle ?

Madame de La Sablière prononça cette question très-lentement.

— Mais assurément, fort belle.

— A-t-elle autant d'esprit qu'on lui en prête?

— On ne prête rien à ces femmes-là qui ne finisse par leur appartenir.

— Vous la connaissez?

— Peu. Je la rencontre.

— Ah ! vous la rencontrez ! A la cour, je suppose, ou chez votre grand'mère ?

— A la cour ! chez ma grand'mère ! Vous perdez l'esprit : ces sortes de filles ne se voient que chez elles, ou au théâtre.

— Pardonnez-moi ; mais comme vous m'assurez que vous ne hantez que la cour et la maison de votre grand'mère, lorsque vous n'êtes pas près de moi, j'ai cru que vous l'y aviez peut-être rencontrée.

M. de La Fare se mordit les lèvres ; il sentit qu'il s'était avancé imprudemment. Madame de La

Sablière était trop habile pour n'en pas profiter.

— Vous voyez bien, monsieur, que vous me trompiez avec votre grand'mère, et que la respectable dame ne vous reçoit pas une fois par an ; en revanche, mademoiselle Champmeslé... Irez-vous encore?

— Je vous jure...

— Ne jurez pas ! Je sais tout ; on vous a vu, et si vous voulez que je vous pardonne, il fau avouer.

— Avouer mademoiselle Champmeslé ?

— Non, pas elle, Dieu merci, mais sa maison? c'est déjà bien assez comme cela.

Le marquis baisa la main de Marguerite.

— Tout ce qui vous plaira, murmura-t-il.

Elle devint extrêmement pâle.

— Avant de cesser de la voir, tâchez donc de lui apprendre à ne plus m'insulter, monsieur : depuis trois heures je me contiens, je ne suis plus maîtresse de moi-même. Apprenez donc que cette comédienne m'a jeté à la face, aujourd'hui, sur la place Royale, que j'étais votre maîtresse, comme une de ses pareilles.

Ce fut au tour de M. de La Fare de pâlir.

— Êtes-vous sûre qu'elle a dit cela?

— Voyez mes larmes; depuis lors je n'ai pas cessé d'en répandre.

— Ne craignez rien, vous serez vengée, et elle se taira.

L'équipage arrivait en ce moment; le marquis s'approcha de madame de La Sablière et lui dit un adieu plein de tendresse et d'amour; puis il s'élança sur le degré et lui cria, au moment où il allait monter à cheval :

— Avant de partir, je veux que vous soyez rassurée.

Madame de La Sablière le suivit du regard tant qu'elle put l'apercevoir. Un nuage passa devant ses yeux.

— Pour une absence de huit jours, murmura-t-elle, quel enfantillage! Hélas! je l'aime trop!

Deux heures après, elle reçut le billet suivant :

« Ma belle amie, ainsi que je vous l'avais promis, vous êtes vengée; seulement, l'ennemi était moins redoutable que nous ne le pensions. Le propos qui vous avait offensée à si juste titre n'a

point été tenu par mademoiselle Champmeslé ; c'est mademoiselle Fabien, dont elle se faisait accompagner, qu'on doit seule accuser de cette insolence. Je l'ai châtiée de manière à ce qu'elle ne soit pas tentée de la renouveler. Mademoiselle Champmeslé n'a jamais dit, jamais pensé peut-être, que je fusse assez heureux pour être aimé de vous ; elle sait trop ce qu'elle vous doit et s'occupe surtout trop peu de ce qui me regarde pour y avoir songé. — Adieu, mes belles amours ; voilà huit jours d'absence bien longs à passer. Pensez à moi, aimez-moi toujours et ne m'accusez jamais. »

— Comme il l'excuse ! dit madame de La Sablière, toute rêveuse en refermant la lettre.

III

ATTENTE

Depuis deux jours le marquis de La Fare était parti ; depuis deux jours madame de La Sablière errait seule dans la ville, comme on le fait en l'absence de l'être sur lequel repose toute la vie ; elle commençait mille choses sans les finir, elle cherchait sans cesse un objet inconnu qu'elle ne trouvait point ; elle écoutait tous les bruits, elle semblait, enfin, perdue dans cette douleur d'isolement, la plus affreuse de toutes les douleurs parce qu'elle ne vous quitte pas, et que plus on est entouré, plus elle devient sensible. Malgré elle, le soupçon qu'avait fait naître cet étrange départ grandissait dans sa pensée.

— Il est à Fontainebleau, se disait-elle : cependant, M. de Sévigné m'assure qu'il n'est pas du

voyage, et M. de Chaulieu prétend qu'il a même été rayé de la main du roi, parce qu'il avait trop poussé le jeu la dernière fois. Tout cela n'est pas clair. Mais pourquoi chercher à l'éclaircir? Ne vaut-il pas mieux douter que d'apprendre le mal? Attendons!

Sur le soir du second jour, elle était assise près d'une table, un livre ouvert à côté d'elle, et dans ce livre elle ne voyait qu'une seule image, elle ne lisait qu'un seul mot. Tout à coup il lui vint à l'esprit une consolation inattendue : elle se releva rayonnante, fit apporter sa pelisse, demanda un carrosse de place, et en montant, elle mit un écu de six livres dans la main du cocher, lui disant bien bas :

— Quai Notre-Dame!

C'est que là, au bord de la rivière, dans un lieu écarté, caché à tous les yeux par de grands arbres, il y avait un asile charmant où s'étaient écoulées les plus douces heures de sa vie. Ce pavillon appartenait au marquis, et ils s'y réunissaient d'ordinaire. Comme toutes les femmes aimantes, elle attachait beaucoup de prix aux pe-

Digitized by Google

tites choses ; ce fut par cette raison qu'elle voulut orner elle-même ce sanctuaire d'amour, et qu'elle y déposa l'un après l'autre mille objets différents, qui bientôt formèrent une chaîne de souvenirs. Elle avait cru longtemps à la pureté de cette retraite, longtemps elle s'était persuadée qu'elle seule en avait franchi le seuil; mais, un matin, y arrivant plus tôt qu'à l'ordinaire, elle trouva un soulier de femme dans une des pièces, et, ce qu'il y eut de plus pénible pour elle, des vers écrits de la main du marquis prouvaient jusqu'à l'évidence que le soulier avait été perdu en ce lieu. Je ne connais point de blessure plus affreuse que la première atteinte de la jalousie. C'est la première feuille qui tombe d'une rose; ensuite elles se détachent les unes après les autres, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus. Le cœur alors se dessèche, il a épuisé toutes ses joies, il épuise toutes ses larmes; mais la douleur est inépuisable.

Madame de La Sablière fut donc forcée de reconnaître qu'une rivale avait foulé ces mêmes tapis, que d'autres yeux que les siens s'étaient re-

posés sur ces tentures, sur ces meubles, dont chacun avait son histoire. Elle eut bien de la peine à s'y accoutumer; il lui sembla que c'était une profanation. Peu à peu elle l'oublia, parce que le bonheur nous endort si facilement, nous autres femmes, que nous croyons avoir rêvé tous nos chagrins.

Ce soir-là, par une sorte de fatalité, en allant demander un peu de tranquillité à ce refuge, un fantôme étrange la poursuivait sans cesse. Elle regardait machinalement les maisons qui fuyaient par la portière du carrosse, les lumières qui s'éteignaient les unes après les autres, et son inquiétude redoublait. Ce n'était pas qu'elle craignît de se trouver seule, à une heure avancée pour la saison, dans un quartier éloigné; elle avait fait mille fois le même trajet en allant attendre le marquis, sans avoir la moindre peur. C'était une frayeur indéfinissable, un pressentiment plutôt qu'une crainte. Lorsqu'elle descendit de voiture, lorsqu'elle toucha le marteau, et qu'elle eut refermé la porte derrière elle, un frisson la saisit. Elle s'avança plus morte que vive vers la loge

du suisse, qui dormait étendu dans un fauteuil.

— Gervais, dit-elle, c'est moi.

— Vous, qui? répliqua le suisse réveillé en sursaut.

— Moi, répondit-elle, moi ; regardez donc et répondez. Donnez-moi la clef ; je veux monter, Gervais.

— La clef, madame ? Je ne l'ai point.

— Et qui l'a donc alors ?

— M. le marquis, apparemment, ou son valet de chambre.

— Jamais il n'emporte ses clefs : elles sont ici ; donnez-les-moi, je les veux.

— J'ai l'honneur d'assurer à madame que je ne les ai point.

— Alors, comment ferai-je pour entrer?

— Madame n'entrera pas, si elle veut me croire.

— Et pourquoi?

— Mon Dieu! cela est bien cruel et bien difficile à dire à madame; pourtant il faut qu'elle le sache, afin de ne point faire d'imprudence et de ne point se compromettre. M. le marquis est en

haut... et il m'a défendu de laisser monter personne.

— Même moi?

— Surtout madame.

— Gervais, je veux monter !

— Madame ne montera pas, si elle veut en croire l'affection d'un vieux serviteur.

— Est-il seul ?

— Eh bien, non, madame ! dit Gervais après un instant d'hésitation.

— Qui est avec lui ? une femme ?

— Oui, madame, une femme, et une belle encore.

— Depuis quand ?

— Depuis deux jours ; ils ne sont sortis ni de la maison ni du jardin.

— C'est bon ; je vous remercie.

Ces diverses questions avaient été faites de cette voix brève et saccadée qui indique les brisements de cœur. La pauvre créature serrait ses bras contre sa poitrine pour en contenir les battements. Lorsqu'elle n'eut plus rien à apprendre,

sa résolution fut bientôt prise ; elle s'élança vers l'escalier, résolue à chasser la rivale qui s'était emparée de ses droits et de cet asile si cher, témoin de tant de larmes et de tant de sourires. Parvenue au premier étage, elle agita la sonnette qui tant de fois avait retenti sous sa main ; elle n'obtint aucune réponse, nul mouvement ne se fit entendre ; elle recommença sans être plus heureuse. Alors la jalousie, qui bourdonnait à ses oreilles, la rendit folle, pour ainsi dire. Elle sonna avec une violence extrême et une continuité non interrompue. Elle frappa de ses pieds et de ses mains contre cette porte qu'elle eût voulu briser ; c'étaient autant de coups qui retentissaient jusqu'à son cœur. Dans ces moments-là, on acquiert une force extrême. Ses efforts furent inutiles ; on ne lui répondit pas. Il est impossible de raconter les mille désirs qui traversèrent son imagination à l'aspect de son impuissance. Certainement, si elle eût trouvé une arme quelconque, elle en eût fait usage ; mais seule, mais la nuit, en face d'une barrière infranchissable parce qu'on est trop faible pour la renverser,

et un homme qu'on aime! C'est à en devenir furieuse de rage.

— Eh bien, dit-elle, je resterai là jusqu'à ce qu'ils sortent! Je les verrai, je le confondrai par ma présence. Il n'osera pas demeurer près d'elle devant moi, peut-être!

Elle s'assit sur une des marches de l'escalier, décidée à y passer la nuit, et, malgré elle, elle se calma, c'est-à-dire sa souffrance devint moins violente, mais plus pénible. Elle ne pleurait pas encore; pourtant elle commençait à s'apitoyer sur elle-même; c'est déjà une consolation. Elle pensa à tout ce qu'elle avait fait de sacrifices pour cet homme qui la trompait; elle compara sa vie actuelle, vie de déception, de douleurs, de crainte continuelle, avec l'existence toute de joies qu'elle avait menée autrefois. Puis elle se demanda ce qu'elle allait devenir, quand elle serait perdue par un éclat. Elle se demanda surtout de quel droit elle flétrissait l'avenir de ses enfants, celui de l'honnête homme dont elle portait le nom, pour venger une passion coupable. Ensuite elle songea à la lutte qu'elle voulait entrepren-

dre, elle, triste et malheureuse, contre une femme belle et rayonnante d'attraits, surtout contre une *femme nouvelle*, elle la maîtresse du marquis depuis cinq ans. Après avoir pensé tout cela, elle sentit que son impuissance morale était plus forte encore que son impuissance physique. Se levant lentement, elle jeta un dernier regard autour d'elle et descendit précipitamment les degrés. Il y avait de la douleur pour plusieurs années dans l'heure qu'elle venait de passer là. Elle demanda vivement le cordon au suisse, et, se rejetant dans sa voiture, elle se fit conduire chez elle.

Le lendemain matin, ses enfants et la jeune orpheline qu'elle faisait élever près d'eux vinrent recevoir son baiser et sa bénédiction ordinaires. Elle fondit en larmes en les apercevant et en songeant combien elle avait été près d'imprimer à ces jeunes fronts la marque du mépris public, et leur demanda mentalement pardon de ce moment d'égarement coupable.

Cette journée se traîna plus péniblement encore que les autres. Elle attendait le marquis,

elle attendait au moins une lettre de lui, et rien ne paraissait.

— Oh ! se répétait-elle, je vais bien l'étonner; je le recevrai toute joyeuse, je plaisanterai avec lui de mes souffrances; je lui dirai que je ne l'aime plus, que je ne suis plus jalouse ; je lui dirai qu'il est libre de voir cette femme. Il sera très-surpris, lui qui doit me croire furieuse, lui qui s'attend à des reproches.

Elle se fortifia dans cette résolution tant qu'elle put l'attendre; mais quand elle vit les heures se succéder sans amener aucun message, sans apporter aucune preuve de souvenir; quand elle comprit qu'elle était *oubliée*, ce qui est bien plus affreux que d'être trahie, le découragement s'empara d'elle.

— Pourtant il sait que je souffre, et il me laisse souffrir !

Pauvre femme ! elle qui avait cru avec tant de certitude à son retour, elle qui se préparait à imposer pour condition de sa clémence le sacrifice complet de sa rivale, elle eût alors donné de bien bon cœur huit jours encore à cette rivale,

afin d'être sûre qu'elle lui rendrait son amant après cette épreuve ; son amant, sans lequel elle ne pouvait vivre, et qu'elle craignait tant de voir lui échapper !

Elle attendit encore toute la nuit. Au jour, elle prit une plume et écrivit, mais elle déchira sa lettre. Elle sentait qu'elle ne *devait* pas écrire ; pourtant elle écrivit de nouveau, et conserva cette fois le billet dans son portefeuille sans le détruire. La matinée avançait sans que rien changeât à sa position.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle, glacée d'effroi, m'a-t-il abandonnée ? ne reviendra-t-il plus ?

Et aussitôt, jetant de côté sa position, sa dignité, ses résolutions passées, elle traça les lignes suivantes :

« Écoutez-moi bien, Charles : vous ne pouvez ignorer que je sais tout. Vous ne pouvez ignorer que je suis allée frapper à votre porte, et qu'elle m'est restée fermée. Vous m'avez chassée de chez vous, de chez nous, je dirais presque ; je ne comprends pas comment je ne suis pas morte de douleur et

de honte. Eh bien, je ne viens vous demander qu'une chose, et je vous pardonne ! Écrivez-moi quelques mots comme ceux que vous m'avez souvent envoyés dans de semblables circonstances, car ce n'est pas, hélas ! la première fois que vous me brisez le cœur par votre infidélité. Répétez-moi que, malgré cet égarement, vous m'aimez, vous m'aimez plus que toutes choses. Répétez-moi surtout que, votre premier enivrement dissipé, vous reviendrez. Et moi, je vous garderai votre amie ; j'attendrai, confiante en votre parole ; je ne vous ferai point de reproches, je ne vous parlerai jamais de ma souffrance, je tâcherai de cacher la trace de mes larmes. Vous verrez quel amour est le mien, et quelle différence il y a entre cette passion si dévouée et les sentiments éphémères qui vous entraînent loin de moi. Oh ! vous reviendrez, n'est-ce pas ? si ce n'est pas aujourd'hui, ce sera demain, dans huit jours, dans un mois, quand vous voudrez, mais vous reviendrez ! Notre asile profané me sera rouvert, vous le purifierez par votre repentir, et le bonheur peut encore nous sourire.

Digitized by Google

» Je vous envoie cette lettre, songez que j'attends! Allez, je serai bien plus heureuse et plus fière de vous pardonner que vous ne le serez de mon indulgence. »

Telle est la marche du cœur : il exige d'abord tout ce qu'exige l'orgueil, puis il en vient à donner plus qu'il n'avait demandé aux autres.

Madame de La Sablière ne relut pas cette lettre ; elle la cacheta, la mit sous enveloppe, l'envoya, et attendit la réponse en se demandant d'avance ce que serait cette réponse. Le seul soupçon d'être abandonnée lui faisait paraître un oubli momentané presque supportable. Elle était pareille à ces âmes qui craignent l'enfer, et qui regardent alors le purgatoire comme un lieu de délices.

Son mari était absent. Amoureux de mademoiselle Van Ghannel, il venait de partir pour la rejoindre. Quelque immoral que paraisse aujourd'hui cet arrangement de ménage, il avait alors trouvé grâce devant la société. M. et madame de La Sablière étaient reçus partout, et néanmoins personne n'ignorait leurs liaisons respectives.

C'est qu'à cette époque, l'esprit était beaucoup, et qu'on pardonnait infiniment aux gens d'esprit. Madame de Sévigné, toute prude qu'elle était, parle de ces amours du marquis de La Fare avec une indulgence qui ressemble à la bonhomie. Madame de La Fayette va plus loin, elle accuse madame de La Sablière de froideur dans le commencement de cette liaison, et trouve très-déplacé qu'elle se soit montrée à un souper le jour du départ de sonamant pour l'armée. Il arriva à madame de La Sablière ce qui nous arrive à presque toutes : elle commença par se laisser aimer, et finit par aimer bien plus tendrement qu'elle ne l'était elle-même. La chaîne qui se rive d'un côté par les sacrifices et le dévoûment, se détache de l'autre par ce même dévoûment et ces mêmes sacrifices. C'est toujours celui qui donne qui est le plus reconnaissant; il est si facile d'être ingrat!

Madame de La Sablière était mademoiselle Hesselin, dont le frère jouissait d'une grande intimité avec Racine, comme on le voit dans ses lettres. Elle se maria fort jeune à un homme qui

l'épousa seulement pour se guérir d'une passion malheureuse. Ils n'eurent jamais d'amour l'un pour l'autre, quoique nés tous les deux pour l'inspirer et le ressentir. Madame de La Sablière était une des femmes les plus spirituelles et les plus instruites de son temps. Boileau, pour se venger de ce qu'elle avait relevé et signalé dans ses vers une grave erreur de science, fit un portrait d'elle dans sa fameuse satire sur les femmes, et la représenta sous les traits d'une pédante, réputation qu'elle ne mérita jamais. Il était impossible de réunir, au contraire, plus de simplicité à plus de savoir. Elle s'effaça toujours devant son mari, et lui conserva une estime profonde et méritée. De concert, ils recueillirent dans leur maison La Fontaine ; l'hospitalité qu'ils lui donnèrent est un de leurs mérites aux yeux de la postérité.

La plus noble et la plus grande compagnie se réunissait chez eux ; possesseurs d'une belle fortune, ils recevaient la ville et la cour, et, tout bourgeois qu'ils étaient, bien des grands seigneurs eussent envié la composition de leurs cercles.

Ce soir-là, madame de La Sablière, quoique triste et inquiète, ouvrit son salon comme d'habitude. Elle excellait dans sa tenue de maîtresse de maison, et personne ne soupçonna la douleur cachée sous son corps de jupe mordoré. Elle répondit sans distraction aux questions qui lui furent adressées ; mais aussi, lorsque, seule dans sa chambre, elle déposa son masque de commande, elle cacha sa tête dans ses mains et fondit en larmes.

Digitized by Google

IV

LA CHAMPMESLÉ ET LA BASSETTE

Les hommes ont fait à leur usage un singulier code d'amour. Ils ont posé en thèse générale qu'il leur était permis de tout faire, de tout dire, et que nous devions rester témoins de notre supplice sans avoir le droit de punir nos bourreaux, et tout au plus celui de nous plaindre. Le plus honnête amant du monde, quand il n'est plus dans la fraîcheur de sa passion, ne regarde une infidélité que comme une peccadille, et s'accorde cette sorte de passe-temps sans le plus léger scrupule. Quant à ce qui est de nous, il faut être très-heureuses de les attendre et de les voir revenir. On leur doit alors un remercîment, car ils pouvaient s'envoler à jamais, et ils consentirent à n'en rien faire ; c'est une grande générosité.

Digitized by Google

M. de La Fare avait tout simplement prétexté le voyage de Fontainebleau, et emmené avec lui, à sa maison du quai Notre-Dame, mademoiselle Champmeslé, maîtresse adorée de dix amants, regrettée de vingt autres, et attendue par une centaine. Elle l'honorait d'une bonté toute particulière, et lui faisait de temps en temps la faveur d'une visite. Ce jour-là, il ne l'avait point cherchée; elle s'offrit d'elle-même, parce que, disait-elle, Sévigné l'ennuyait à périr et Racine lui donnait des vapeurs.

— Au moins avec vous, La Fare, on peut rire. Vous êtes à moitié poëte, à moitié marquis, et cela va à merveille.

— Je crois, ma chère, que je suis tout à fait marquis et un peu poëte. Personne n'a jamais nié ma qualité; quant à ma poésie... c'est plus douteux. N'importe, partons; laissez-moi seulement le temps de donner rendez-vous à quelques amis qui nous rejoindront; puis, avec mon équipage de campagne pour sauvegarde, je vous suis où vous voudrez.

— Chez vous, au quai.

— Je n'aime pas cela, mademoiselle ; ma maison est mon oratoire, je vais y prier, et une jolie image de diable gâterait ce séjour des anges.

— Oh ! je comprends, c'est là que la belle madame aux madrigaux, l'Iris de La Fontaine, la vôtre, etc., descend de l'empyrée...

— Ma chère Bérénice, vous savez qu'il y a des choses et des noms dont il vous est interdit de parler ; vous savez aussi que je ne souffre pas les plaisanteries à cet égard. Brisons-là.

La Champmeslé se tut. Elle n'ignorait pas, en effet, que le marquis de La Fare, tout léger qu'il était, était trop honnête homme pour laisser prononcer un nom respectable par une courtisane sans lui imposer silence. Ils réglèrent ensemble l'heure de leur départ, la manière de se réunir, et ils se séparèrent, l'une gaie et insouciante, l'autre bourrelé de remords et de tristesse.

— La tromper encore ! se disait-il, l'affliger, c'est affreux ! Pourtant le tourbillon m'entraîne, je me laisse aller en fermant les yeux ; quelque jour je me réveillerai au fond du gouffre. Fasse le ciel au moins que j'y tombe seul !

En quittant madame de La Sablière, il se sentait fort irrité de l'inconvenant propos dont elle lui avait demandé justice. Il résolut de rompre sans retour avec mademoiselle Champmeslé, et, avec l'inconséquence ordinaire du cœur humain, il ne savait être ni content ni fâché d'une résolution décisive. Cependant, il ne songea pas qu'il y eût possibilité de s'y soustraire. L'honneur de madame de La Sablière avait été compromis, le sien le serait bien plus encore s'il ne la vengeait pas. Mais il avait affaire à une habile comédienne : elle le persuada, elle lui prouva que mademoiselle Fabien seule était coupable ; elle lui appela dix témoins, elle jura sur tous les tons qu'elle croyait madame de La Sablière innocente comme au jour de son baptême; qu'elle savait beaucoup mieux qu'une autre à quoi s'en tenir sur ses prétendues amours avec le marquis; que c'était une calomnie affreuse, et qu'elle était prête à la rétracter devant la cour et la ville rassemblées le soir au théâtre pour l'entendre, et qui n'entendraient rien du tout, car elle prenait congé de son autorité privée.

Mademoiselle Fabien paya pour elle. La pauvre créature, faible et sotte comme une fille de province, s'embarqua dans des excuses sans fin, au lieu de nier ce dont on l'accusait, et fut condamnée par défaut, pour ainsi dire. Le marquis lui défendit de le nommer jamais, non plus que madame de La Sablière, en la menaçant de Saint-Lazare si elle s'avisait de contrevenir à cet ordre. Elle promit tout ce qu'il voulut, et les choses en restèrent là.

Mademoiselle Champmeslé et le marquis arrivèrent dans la soirée au quai Notre-Dame. Toute la folie de la belle comédienne ne parvint pas à le distraire. Il avait toujours devant les yeux l'image de cette femme dévouée, qu'il avait quittée le matin confiante, et qu'il trompait avec tant de publicité. Cette noble figure se promenait dans cet appartement rempli d'elle et des hochets qu'elle y avait rangés si amoureusement. Le caquet de la courtisane étourdissait les remords de M. de La Fare sans les détruire. Les hommes les plus pervertis ont toujours au fond du cœur une sorte de respect pour ce qui est

honorable; ils s'endorment, mais ils se souviennent. Malgré tous les vices du monde, la vertu ne perd pas ses droits.

Le lendemain, les amis engagés à cette joyeuse partie vinrent rompre le tête-à-tête. M. de La Fare oublia bientôt et ses remords et ses amours en face d'un tapis vert. Cette terrible rage du jeu absorba tout le reste. Il ne songea plus à rien qu'à la bassette, d'autant plus que la fortune se montra très-capricieuse, et qu'après avoir gagné beaucoup, il perdit des sommes très-considérables. Ses adversaires, le marquis de Dangeau, Langlée et tous les fameux joueurs du temps, ne faisaient aucune attention au bourdonnement de la Champmeslé; aussi bien elle ne s'adressait point à eux. Son instinct de femme lui disait que ses grâces ne pourraient contre-balancer la gravité de la passion qui les dévorait. Elle se contenta donc de diriger ses batteries vers de jeunes muguets étourdis de ses charmes, et prêts à jurer qu'ils l'adoraient de concert. Elle trouva près d'eux un dédommagement à l'indifférence de M. de La Fare, qui ne savait plus alors si elle

était au monde, et dont la jalousie ne s'éveilla point pour si peu de chose. Cette partie se prolongea très-avant dans la matinée, et l'on convint de se réunir de nouveau le soir à minuit, pour recommencer les paris et essayer de nouvelles chances.

Ce même soir, à dix heures, madame de La Sablière venait sonner à la porte de l'appartement occupé par le marquis et la comédienne ; ce même soir, M. de La Fare avait le cœur brisé par la douleur de cette noble femme et par la honte de l'avoir ainsi trompée. Il se leva trois fois pour lui ouvrir cette porte, trois fois il réfléchit qu'il ne pouvait l'exposer à une rencontre avec une créature si fort au-dessous d'elle, et qui n'avait rien à ménager. Il porta ainsi la première peine de sa faute. Si madame de La Sablière eût suivi le mouvement de son désespoir, si elle fût restée plus longtemps dans l'escalier, elle eût été rencontrée par les joyeux convives, qui se rendirent à minuit au rendez-vous donné. Le marquis les reçut en homme bien résolu à s'étourdir. Il s'établit sur-le-champ à la table

de jeu, et se remit entre les mains de ce démon qui devait décider de sa vie.

— La Fare! lui criait aux oreilles le marquis de Pommars, comment veux-tu ne pas perdre, mon cher ami, tu as des rubans couleur de feu? Moi qui possède une grande expérience des cartes, je t'assure que tu es un homme flambé.

— La Fare! demandait tout bas M. de Senneterre, crois-tu que le valet de trèfle soit une bonne carte? Si tu veux, nous la prendrons ensemble; vois, elle a une marque particulière; cela doit nous porter bonheur.

Et, superstitieux comme un joueur, le marquis arracha doucement les rubans couleur de feu, et mit double sur le valet de trèfle : il n'en perdit pas moins.

Cette infernale partie dura trois jours et trois nuits. La Champmeslé, fatiguée du rôle secondaire qu'elle était appelée à jouer, se retira sans rien dire; M. de La Fare ne s'en aperçut pas.

Le matin du quatrième jour, malgré l'air assez vif, on avait ouvert la fenêtre de l'appartement. Ces hommes, altérés de la soif du gain, sentaient

le besoin de rafraîchir un peu leurs sens. Quelques pauvres oiseaux chantaient sur la terre gelée, quelques rameaux secs et noircis s'entrechoquaient au bruit du vent. La nature était à la fois triste et riante, car le soleil dorait d'un pâle rayon ce paysage d'hiver. Un jeune chat, habitant cet asile retiré, jouait avec délices sous les rayons bienfaisants. La Fare, abîmé par ses pertes, mourant de fatigue et d'émotion, quitta un instant le jeu et se mit à errer dans les salons à moitié déserts.

Tout à fait à l'extrémité de la maison, se trouvait une petite pièce, moitié oratoire, moitié cabinet de travail, séjour favori de Marguerite, et tout empreint encore de cette sorte de parfum que laisse après elle une personne aimée. Là, M. de La Fare retrouva toutes ses habitudes de cœur. Sur la table était encore un bouquet fané qu'il avait cueilli avec elle dans la petite serre; à côté d'une livre ouvert, des papiers épars, des notes inachevées indiquaient la présence du poëte. Puis un ruban flétri, une plume trempée d'encre, une image de saint, une riche broderie, jetés pêle-

mêle au milieu de tout cela, annonçaient qu'une femme avait embelli cette retraite. Une grosse larme tomba de la paupière du marquis, en face de ce bonheur interrompu. Les fantômes de ses joies passées se dressèrent autour de lui, comme pour lui adresser des reproches. Il joignit les mains devant ces images si chères, se prosterna devant celle qui avait déjà tant pardonné, et, sans oser lever les yeux, il attendit son arrêt, convaincu, tant l'illusion devint forte, qu'il allait entendre des paroles de paix et d'indulgence. Dans ce mouvement, il saisit le livre ouvert auprès de lui. C'était un recueil manuscrit où madame de La Sablière et lui avaient réuni les vers qu'ils s'adressaient mutuellement. Voici ce qu'il lut :

Dans ces jours dévorants de honte et de plaisirs,
Quand tu berces d'amour l'objet de tes désirs,
Lorsque d'un vil marché tu fais un saint mystère,
N'as-tu pas vu souvent, à genoux sur la terre,
Une ombre triste et douce arriver près de toi?
Ne disait-elle pas : « Ne punissez que moi,
» Mon Dieu! pardonnez-lui, car pour nous deux j'expie;
» Mon Dieu! pardonnez-lui son abandon impie.
» Il m'a tant adorée, et cet amour si beau,
» Qui me couvrit de fleurs en creusant mon tombeau,

» Lui servira d'égide auprès de vous, mon Père,
» Dont la divine loi nous dit : Crois, aime, espère. »
Et puis, se relevant, cette ombre sans couleur,
En se penchant vers toi racontait sa douleur :
« Je souffre, bien-aimé, les pleurs usent ma vie.
» Bientôt à tes remords je vais être ravie.
» Oh! prie et repens-toi, s'il en est temps encor;
» Dans cet abîme impur ouvre tes ailes d'or,
» Ange, reviens vers nous : l'amour et Dieu t'attendent,
» Nos bénédictions sur ta tête descendent.

— Elle a déjà souffert cela un fois, s'écria le marquis en cachant sa tête dans sa main, et elle a pardonné! Je suis un grand misérable !

Tout son cœur le porta vers Marguerite; la honte de sa faute le retint.

— Non, se disait-il, non, je ne puis aller ainsi à elle. Que lui dirai-je? quelle excuse lui donner? comment expier cette injure? Elle oubliée! et pour qui, mon Dieu? Je suis maudit de fouler ainsi aux pieds cette noble chaîne et de la traîner dans la fange.

En ce moment, le valet de chambre du marquis lui remit une lettre; il en reconnut l'écriture avec un véritable transport : c'était celle de Marguerite, c'était cette lettre qu'elle avait écrite la veille, dans la crainte de perdre à jamais celui

qu'elle aimait. Un torrent de reconnaissance et de joie inonda le cœur de l'amant infidèle. Il se leva fier et décidé, marcha vers la porte. Les joueurs le rappelèrent en vain : une parole de l'ange avait chassé le tentateur.

— Chez madame de La Sablière ! cria-t-il à son cocher.

Il lui sembla retrouver toute la fraîcheur de ses premières impressions; à la seule idée de la revoir, son cœur battait d'une émotion inaccoutumée, et ce fut dans ces dispositions qu'il arriva à la place Royale.

V

LES DEUX PIGEONS

La matinée commençait à peine lorsque M. de La Fare arriva à la place Royale. Ainsi que je l'ai dit, le soleil se montrait aussi radieux que la saison pouvait le permettre. On était au mois de mars; quelques boutons paraissaient déjà aux branches, et les petits moineaux saluaient le retour du printemps de leurs chants joyeux. Les enfants de madame de La Sablière étaient descendus dans la cour de son hôtel et jouaient avec toute l'insouciance de leur âge. Seule à l'écart, une jeune fille de vingt-deux ans, qui les accompagnait, semblait ne prendre aucune part à leurs ébats. Rêveuse, elle regardait le ciel; de temps en temps un nuage passait sur son front, elle restait accablée sous une pensée douloureuse,

jusqu'à ce qu'un des enfants s'approchât d'elle et la forçât à sourire.

Le marquis entra dans la cour et contempla un instant cette scène d'intérieur calme, si différente des agitations auxquelles il échappait à peine. Aussitôt que la jeune fille l'aperçut, elle courut à lui, lui prit la main et lui dit avec solennité :

— Pourquoi donc faire verser des larmes à ceux qui vous aiment ?

— Des larmes, Athénaïs! Et qui donc a versé des larmes ?

— On me les a cachées, mais j'ai tout vu. Vous n'ignorez pas que je vois tout! Croyez-moi, cela vous portera malheur.

— Vous êtes une folle, mon enfant ; mes amis ne pleurent point quand je fais un voyage à Fontainebleau.

— Oh ! je le sais bien que vous me regardez tous comme une folle, je sais bien qu'il ne m'est pas permis d'avoir une idée ou un sentiment qui ne soit appelé folie, Mais cette folie c'est mon bonheur, c'est mon malheur, c'est ce don funeste qui me fait distinguer les bons des mé-

chants, les faux semblants des émotions véritables, la vérité du mensonge. Tenez, en ce moment, je suis contente de vous, votre cœur est peint sur tout votre visage, vous pouvez monter.

— Où est votre bonne amie, mademoiselle ?

— Dans le salon ; vous la trouverez avec M. de La Fontaine, qui ne lui dit pas un mot, parce qu'il fait des vers et qu'il pense à autre chose. Allez, et que Dieu vous bénisse pour la joie que vous rapportez ici !

Le marquis monta l'escalier en courant ; mais il avait déjà été deviné par cette pauvre âme qui l'attendait si impatiemment. Marguerite s'était levée et s'appuyait sur le dos d'un fauteuil, tant elle était émue. M. de La Fare ne donna pas le temps de l'annoncer, il entra trop vite; mais il s'arrêta à la porte, sans oser faire un pas. Madame de La Sablière tourna les yeux vers lui et rencontra son regard. Il n'y eut pas besoin d'autre explication ; elle lui tendit la main, il s'en saisit, la couvrit de baisers et de larmes.

— Charles, lui dit-elle, vous voilà donc revenu ?

Et puis elle montra son beau visage, pâle et

défait, comme la preuve de sa souffrance.

— Oh ! pardon, pardon, s'écria-t-il, je sais cela et je voudrais racheter ces douleurs par toutes mes espérances.

— Vraiment ! répondit-elle en souriant de ce sourire de bonheur si différent de celui du plaisir, parce que l'un vient de l'âme et que l'autre s'arrête aux lèvres. Il faut donc vous pardonner ?

— C'est le plus beau droit de votre sexe, madame. Il n'y a que Dieu, le roi et les femmes qui puissent pardonner une offense. La clémence va si bien à ceux qui n'en ont pas besoin pour eux-mêmes !

— J'ai grande envie de vous la faire attendre, de vous la faire mériter. Une petite vengeance serait si douce !

Tous les sentiments des femmes abandonnées ont cette gradation. D'abord elles se livrent à la fougue de leur douleur, elles veulent punir les autres et se punir elles-mêmes de leur abandon ; avec la réflexion vient la pitié qu'elles s'inspirent, elles se mettent à déplorer leur sort, et c'est alors qu'elles sont véritablement touchantes. A ces

plaintes succèdent les projets de rigueur pour le moment du retour; puis, si ce moment tarde trop, elles se désespèrent de ne pas le voir arriver. Reines superbes, elles descendent une marche de leur trône, elles cherchent un coupable à toucher de leur sceptre, mais c'est plus peut-être comme un signe de grâce que comme une marque de puissance. L'amant attendu ne vient pas, alors les craintes n'ont plus de bornes! Comme je l'ai fait observer, elles sont disposées à accorder plus qu'on ne leur demande, afin d'obtenir ce qu'elles repoussaient la veille, une demi-soumission. Enfin, lorsque l'esclave reprend sa chaîne, ou lorsque le maître redemande son esclave, car les hommes sont toujours l'un ou l'autre, la femme pardonne sans arrière-pensée, heureuse d'avoir souffert pour être plainte, heureuse de payer ses larmes par une action généreuse, heureuse de se sentir supérieure à celui qui l'a offensée et de l'écraser de toute la hauteur de sa magnanimité. Mais ce trône qu'elle a quitté, elle s'y replace bien vite. La coquetterie vient animer ce visage défiguré par les larmes; il faut à tout prix

un hommage, une humiliation légère de ce superbe qui a fait tant de mal, et ce n'est que lorsqu'elles l'ont obtenue qu'elles se croient sûres de leur succès. Oh ! douces illusions de l'amour, adorables folies du cœur, avec quoi vous remplacer jamais ! N'est-ce pas qu'on vous regrette sans cesse, et qu'on vous attend même lorsqu'il n'est plus permis d'attendre ?

Madame de La Sablière se plaça dans un grand fauteuil à bras, moitié souriante et moitié émue, le marquis s'assit à ses pieds et ils se regardèrent sans parler. Ce sont de ces moments où tout ce qu'il y a d'angélique dans notre nature se retrouve. Nous déployons nos ailes, pour ainsi dire, et nous quittons la terre. Peu d'âmes sont appelées à ces extases, ineffables délices que nul n'expliquera. Ils oublièrent tout à fait le seul témoin de cette scène, La Fontaine, qui écrivait près de la croisée, et qui, de temps, en temps interrompait son travail pour contempler ses chères colombes.

— Pourquoi m'avoir quittée, Charles ? murmurait doucement Marguerite en jetant un coup d'œil

investigateur sur son costume terni ; où avez-vous donc été, monsieur ?

Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre;
Un d'eux, s'ennuyant au logis,
Fut assez fou pour entreprendre
Un voyage au lointain pays.

La Fontaine récitait ces vers tout haut, en les écrivant et en hochant la tête; les amants ne lui prêtaient aucune attention.

— Oui, continua-t-elle, vous vous êtes échappé, vous m'avez laissée seule, inquiète. Vous ne m'avez point écrit, vous m'avez oubliée. Et moi, que croyez-vous que j'aie fait ? Je suis restée, j'ai pleuré, je vous ai demandé à chaque minute qui s'écoulait, j'ai rêvé tous les maux possibles fondant sur votre tête, toutes les vicissitudes accablant notre amour.

— L'absence est le plus grand des maux.
Non pas pour vous, cruel....

— Que n'aurais-je pas donné pour vous revoir près de moi ! J'oubliais jusqu'à ma jalousie, je ne m'occupais que de vous. Et pourtant ma jalousie était bien horrible. *Je savais tout*, je me représentais cet asile si cher, qui fut le mien, souillé par

la présence d'une autre femme, d'une femme indigne de vous, sans doute; puis je pensais que vous étiez heureux près d'elle, et je pleurais! Ensuite, je me demandais ce que vous faisiez loin de moi, si cette absence ne cachait pas un piége, si vous n'aviez rien à craindre, que sais-je?

— Je ne songerai plus que rencontres funestes,
Que faucons, que réseaux. Hélas! dirai-je, il pleut:
Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
Bon souper, bon gîte et le reste?

— Hélas! mon amie, j'ai bien souffert aussi. D'abord j'étais coupable, et c'est une triste chose qu'une mauvaise conscience; et puis, si vous saviez tout ce qui m'est arrivé! Le jour où vous êtes venue à ma porte, si vous saviez ce qu'il m'a fallu de puissance sur moi-même pour ne pas courir me jeter à vos pieds! Mais je n'étais pas... seul, il y avait là une personne... avec laquelle vous ne pouviez pas... vous ne deviez pas vous rencontrer. Toutes vos souffrances avaient un écho dans mon cœur; j'eus honte de vous les avoir imposées, et je n'osai pas revenir. Alors je m'étourdis, je fis appeler de bruyants amis, avec lesquels je jouai!

— Encore, Charles!

— A ces mots, en pleurant, ils se dirent adieu.
Le voyageur s'éloigne, et voilà qu'un nuage
L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.
Un seul arbre s'offrit, tel encor que l'orage
Maltraita le pigeon en dépit du feuillage.

— Oui, j'étais fou, je crois; d'ailleurs, j'avais abandonné mon bon ange, pouvais-je espérer qu'il me protégerait de si loin? Son souvenir ne me retint pas, je donnai tête baissée dans ce piége infernal, dont j'ai toujours tant de peine à m'écarter. Je jouai à cette misérable bassette, et je perdis le premier jour... trois mille écus!

— Trois mille écus!

— Que voulez-vous! c'est une chance; j'espérais gagner, et j'en avais bon besoin, car l'autre jour, à la paume, Calerousse m'avait ruiné.

— Dans un champ à l'écart voit du blé répandu,
Voit un pigeon auprès : cela lui donne envie.
Il y vole, il est pris : ce blé couvrait d'un lacs
Les menteurs et traitres appas.

— Le malheur semblait me poursuivre; je n'osais pas lever les yeux, dans la crainte de rencontrer votre image errante autour de moi. J'enten-

dais à mon oreille des plaintes et de doux reproches ; je me réfugiais dans ma passion insensée pour fuir cette influence préservatrice. Le lendemain nous jouions encore, et je fus toujours malheureux. La fièvre me brûlait, elle me brûle, hélas! Je vous reviens repentant, triste, malade, endetté de quinze mille livres, et avec un tort immense à me reprocher vis-à-vis de vous ; c'était bien la peine!

— Mais un fripon d'enfant, cet âge est sans pitié,
Prit sa fronde, et du coup tua plus d'à moitié
La volatile malheureuse,
Qui, maudissant sa curiosité,
Traînant l'aile et tirant le pié,
Demi-morte et demi-boiteuse,
Droit au logis s'en retourna :
Que bien, que mal, elle arriva,
Sans autre aventure fâcheuse.

— M'acceptez-vous ainsi, chère Marguerite? Oublierez-vous ces torts? Me recevrez-vous en grâce? Me rendrez-vous le bonheur que je payerais maintenant de ma vie, et que j'ai été assez fou pour exposer à l'absence?

— Il y a déjà cinq ans que nous nous connaissons; depuis lors ma vie a-t-elle été autre chos

qu'une perpétuelle indulgence, mon ami? Combien de fois vous ai-je déjà pardonné? Enfin, il faut avoir connu ces joies du retour pour apprécier toutes les joies de l'âme : c'est un bienfait peut-être.

— Voilà nos gens rejoints, et je laisse à juger
De combien de plaisirs ils payèrent leur peine!

En achevant ces mots, le Bonhomme se retourna :

— Voyez donc, madame, dit-il mes pigeons sont décidément rentrés au colombier, et ma fable est faite ; je désire qu'elle vous agrée.

Il aperçut alors M. de La Fare.

— Je crois que j'ai fait de la vérité sans le savoir, reprit-il en souriant avec cette physionomie si fine et si douce tout à la fois; il me semble que les déserteurs reviennent.

Puis, joignant leurs mains dans les siennes, il ajouta :

— Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
Toujours divers, toujours nouveau;
Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste.

Je veux mettre cette morale à la fable, n'es t-il

pas vrai? et je gage que dans la postérité, si j'arrive à la postérité, tous les amants l'adopteront. Qu'en pensez-vous?

Hélas! Bonhomme, ils se regardaient et ils ne vous écoutaient pas!

Digitized by Google

VI

L'AVENIR

A quelques jours de là, Athénaïs entra un matin dans la chambre de son amie. La jeune fille était sérieuse, son admirable visage portait même l'empreinte de la souffrance ; elle avait au bras un panier rempli de fleurs, les unes fraîchement cueillies, les autres artificielles. Madame de La Sablière courut à elle et lui demanda, avec la plus tendre sollicitude, si elle ne souffrait point.

— Il faut toujours que le mal soit quelque part, ma bonne amie ; comme il vous a quittée, il est venu chez moi. Cela vaut mieux.

Et, sans rien ajouter, elle s'assit par terre sur le tapis, dispersant autour d'elle ses fleurs et ses feuillages. Madame de La Sablière la montra tristement au marquis.

Digitized by Google

— Depuis votre départ, elle n'a jamais été mieux que vous ne la voyez. Son accès est bien plus fort que de coutume, j'en suis très-inquiète. Fagon l'a vue hier, il ne me laisse aucune espérance. Ce sera long, dit-il, des années peut-être, mais elle ne guérira pas.

— Pauvre jeune fille ! Si belle et si tôt moissonnée !

— Athénaïs, demanda La Fontaine, que faites-vous là ?

— Des fables comme vous, monsieur, excepté que je ne les écris point.

— Quelle moralité, dit-il, trouvez-vous dans ces fleurs ?

— Vous ne le devinez pas, répondit-elle avec dédain, vous qui faites profession de lire dans le cœur de l'homme ? Cela prouve que votre raison ne vaut pas mieux que les autres. On me traite de folle, moi qui en sais plus que vous tous, moi qui lis couramment dans le grand livre de la nature. Vous demandez ce que signifient ces fleurs ? C'est votre histoire, c'est la mienne, c'est celle de madame, celle du marquis, celle de ma mère aussi.

Digitized by Google

Avec ces fleurs, vous allez connaître l'avenir et le passé, si vous ne me regardez pas comme trop dénuée de sens pour me croire, toutefois.

Elle prit alors les fleurs dans la corbeille, et en forma une espèce de guirlande sans les choisir, au hasard, et les mêlant toutes ensemble.

— Tenez, ma bonne amie, voilà son existence, à elle. D'abord ces roses-pompons, toutes fraîches et toutes jolies, c'est l'enfance, l'enfance si riante, où l'on ne sent rien que le désir de connaître, où l'on n'a pas même une illusion, parce que tout est illusion ; j'ai été comme cela en Allemagne. Après, voici des jasmins, dont le parfum vous embaume, n'est-ce pas? Ils vous représentent la jeunesse et tous ses charmes, cet éclat trompeur qu'elle traîne après elle. Ce rameau d'aubépines si blanches, entourées de feuillage et de pointes, c'est le mariage de ma bonne amie ; vous le voyez, ses fleurs sont tombées, il ne reste rien que ces feuilles sèches et ces épines. Là, voici du houx : son fruit rouge est si petit qu'il est difficile d'y toucher sans blessures ; c'est l'amour, l'amour impossible ; car, remarquez bien que le fruit tombe comme les

fleurs de l'aubépine, et que les branches restent aussi garnies de leurs éperons; seulement elles conservent leur verdure, espérance trompeuse qui nous berce tous. Lorsque la tige est cueillie, si le fruit meurt, il ne revient plus.

C'est là le passé de ma bonne amie, n'est-il point vrai? Son avenir, le voici, des scabieuses : le deuil, la tristesse, l'abandon; rien ne l'en garantira, ni les vœux, ni le dévoûment, ni l'amitié. C'est le sort commun à tout ce qui est noble que d'être méconnu, c'est la destinée inévitable de toutes les fleurs que la destruction. Pourquoi donc serait-elle seule exceptée? Et je vous dis, moi, qu'elle ne le sera pas!

Madame de La Sablière, entendant ces paroles funestes, se pressa contre le marquis, comme pour lui demander de les démentir. Toute sa contenance respirait la frayeur; elle se soutenait à peine. Les imaginations vives se frappent de tout; il n'y a rien de plus malheureux que d'avoir l'imagination dans le cœur.

— Et vous, répliqua La Fontaine, où est votre avenir?

La jeune fille prit une expression plus grave encore ; elle ramassa sous toutes ses fleurs une pauvre petite pervenche, dont la tige brisée et flétrie avait tant souffert qu'elle semblait être foulée aux pieds. Elle l'examina un instant sans rien dire ; une larme tomba de sa longue paupière sur le calice de la pervenche : elle avança alors la main et présenta à La Fontaine ces débris presque informes.

— C'est ainsi que j'ai vécu, c'est ainsi que je mourrai, monsieur, ignorée d'abord, bafouée ensuite, méconnue toujours.

Et, jetant loin d'elle la corbeille et les guirlandes, elle sortit comme elle était entrée.

— Les propos de cette enfant semblent au-dessus de son âge, ou du moins de son expérience, monsieur, dit La Fontaine au marquis ; mais elle a une sorte d'intuition du malheur qui m'étonne chaque jour davantage. C'est qu'elle a beaucoup rêvé...

— Et beaucoup souffert ! murmura madame de La Sablière.

VII

ATHÉNAÏS

Dix ans avant le moment où commence cette histoire, madame de La Sablière était mariée depuis deux années, lorsqu'elle eut un soir une longue conférence avec son mari. Ils n'avaient alors qu'un seul enfant, une petite fille au berceau. M. de La Sablière, comme on sait, ne ressentait aucun amour pour sa femme, même à cette époque. Il l'avait prise, jeune et accomplie qu'elle était, pour essayer d'oublier une personne dont le mérite n'égalait le sien sous aucune espèce de rapport, et néanmoins elle ne parvint point à l'effacer de son souvenir. Ce fut donc avec une sorte de crainte qu'elle l'aborda ce jour-là, afin de lui annoncer qu'elle avait pris, sans

son consentement, un engagement fort important pour eux.

— J'espère, monsieur que vous ne m'en voudrez pas d'un aveu que je dois vous faire, et que je trouverai chez vous toute l'indulgence à laquelle j'ai peut-être droit. Nous n'avons qu'un enfant, encore est-il si jeune, qu'il occupe peu votre temps et le mien; je me suis chargée d'un autre, d'une pauvre orpheline; j'ai compté sur votre approbation : je sais que vous êtes trop bon pour refuser un acte de bienfaisance, surtout de la nature de celui-là.

— Qu'est-ce donc, madame, que cet enfant?

— Une petite fille de douze ans, belle comme les anges et sans famille.

— D'où la connaissez-vous?

— Ceci n'est point mon secret; j'ai juré sur la croix de ne nommer personne, de ne point dire où et par qui cette enfant m'a été recommandée; mais il m'est permis de vous confier à vous l'histoire de ses parents, celle de ses premières années; et si cela vous est agréable, je le ferai bien volontiers.

— Je vous en prie, madame, vous piquez ma curiosité.

— Notre protégée doit le jour à des amours illégitimes, je dois l'avouer. Sa mère était libre, son père était marié. Leurs amours n'eurent même pas une longue durée, il y eut plus de vanité et d'entraînement que de passion dans cette union passagère; néanmoins il en reste ce gage, qui ne put en resserrer les liens. La position de sa mère ne lui permettait pas de garder Athénaïs auprès d'elle, elle voulut que tout le monde ignorât sa naissance, même son père, tant elle redoutait une influence étrangère. Elle se mit, elle, folle créature qui n'avait jamais rien aimé peut-être, à adorer sa fille; pourtant elle sentit la nécessité de s'en séparer, afin de dérober son secret à tous les yeux, et l'envoya fort loin d'ici, sur les bords du Rhin.

Cette enfant se crut la fille d'un ministre protestant, à qui elle était recommandée, et dont la femme lui portait les sentiments d'une mère. Pourtant on n'en fit pas une huguenote, elle est bonne catholique. Ces honnêtes gens la comblè-

rent de soins et d'affection; ils lui apprirent tout ce qu'ils savaient, entre autres leur belle langue allemande et sa poésie. La jeune fille a la tête naturellement exaltée, l'imagination vive; elle se laissa influencer par cette éducation et par le pays qu'elle habitait. A l'âge de neuf ans, elle rêvait déjà des chimères bien au-dessus de sa portée; elle s'accoutuma aux légendes de ce peuple superstitieux et crédule, et en vint à croire aux farfadets, aux sorciers, à tout ce que la mythologie chrétienne a créé de plus bizarre. La mère ignora longtemps la disposition d'esprit où était sa fille, elle se confiait entièrement à ses parents adoptifs; mais, il y a deux mois, un de ses amis, le seul qui connût l'existence d'Athénaïs, fit un voyage en Allemagne, uniquement pour la voir. Il revint, frappé au dernier point de cet étrange caractère, et annonça que, si on laissait plus longtemps la pauvre petite entre les mains de ses possesseurs actuels, elle deviendrait certainement folle.

Je vous donne à penser quel fut l'étonnement de la mère. Elle n'eut plus d'autre désir que de

rappeler sa fille et de la rapprocher d'elle. Ainsi que je vous l'ai dit, sa position ne lui permit pas de déclarer hautement sa naissance, elle ne savait donc à qui la confier. Il fallait changer toutes les idées, tous les sentiments de cette enfant, et la tâche était d'autant plus difficile, que son organisation, d'une faiblesse extrême, ne permettait que les moyens les plus doux.

Cette mère a pensé à moi, elle m'a jugée capable de cette grande œuvre. J'ai d'abord refusé; mais ses instances ont été si vives, que j'ai compris que le bonheur de sa vie tenait à mon refus, et j'ai promis tout ce qu'elle m'a demandé, certaine de ne pas être désavouée par vous. Ainsi, lorsque je vous ai dit qu'elle était orpheline, c'est parce que tout le monde doit le croire. Son sort à venir est assuré, mais c'est à moi qu'elle est remise. Je disposerai d'elle aux yeux de tous comme de mon propre enfant; cependant sa mère seule dirigera son éducation. C'est là un grand mystère, n'est-ce pas? Soyez assuré que, s'il m'était permis de vous en donner l'explication, je n'y manquerais point. Il viendra un jour, je l'espère, où on me relèvera

de mon serment; jusque-là, permettez-moi de me taire et accordez vos bontés à ma protégée.

M. de La Sablière regarda sa femme en souriant, et prétendit que ce grand secret n'en serait bientôt plus un pour lui, s'il voulait s'en donner la peine.

— Je vous assure, monsieur, que vous êtes dans l'erreur. Ce secret n'est connu que de trois personnes, la mère, moi et un des plus honorables hommes que je sache, qui se ferait couper en morceaux plutôt que de parler.

— Lui, peut-être; mais vous ?

— Essayez de me corrompre, vous verrez.

— A dix-huit ans discrète !

— Monsieur, il y a bien des gens qui sont indiscrets à cinquante. Mais, répondez-moi, puis-je faire amener ici Athénaïs ?

— Tout ce que vous voudrez, madame, votre appartement et celui de vos enfants sont à vous; vous pouvez y établir qui bon vous semble, je ne vous contrarierai point, et je vous promets d'avance de recevoir de mon mieux cette mystérieuse fée qui nous arrive du pays des romans.

Le soir même, Athénaïs fut reçue à l'hôtel de La Sablière, et établie comme chez elle. L'étrangeté de son caractère la mettait en dehors de tout ce que Marguerite avait connu jusque-là; elle s'attacha passionnément à elle; la naissance de ses derniers enfants ne diminua point cette affection, et bientôt elle ne fit point de différence entre eux. La jeune fille comprit tout de suite la douceur de cette protection; peu à peu la tristesse mortelle qu'elle avait apportée de ses montagnes diminua, peu à peu elle retrouva le calme que sa séparation d'avec ses parents adoptifs lui avait ôté. Elle sentit que là aussi elle aimerait et serait aimée; c'en fut assez pour la rattacher à la vie. Néanmoins, sa tête ne se remit point complétement; les soins les plus attentifs ne purent empêcher ses singuliers accès de reparaître; elle demeura dans un état mixte, entre la raison et la folie. En Écosse, on l'eût crue douée de seconde vue; sa préoccupation constante était de chercher à percer l'avenir. Si l'on n'ajoutait pas foi à ses prédictions, elle se fâchait, parce qu'elle-même y ajoutait une foi entière; dans ses moments de lu-

cidité, elle en était honteuse. Elle se craignait, et demandait timidement si elle n'avait annoncé de malheur à personne.

Elle atteignit de la sorte sa quinzième année. Son attachement pour sa protectrice tenait de l'idolâtrie. Sa beauté devenait de plus en plus remarquable; on s'en occupait aux cercles de madame de La Sablière, quoiqu'elle n'y parût jamais. On se demandait le nom de cette divinité; quelques amis intimes l'apercevaient dans le jardin ou sous les arbres de la cour. Nul ne savait à quel titre Marguerite l'avait recueillie : elle se contentait de répondre, si on l'interrogeait :

— C'est une orpheline dont j'ai connu la famille.

Son ton sec et bref ne permettait pas d'autres questions.

Il n'en était pas ainsi avec l'enfant elle-même; à mesure qu'elle avança en âge, sa curiosité se développa, elle se vit seule dans le monde, et elle désira savoir pourquoi. Madame de La Sablière lui avoua qu'elle avait une mère tendre, mais que des circonstances impérieuses lui défendaient de la voir. Elle lui dit que sa mère veillait sur elle

comme un bon ange; qu'elle, sa protectrice et son amie, elle n'était que l'agent de cette puissance bienfaisante; qu'enfin le jour n'était pas éloigné où sa mère se révélerait à elle; que son affection lui ferait braver tous les obstacles, lorsque son âge offrirait un peu plus de garantie, mais que, néanmoins, elle ne verrait point ses traits et ne connaîtrait pas son nom.

— En attendant, ma chère Athénaïs, votre mère exige que vous lui écriviez; elle vous répondra. Ses conseils vous aideront dans cette pénible carrière que vous allez suivre. Elle vous dira que, pour être heureuse, il faut être honnête.

— Vous faites mieux que de me le dire, vous, madame, vous me le prouvez.

Madame de La Sablière rougit beaucoup en entendant cette réponse. Elle commençait alors à sortir de la ligne du devoir et à se laisser entraîner par son cœur, attiré vers le marquis de La Fare. Elle savait déjà, la pauvre créature, ce que c'était que l'amour et la souffrance; elle avait déjà comparé le bonheur des passions au calme de la vertu; elle ne regrettait pas encore, mais elle regrettait.

Aucune femme, néanmoins, n'était aussi excusable qu'elle dans son entraînement. Son mari ne s'occupait nullement d'elle. Il s'était guéri de sa passion pour madame Le Tanneur en en prenant une autre plus ardente pour mademoiselle Vanghannel. Ni l'une ni l'autre de ces maîtresses ne valait Marguerite; aucune ne possédait ses charmes et son esprit. Elle fut blessée de cet abandon et chercha à s'en distraire. Le monde lui offrit tous ses succès en échange des joies de l'âme qu'elle avait rêvées; elle se vit entourée d'hommages et les repoussa tous. Son cœur était profondément honnête, ses principes sûrs, sa piété éclairée. Elle aima Dieu alors, et crut que cet amour la garantirait de tous dangers. Sa position ne lui permettait point d'aller à la cour, la cour vint chez elle. Le grand Condé lui-même l'honora de plusieurs visites. Louis XIV, juste appréciateur de tous les genres de mérite, parlait souvent d'elle, et lui envoya dire, en différentes occasions, l'estime qu'il faisait de sa personne. Ces gloires ne l'éblouirent point : elle demeura bonne et simple au milieu de tout cela, et, malgré elle,

elle chercha de nouveau un être à qui offrir cet encens : on ne jouit de rien dans l'isolement du cœur.

Le hasard lui fit rencontrer le marquis de La Fare, et, dès qu'il la connut, il s'attacha passionnément à elle. Ce nouveau prétendant réunissait tout ce qui pouvait séduire, tout ce qui pouvait séduire surtout une femme telle que madame de La Sablière. Sa brillante valeur était connue de toute l'armée ; il avait assez d'esprit pour être remarqué à une cour et à une époque où les gens d'esprit sortaient de dessous terre, si je puis m'exprimer ainsi. Son caractère chevaleresque, aventureux, sa beauté, sa brillante élégance, plaisaient à toutes et à tous. Les hommes l'enviaient, les femmes désiraient sa conquête : c'était le héros à la mode. Nous sommes toutes prises de la même manière, par l'amour-propre, par les yeux d'abord, et puis par le cœur, parce que chez nous (je parle de celles qui ont du cœur), il se mêle dans toutes nos actions. La coquetterie aussi nous conduit souvent à notre perte. Combien il y a de femmes qui cèdent parce qu'elles se sont trop

avancées et qu'elles ne savent comment faire pour reculer !

Madame de La Sablière ne fut point de ce nombre. Elle s'attacha à son insu, contre sa volonté, avec toute la bonne foi possible; mais elle sentit la gravité de sa faute, et ce ne fut qu'en se sacrifiant elle-même qu'elle s'abandonna à son amour. Les premiers mois de cette liaison lui offrirent l'image du paradis. Il y avait des moments où elle ne pouvait se croire coupable en se trouvant si heureuse. Elle s'endormit dans ce bonheur, elle le savoura tout entier, sans imaginer qu'il eût une fin, sans prévoir surtout combien on l'expie, jusqu'au jour où la douleur la toucha de son aile, jusqu'au jour où il lui fallut arracher son idole du piédestal qu'elle lui avait élévé. Ce premier désillusionnement est le plus affreux de tous. On croit qu'on ne s'en relèvera pas; on reste accablé sous ce coup imprévu : c'est la mort qui frappe au milieu d'une fête.

Depuis deux ans déjà, madame de La Sablière avait formé ces liens coupables. Athénaïs venait d'entrer dans sa dix-neuvième année; elle ne con-

cevait aucun soupçon de ce qu'on lui cachait si scrupuleusement. Pure et innocente, sa jeune âme ne s'était encore ouverte qu'à ses visions chéries. Elle vivait d'un immense amour qui se répandait sur tout ce qui s'approchait d'elle, surtout sur sa mère inconnue et sur sa chère protectrice. Un jour, dans le but de la distraire, Marguerite l'emmena à Versailles, afin de lui montrer le roi, la cour, le palais, ces merveilles qu'elle n'avait point encore vues. Ce fut une grande joie pour la jeune fille.

M. de La Fare était du voyage et devait servir de guide et de protecteur. Les dames assistèrent d'abord à la messe du roi, dans cette magnifique chapelle où tout est digne du Dieu qu'on y adore et du monarque qui l'a consacrée. Elles se dirigèrent ensuite vers la galerie, pour se trouver sur le passage de la cour à la réception d'un ambassadeur étranger. Athénaïs jouissait de toute sa raison, ce jour-là. Elle ne perdit donc aucun détail du beau spectacle qu'elle avait sous les yeux. Le marquis et Marguerite causaient ensemble, sans faire trop attention à elle ;

cependant elle entendait toutes leurs paroles.

— Mon Dieu! s'écria madame de La Sablière, comme madame de Montespan est changée! Sa rivale est donc tout à fait triomphante?

— Elle va paraître dans l'éclat de sa gloire. Le roi l'a nommée duchesse : elle prend aujourd'hui son tabouret pour la première fois.

— Voilà donc l'ouvrage de l'abandon! continua Marguerite sans l'entendre. Voilà ce qu'il a fait de la belle madame de Montespan! Savez-vous que c'est atroce?

Un murmure contenu par le respect, car à cette époque on respectait jusqu'à l'absence du souverain, annonça l'arrivée de l'idole du jour. La belle mademoiselle de Fontanges parut, et sa beauté jeta un tel rayon autour d'elle, que chacun en resta ébloui. Elle distribua à droite et à gauche des sourires et des signes de tête, avec toute la franchise de son âme et le peu de discernement dont on l'accusait. Les yeux de madame de Montespan ne la quittaient pas, ils exprimaient l'envie et la colère dans toute leur fougue. Quand on apporta le tabouret dans le cercle de madame la dau-

phine, quand elle vit cette jeune fille s'asseoir à cette place qu'elle avait tant désirée, elle fut obligée de s'appuyer contre une colonne, elle devint hideuse.

— Je ne la plains plus, dit tout bas madame de La Sablière, ce n'est pas là une souffrance de cœur, c'est une souffrance d'ambition.

Le roi reçut l'ambassadeur avec sa grâce et sa dignité ordinaires. Par une faveur spéciale, quoique n'étant point présentées, madame de La Sablière et sa compagne avaient été placées dans une embrasure de fenêtre et voyaient parfaitement Louis XIV. Athénaïs ne cessait de le regarder que pour fixer son attention sur mademoiselle de Fontanges. Cette destinée d'une jeune fille de son âge, dominant le roi le plus absolu du monde, lui faisant oublier une maîtresse aimée si longtemps et si séduisante, paraissait à la pauvre enfant une chose inconcevable. Les pierreries dont la favorite était couverte ne la tentèrent pas un instant; elle ne vit que la puissance du souverain aux pieds d'une faible créature comme elle, elle ne vit que l'amour dominant en maître

ce maître redoutable. Ce fut une fascination.

— Charles, dit bien bas madame de La Sablière au marquis, toute cette pompe, toute cette gloire, oh! je les donnerais mille fois pour un de vos regards.

Athénaïs se retourna vivement; elle avait entendu cette phrase, sans que sa protectrice et M. de La Fare s'en aperçussent. De ce moment, elle devint rêveuse et ne parla plus.

Après la cérémonie, on se répandit dans le parc. En vain madame de La Sablière chercha à provoquer l'admiration de sa jeune compagne : elle regardait sans voir, elle écoutait sans comprendre, elle se disait à elle-même des paroles sans suite. Ils rencontrèrent sur le tapis vert mademoiselle de Lenclos et son escorte ordinaire d'adorateurs; madame de La Sablière échangea quelques paroles avec elle. Athénaïs détourna la tête, un sourire de mépris sur les lèvres; le marquis lui en demanda la raison.

— Je ne puis supporter cette femme, répondit-elle; on voit qu'elle n'a jamais souffert.

Pendant tout le reste de la journée, elle se mon-

tra ainsi de l'indifférence la plus complète, excepté lorsqu'on prononçait le nom du roi ou celui de la duchesse de Fontanges : alors elle devenait tout oreille, elle dévorait les paroles, sans cependant expliquer l'intérêt qu'elle prenait à cette conversation.

Dans le carrosse, elle se blottit sur un coussin, de telle façon qu'on la crut endormie. Le marquis et Marguerite se mirent à causer à demi-voix de leur amour, très-convaincus qu'ils ne pouvaient être compris par elle. En approchant de Paris, ils l'entendirent sangloter, et lorsqu'elle descendit dans la cour de l'hôtel, elle était en proie à un de ses plus violents accès.

— Seule ! répétait-elle, pendant qu'on l'emportait vers son appartement, seule ! — Mademoiselle de Fontanges ! — Le roi ! — Et l'autre abandonnée !

Depuis lors, toutes les fois qu'il fut question devant elle de Versailles, de la favorite présente, de celle qui défendait pied à pied la place qu'elle finit par reconquérir tout entière, du roi surtout, elle retombait dans le même état. Sa mélancolie

devint de plus en plus affreuse, sa santé se dérangea complétement; enfin elle en arriva à ce degré de la folie où nous l'avons vue à la fin du chapitre précédent. Personne ne douta qu'elle n'aimât Louis XIV, et l'on évita toute allusion à ce malheureux voyage. Elle cacha quelque temps encore ce qu'elle savait de l'amour de sa protectrice, puis elle en parla en paraboles, pour ainsi dire. Elle cherchait dans les yeux de Marguerite la trace de ses larmes, et alors elle se montrait implacable envers M. de La Fare. Tout faisait craindre qu'elle ne succombât à cette étrange maladie et à la passion insensée dont elle s'était éprise pour le roi. Pauvre petit oiseau qui osait contempler le soleil!

Digitized by Google

VIII

VISITES

Le calme était revenu dans le cœur de madame de La Sablière, et avec le calme tous ses avantages avaient reparu. Elle rouvrit son salon, elle y fut plus aimable que jamais, et la cour et la ville y revinrent en foule.

Une après-dînée, elle écrivait dans son cabinet des livres, Athénaïs était à l'autre extrémité de l'appartement, lorsqu'on lui annonça mademoiselle de Lenclos, le marquis de La Fare et M. de Sévigné ; elle fit signe à la jeune fille de demeurer à sa place, et s'avança au devant d'eux.

— Mon Dieu ! s'écria Ninon en entrant dans ce sanctuaire des arts, quel honneur pour nous, profanes, d'être admis en cette retraite célèbre ! Voilà donc le lieu où la moderne Sapho, la nouvelle Ura-

nie, vient étudier les sciences et compose ces jolis madrigaux qui passent dans la communauté...

— Je vous en supplie, ma chère Ninon, ne vous moquez pas ainsi de moi, ne me désignez point comme une autre Bélise ; n'ai-je pas assez de Despréaux pour ennemi, et voudriez-vous m'attirer toute la terre? Pour ce qui est des madrigaux, ils appartiennent à celui qui les signe; ne voulez-vous pas que je me mette à chanter les amours de mon mari? Il me semble qu'il peut s'acquitter de ce soin, sans avoir besoin de mon aide.

— C'est-à-dire que vous reniez les Olympe et les Iris de ces charmants vers. N'en parlons plus, et dites-moi ce que vous avez fait de votre hôte ; il est plus fou que jamais : je le rencontrai hier et il ne me parla que de Baruch ; où a-t-il pris cette nouvelle extravagance ?

— Je l'ignore, c'est quelque rêve de son cerveau malade ; vous savez ce qu'en dit sa servante, lorsqu'on lui parle de l'immoralité de ses écrits : « Pauvre homme! Dieu n'aura jamais le courage de le damner, il est trop bête ! »

En ce moment Athénaïs quitta l'angle obscur où elle restait inaperçue et s'approcha.

— Madame, dit-elle, voulez-vous me permettre de rentrer chez moi ?

— Quelle est cette belle personne ? demanda tout bas M. de Sévigné à M. de La Fare ; c'est la première fois que je l'aperçois ici.

Mademoiselle de Lenclos laissa tomber un admirable éventail de nacre chinois, et en le ramassant, elle le brisa. Elle paraissait stupéfaite en présence de cette blanche apparition, survenue au milieu d'eux sans que personne l'eût vue entrer ; elle la prit sans doute pour un être surnaturel, et resta devant elle à la contempler.

— Pourquoi nous quitter, Athénaïs, répondit madame de La Sablière, ne voulez-vous point causer un peu avec madame et avec ces messieurs? Ne soyez pas si sauvage.

— Vous savez bien, ma bonne amie, que cela ne dépend pas de mon désir, que je ne cause pas quand je veux et que je ne suis point la maîtresse de mes impressions. D'ailleurs, quel plaisir madame trouverait-elle à s'entretenir avec moi? Nous

ne nous entendrons pas, nous ne pouvons pas nous entendre ; je me retire, cela vaut mieux pour tout le monde.

Athénaïs fit une révérence et sortit de l'appartement.

— Quelle étrange créature ! s'écria M. de La Fare, elle babille du matin au soir avec La Fontaine et moi, et toutes les fois qu'un étranger lui adresse la parole, elle retombe dans les divagations que vous venez d'entendre.

— Elle ne m'aime point, répliqua Ninon; je me rappelle l'avoir rencontrée une fois déjà à Versailles, elle ne voulut jamais me regarder; d'où lui vient donc cette antipathie, ma chère? L'élevez-vous dans l'horreur du monde? Faut-il être une sainte pour qu'elle ne vous dédaigne pas?

Le marquis de Sévigné ne laissa pas à madame de La Sablière le temps de répondre.

— Je crois, madame, dit-il, que c'est plutôt jalousie que mépris.

— A vingt ans? Quelle folie!

— Tout le monde peut avoir vingt ans, madame,

il n'y a qu'une mademoiselle de Lenclos au monde.

— Cette excuse est bonne pour vous, marquis; mais madame de La Sablière ne me répond pas, je voudrais bien savoir pourquoi cette enfant me regarde ainsi.

— En vérité, je n'en sais rien, ma chère Ninon; ma protégée n'a pas la raison très-saine. On ne peut guère lui demander compte de ce qu'elle éprouve, elle est fantasque et capricieuse, et ne répond qu'à ce qui lui plaît. N'est-il pas vrai, monsieur de La Fare?

— Assurément, répliqua le marquis; elle est belle comme les anges, mais elle est maligne comme les démons.

La physionomie de mademoiselle de Lenclos prit une expression contractée et de mauvaise humeur bien loin de son enjouement habituel; elle jeta autour d'elle un regard curieux, ses yeux brillèrent, elle sembla prête à entrer en lice pour un de ces combats d'esprit si communs à cette époque.

— Cessons ce propos, dit-elle. Eh bien, M. de

La Fare, que nous avez-vous rapporté de Fontainebleau ? Qu'est-ce qu'il y a de neuf ? Le roi passa-t-il chez madame de Maintenon après le jeu ? Cette belle et bonne tête est-elle décidément tournée ? N'aurais-je plus la satisfaction d'être l'amie de la prude la plus parfaite que je connaisse ?

Le marquis de La Fare rougit beaucoup et balbutia ces mots :

— Je ne sais aucune nouvelle, madame.

— Comment cela se peut-il ? N'arrivez-vous pas de Fontainebleau avec la cour ?

— Lui ! s'écria le marquis de Sévigné, il n'était point du voyage ; Monseigneur ne l'avait pas mis sur la liste, il le gagne trop souvent à la paume, et le roi trouve, d'un autre côté, qu'il a bien assez de Dangeau et de Langlée pour lui tenir tête au jeu.

— Ah ! ah ! répondit Ninon, je me suis donc bien trompée : je croyais avoir rencontré M. de La Fare dans son carrosse, en habit de voyage, le jour du départ pour Fontainebleau. Il me sembla même qu'il n'y était pas seul. Il est vrai qu'il pre-

nait un singulier chemin ! son cocher le dirigeait vers le pont Notre-Dame. Puisque vous ne savez pas de nouvelles, voulez-vous que je vous en raconte ? Il y a au théâtre une princesse, Hermione, Phèdre, Iphigénie, tout ce qu'il vous plaira ; cette princesse a mille amants, à commencer par Racine. Je n'ai pas besoin de vous la nommer, vous la connaissez tous ; c'est mademoiselle Champmeslé.

A ces mots, les trois auditeurs de Ninon changèrent de visage ; elle vit qu'on allait l'interrompre et se hâta de continuer, en faisant un petit signe de la main comme pour réclamer le silence.

— Écoutez ceci, je vous en prie c'est une charmante histoire ; je la tiens de Villarceaux, et elle court tout Paris à l'heure qu'il est. Mademoiselle Champmeslé donc a disparu pendant quatre jours, elle a déserté l'Olympe, sans que nul puisse dire de quel côté elle avait dirigé ses pas. Les comédiens la demandaient à tous les échos, le tendre Racine faillit en devenir fou de désespoir, tous les beaux-esprits qu'elle nourrit et qu'elle

favorise la cherchèrent depuis le Parnasse jusqu'à la Courtille. Un de ses amants, fort bon gentilhomme et auquel je connais depuis quatre ans la prétention d'une constance sans beaucoup de mérite, alla jusqu'à fuir pour elle certaine cousine, dont il s'occupe, qui n'a pas la réputation d'écrire comme madame votre mère, mon cher Sévigné. Ce fut parmi les gardes-françaises, les mousquetaires, les poëtes, les gendarmes-dauphin et les comédiens de l'hôtel de Bourgogne un assaut de cris, de désespoir et de menaces si effroyables, qu'on eût pu croire à une seconde guerre de Troie. Mais l'Hélène de tous ces Ménélas ne s'en inquiéta guère ; elle voulut savoir ce que c'était que le bonheur, et oublia le plaisir pendant quelques jours. La voilà faisant de l'Arcadie avec un beau seigneur, brave, galant, spirituel, accompli enfin ; et, pour comble de joie, par cette rivalité, elle faisait mourir de chagrin une des plus jolies femmes de France. On ne nomme ni le héros ni la belle dame victime de cette aventure ; seulement, on ajoute que le gentilhomme dont je vous parlais tout à l'heure (ce-

lui qui avait abandonné sa cousine) est arrivé dans ses recherches jusqu'à la porte de l'asile retiré où l'objet de sa flamme oubliait l'univers. On prétend même qu'il la recueillit lorsqu'elle quitta le temple où l'indifférence du maître ne la retenait plus, qu'il lui donna le soir un grand souper en manière de consolation ; elle lui persuada qu'elle venait de faire une retraite aux Carmélites de la rue du Bouloy, pour se guérir de l'amour qu'elle lui portait. On dit, mon cher marquis, ajouta-t-elle en se tournant vers M. de Sévigné, que madame votre mère raconte cette histoire d'une manière charmante. Eh quoi ! vous ne riez pas ? Qu'avez-vous donc à m'examiner ainsi tous les trois ? Que vous font les retraites de la Champmeslé et les inquiétudes de ses amants ?

M. de La Fare n'avait pas cessé de regarder Marguerite pendant le récit de Ninon ; il semblait lui demander pardon de l'avoir exposée à entendre ainsi parler devant elle d'une femme si indigne de lui être comparée, et qui cependant l'avait fait oublier quatre jours ; pour madame de La Sablière, de grosses larmes roulaient dans ses

yeux, elle paraissait en proie à une souffrance intérieure très-violente et murmurait tout bas :

— C'est donc elle, et tout le monde le sait !

La contenance du marquis de Sévigné était plus difficile encore ; son cœur ne souffrait pas, mais son orgueil était vivement froissé ; du même trait, Ninon avait fait trois blessures ; on ne pouvait douter qu'elle n'y eût mis de l'intention. Son tact exquis lui fit apercevoir qu'elle avait été trop loin, et à l'aspect de la douleur si vraie de Marguerite, son bon cœur triompha de sa colère : elle se leva vivement, entraîna son amie dans l'embrasure de la fenêtre et lui parla bas quelques minutes ; elle semblait lui demander grâce et s'excuser de ce qu'elle venait de faire. Madame de La Sablière l'écoutait tristement, ses larmes coulaient toujours, et lorsqu'elle lui pardonna, ce fut de l'air d'une martyre pardonnant à son bourreau.

Pendant ce temps les deux hommes avaient soutenu une conversation languissante ; chacun d'eux se sentait au fond du cœur une pensée qu'il ne voulait pas dévoiler à l'autre ; M. de La Fare

était profondément repentant, M. de Sévigné fort piqué de se voir le jouet d'une femme qu'il aimait autant que sa nature incomplète pouvait le lui permettre, et néanmoins il ne soupçonnait point que son rival fût aussi près de lui, et peu s'en fallut qu'il ne lui demandât conseil. L'air préoccupé de La Fare l'en empêcha seul ; la légèreté de son caractère le mettait hors d'état de comprendre le drame qui venait de se dérouler devant lui : il jugeait toutes les passions d'après les siennes, et croyait que, dans les engagements sérieux, personne n'avait comme lui que son esprit d'occupé.

Au milieu de cette agitation, La Fontaine entr'ouvrit la porte, les deux jeunes gens allèrent au devant de lui et le firent entrer, malgré sa volonté bien ferme, assurait-il, d'aller à l'Académie.

— Monsieur de La Fontaine ! s'écria étourdiment le marquis de Sévigné, est-il vrai que vous ayez rencontré l'autre jour M. votre fils sur les degrés, chez M. Dupin, et que vous ne l'ayez point reconnu ?

— On me l'a dit, répliqua La Fontaine.

— Et c'est tout ce que vous en savez, ajouta Ninon, qui s'était rapprochée.

— N'est-ce pas assez comme cela? et ne voulez-vous pas que je m'attendrisse parce que ma femme a envoyé ici son fils sans me prévenir ?

— Et comment finit l'histoire ?

— D'une manière charmante. M. de La Fontaine demanda à M. Dupin quel était ce beau jeune homme qu'il venait de reconduire.

« — Vous ne le connaissez pas ? répondit M. Dupin.

» — Ma foi, non.

» — Eh bien, c'est M. votre fils.

» — Il me semblait bien aussi que je l'avais vu quelque part. »

Et puis il continua tranquillement sa conversation.

Tout le monde rit de cette distraction du bonhomme. Pourtant Ninon ne put s'empêcher de lui dire :

— Ce sont là vos entrailles de père ? Parlez nous donc de la nature après cela.

— Mais je vous prie d'observer, madame, que

c'est un enfant de madame de La Fontaine, qu'il ne m'aime point, j'en suis sûr, et que je n'ai point envie de faire un ingrat.

— Hélas ! mon cher, lui répondit Ninon, n'en faisons-nous pas tous ? n'en ai-je pas fait moi-même ?

— Cela doit être, madame, repliqua le marquis de La Fare, trop heureux de trouver une petite vengeance, car vous avez été bonne pour bien des gens.

— Pas pour vous, marquis, au moins que je sache ; je n'ai jamais aimé le métier de dupe.

— A propos, madame, dit La Fontaine se jetant au milieu de cette escarmouche, à laquelle, comme de raison, il n'avait fait aucune attention, avez-vous lu Baruch ? C'était un grand génie. Je ne sais vraiment pourquoi l'Académie ne s'en occuperait pas.

— Qui diable songe à Baruch ! mon cher La Fontaine ; laissez là les prophéties et faites-nous des fables. Aussi bien voici le carrosse de mademoiselle de Lenclos. Si elle veut me conduire jusque chez madame de La Fayette, je lui serai

tout à fait obligée ; on parle tant des lettres que madame de Villars écrit de Madrid, que je lui ai fait demander la permission d'en aller entendre la lecture ; je sais que Ninon va souvent au faubourg Saint-Germain depuis que M. de La Châtre habite la rue du Bac. Adieu, messieurs ; vous devriez aussi, pour faire une bonne œuvre, accompagner le pauvre La Fontaine jusqu'à l'Académie, sans cela il n'y arrivera pas avant demain matin.

Digitized by Google

IX

DEUX FEMMES D'ESPRIT

Madame de La Sablière se rendit un matin chez madame de Coulanges. Tout le monde connaît, par les lettres de madame de Sévigné, l'esprit charmant de cette femme, chez laquelle, dit sa cousine, *il faisait comme une dignité*. M. de Sévigné était alors occupé de madame de Coulanges, et madame sa mère ne lui épargnait pas les railleries à ce sujet. Madame de Coulanges passait dans le monde pour avoir *quelques galanteries*, mais point de passions. Aussi, ne comprenait-elle nullement l'attachement exclusif et d'une constance à toute épreuve que madame de La Sablière portait au marquis de La Fare. Madame de Sévigné, à laquelle la nature avait donné tant d'esprit, tant de charmes, toute la bonté de cœur possible vis-à-

Digitized by Google

vis de ses amis, ignora toujours ce que c'était qu'un sentiment, ou coupable, ou même permis, qui pût porter le nom d'amour. Elle était froide d'imagination, ce qui lui aida à traverser une longue carrière au milieu des dangers de toutes sortes ; elle en sortit victorieuse.

Le matin dont je parle, madame de Sévigné se trouvait chez madame de Coulanges ; et c'était un entretien charmant que le leur : elles badinaient sur tout ; madame de Sévigné se moquait des amoureux de sa cousine, qui se moquait d'elle-même avec une grâce charmante. De là, elles passèrent aux propos de la ville et de la cour : madame de Sévigné était *pourvoyeuse de nouvelles*. Personne n'ignore qu'elle les envoyait à madame de Grignan, et c'est grâce à ce commerce intime que nous connaissons l'intérieur du siècle de Louis XIV beaucoup mieux que le nôtre.

— On dit, madame, que monsieur votre fils était effroyable hier chez mademoiselle de Raymond ; il portait une perruque noire dont Ninon radote : madame de Montsoreau racontait cela le soir ; il paraît qu'à la symphonie Itier, il n'était

bruit d'autre chose que de cette malheureuse perruque.

— Je vous assure que je n'y suis pour rien ; mon fils m'échappe maintenant et ne me revient plus qu'après ses malheurs. Je suis obligée d'écouter, dans ce cas-là, les confidences les plus étranges, et, pour l'amour de Dieu, je me damnerais en cette compagnie, si le motif ne m'excusait pas.

— Mais enfin, où en sont ses amours ? il y en a dont nous ne parlerons ni vous ni moi, mais les autres ? Ninon, sa petite comédienne ? Comment suffit-il à tout cela ?

— D'une manière bien simple : il se fait aider : près de Ninon, c'est Villarceaux, Caderousse, La Châtre et je ne sais qui. Quant à la comédienne, c'est *tutti quanti*. J'aurais plus tôt fait de vous dire ceux qui n'en sont pas, jusqu'à La Fare ! Aussi Ninon prétend-elle que mon fils a la simplicité de la colombe, *il ressemble à sa mère* ; que dites-vous de cette manière de juger les gens ?

— Je suis réellement effrayée de ce que vous m'apprenez là. Quoi ! La Fare court aussi après

la Champmeslé? Et la belle Sablière, que va-t-elle devenir, elle qui était si fière de cet amour, elle qui nous prenait toutes en pitié sur ce que nous avions quinze amoureux, tandis qu'elle n'en avait qu'un? Maintenant, il ne lui en restera plus du tout.

— Cela prouverait que votre manière vaut mieux que la sienne, j'en demeure d'accord. Aussi, ce n'est pas là ce qui me tourmente, et ce n'est pas d'elle que je m'inquiète; mais La Fare, le seul amoureux que je connaisse, le seul berger du Lignon que nous ayons à la cour, il y faut donc renoncer? M. de La Rochefoucauld prétend que ce sont des menteries, que La Fare n'a jamais aimé La Sablière, que La Sablière n'a jamais aimé La Fare, que mademoiselle Champmeslé n'est pour rien dans tout cela, qu'enfin nous ne savons ce que nous disons. Madame de La Fayette demande si c'est une maxime; il répond qu'on le laisse en repos, que ces gens ne se connaissent point, et voilà tout ce qu'on en peut tirer; il n'en est pas moins vrai que, depuis certaine histoire avec la comédienne, la belle Sa-

blière est changée à faire peur, si toutefois on pouvait avoir peur d'un aussi joli visage.

— Il y a bien longtemps que je ne l'ai vue, c'est peut-être pour cela ; cependant, je l'aime fort, c'est la seule personne que je connaisse qui ne soit jamais ennuyeuse avec une idée fixe ; je crois qu'elle perdrait beaucoup de son charme, en perdant la position de sentiment qu'elle a adoptée.

— Voilà comment nous nous jugeons les unes les autres; voilà pourquoi nous ne nous savons jamais de gré de ce qu'il y a de bon dans notre nature. Nous mettons toujours nos sensations à la place de celles que nous ne comprenons pas ; c'est ce qui égare, en grande partie, les opinions des hommes sur les femmes : elles croient aux jugements qu'elles portent entre elles ; il n'y a pas de plus mauvaise manière de les connaître, d'abord parce qu'elles disent rarement la vérité à cet égard, et que celles qui sont de bonne foi ne sentent pas de même, ou ne sont point assez éclairées pour qu'on puisse les croire.

Au moment où madame de Coulanges faisait ainsi *un costume* à madame de La Sablière de cette

passion qui dévorait sa vie, un carrosse entrait dans la cour; c'était Marguerite : elle semblait arriver exprès pour confondre le charmant esprit qui calomniait son cœur.

Il existait à cette époque une mesure et une habitude de convenance dont nous ne nous doutons pas aujourd'hui. L'ombre du grand roi, sa dignité, semblaient s'étendre sur toute la France ; les choses les plus condamnables gardaient un manteau de décence qui leur ôtait la moitié de leurs torts ; les scandales étaient rares, personne ne se souciait de les faire, et personne même ne se souciait de les répandre ; on avait mille égards les uns pour les autres. Aussi, en apercevant cette même femme, objet de leurs attaques presque innocentes, les deux cousines ne furent nullement embarrassées ; elles se levèrent, allèrent au devant d'elle et la reçurent tout aussi bien que si elles l'avaient comprise ; néanmoins un observateur judicieux eût reconnu une nuance bien marquée dans la tenue de ces trois personnes. Madame de Sévigné était une femme de cour, à laquelle son rang dans le monde, son esprit, donnaient

une supériorité incontestée ; elle ne l'ignorait pas, et, sans en abuser jamais, elle le faisait sentir. Madame de Coulanges, plutôt soufferte qu'admise à Versailles, n'allait ni chez le roi ni chez les princes de la famille royale ; mais son ancienne habitude avec madame de Maintenon lui ouvrait la porte des petits appartements, la faisait rechercher dans le monde, et lui donnait une considération empruntée qui la plaçait bien au-dessus du rang qu'elle eût occupé sans cela.

Madame de La Sablière, femme et fille de finance, n'aurait été qu'une bourgeoise, si elle n'eût pas été *elle-même*. Elle ne devait, en effet, qu'à elle seule le cercle nombreux et choisi dont elle était entourée ; elle se rendait justice et se maintenait toujours par ses propres forces à la hauteur des gens plus élevés qu'elle ; elle fit donc tout aussi bonne contenance que les deux dames quand elles s'abordèrent, et leur rendit leurs politesses par une affabilité qui ne le cédait en rien à la leur.

— Eh ! bonjour, ma toute belle, s'écria madame de Coulanges ; vous voilà coiffée *hurluberlu* ;

cela vous va à ravir. Comment vous êtes-vous décidée à couper vos beaux cheveux ?

— Mon Dieu ! madame, il faut bien céder à la mode, quelque raison qu'on ait, et je ne sais pas ce que je ferais de mes cheveux, puisque personne ne conserve les siens.

— Jamais on ne vit pareille révolution, la Vienne n'y peut suffire, et mademoiselle Laborde est sur les dents. Madame de Maintenon est la seule qui résiste à l'entraînement général. J'ai écrit à ma fille de prendre son parti et de faire comme vous, madame, un sacrifice généreux au caprice du moment.

— Est-il vrai que La Fontaine publie incessamment une nouvelle édition de ses œuvres ? C'est un bruit du Parnasse, et je ne saurais m'adresser mieux qu'à la dixième des neuf Sœurs pour connaître la vérité.

— Pardonnez-moi, madame, je ne suis point mademoiselle de Scudéry, et cela a l'air d'une gageure ou d'un parti pris de se moquer de moi, en m'attribuant une science à laquelle je suis loin de prétendre.

— Croyez-vous qu'on vous l'accorderait, s'il en était autrement, et ne savez-vous pas qu'on ne cède jamais aux autres que les prétentions qu'ils n'ont point? A propos de La Fontaine, dites-moi, je vous prie, vous qui le connaissez si bien, s'il est vrai qu'il ait été très-aimé et très-amoureux de mademoiselle de Lenclos? M. de Coulanges prétend qu'il est certain de ce fait, et qu'ils ont filé ensemble une pastorale dont ni l'un ni l'autre ne paraissait susceptible.

— En vérité, madame, je l'ignore; ils me semblent bons amis, mais je ne me permets jamais de juger des sentiments des autres, surtout ceux de Ninon et de mon vieil ami, qui ne sentent et ne pensent comme personne.

— Dans tous les cas, si on ne se trompe point, dit madame de Coulanges, ce bel amour aura dû finir promptement, avec leurs caractères. Ces gens-là devaient passer leur vie en querelles, et je ne crois pas Ninon capable de pardonner continuellement les mêmes fautes.

— Qui est-ce qui pardonne sans cesse? Ma chère cousine, il n'y a que Dieu, dont la patience et la na-

ture divine sont inépuisables, qui puisse tenir sa clémence dans un continuel exercice ; pour une femme, c'est un métier très-fatigant. Chaque pardon imprime au front une ride, creuse un sillon sous les yeux, parce que l'offense, qui amène le pardon, amène auparavant bien des larmes, et personne ne se soucie des rides au front et des yeux éteints.

— Il est étrange, madame la marquise, qu'une personne dont le cœur a autant d'esprit que le vôtre ne comprenne, ou du moins ne veuille pas comprendre quel bonheur immense on peut trouver à excuser ce que l'on aime ; je ne sache pas de jouissance plus vive et plus douce tout à la fois. On souhaiterait presque d'être offensée pour acheter ce moment, ce moment, où le cœur est si plein de générosité, qu'il s'élève lui-même, comme vous venez de le dire, jusqu'à la hauteur divine. Savez-vous que c'est une belle chose que de ravir ainsi à Dieu son droit le plus noble? Savez-vous qu'on est fière de se sentir capable d'une action que le monde regarde comme sublime ou niaise, et que nous trouvons toute sim-

ple lorsque nous en sommes capables? Pardonner! mais, madame, c'est de l'orgueil, c'est de la fierté que nous ressentons, au lieu de l'humiliation que vous attribuez à la clémence. Quant aux rides et aux larmes par lesquelles il faut acheter cette joie, quelle est la femme assez lâche pour ne pas en faire le sacrifice et les oublier?

— Il se peut, madame, répliqua madame de Coulanges avec un fin sourire, que quelques femmes en fassent le sacrifice; mais ce qui est certain, c'est qu'il y a peu d'amants qui leur sachent gré de ce sacrifice-là; les hommes n'aiment pas qu'on s'enlaidisse : il leur faut des sourires, des joues roses, des propos badins; que l'âme soit brisée sous tout cela, il leur importe peu, pourvu qu'il n'y paraisse pas; les meilleurs de cette espèce sont ceux qui nous permettent de mourir de chagrin pour leurs beaux yeux, et qui daignent assister à notre agonie.

— Ma chère cousine, interrompit la marquise, vous voilà sur un sujet bien peu de votre ressort; je ne vous crois pas plus disposée que Ninon aux absolutions générales, du moins ce ne serait pas

sans imposer de rudes pénitences. Quant à madame de La Sablière, elle vaut mieux que nous toutes et pardonnerait même à La Fontaine ; je suis obligée de convenir cependant que cela doit faire un singulier amoureux.

— Dites-moi donc, ma très-chère, ce que c'est qu'une jeune merveille élevée dans votre maison, et qui prédit l'avenir avec le plus joli visage de sibylle qui se puisse voir ? Pourquoi ne la montrez-vous point ? M. de La Fare assure qu'elle est belle à miracle, et que c'est le plus étrange caractère qu'il ait rencontré de sa vie.

— Tout cela est vrai, et la pauvre enfant n'est point en état de paraître dans le monde ; sa douce folie y serait un objet de ridicule, il faudrait que je fusse bien cruelle pour l'y exposer ; c'est la fille orpheline d'une de mes amies, j'ai promis de lui servir de mère et je remplis de mon mieux cette tâche.

En disant ces mots, madame de La Sablière se leva, fit ses adieux à la marquise et à sa cousine, et remonta dans son carrosse. Lorsqu'elle fut partie, ces deux dames se regardèrent un instant sans parler.

— Que madame de La Fayette vienne nous dire maintenant qu'elle n'aime pas La Fare ! La pauvre femme est toute prête à le remercier des infidélités qu'il veut bien lui faire, parce que cela lui donne l'occasion de lui pardonner. C'est une belle vie pour une charmante créature comme celle-là !

— Que voulez-vous, ma chère ; il y a des gens qui jettent tout par les fenêtres ; et je vous demande si ce n'est pas une prodigalité bien coupable que d'user sa beauté, son esprit, tout ce qu'elle possède enfin, au service d'un mauvais sujet ! Pourtant, elle a beau dire, La Fontaine et Ninon se sont aimés ; la façon dont elle l'a nié tout à l'heure m'en donne la certitude.

— Je ne sais vraiment pas alors pourquoi elle ne l'avouerait point : mademoiselle de Lenclos n'a pas l'habitude d'être si discrète, et quant à La Fontaine, il est possible qu'il ne s'en souvienne plus. D'ailleurs, qu'est-ce que cela vous fait ?

— Je désire vivement percer ce mystère, parce qu'on me le cache peut-être ; pourtant je suis très-curieuse de connaître ce dessous de cartes ;

on m'a raconté des choses, des choses qui feraient tout un roman ; nous verrons bien, il est impossible que l'on ne finisse pas par découvrir la vérité.

Digitized by Google

X

MADRIGAUX

La famille de M. de La Sablière a laissé des souvenirs très-remarquables. Il avait pour cousin germain et pour beau-frère Tallemant des Réaux, l'auteur des *Historiettes*. Nés tous les deux dans la finance, ils s'étaient alliés doublement, afin de réunir leurs grandes fortunes. Tallemant des Réaux parle peu de M. et de madame de La Sablière dans ses Mémoires ; peut-être en qualité de parent a-t-il voulu les ménager, peut-être aussi y avait-il un peu d'envie dans son fait. Ils n'étaient point placés de la même manière, quoique leur position fût la même ; mais, ainsi que je l'ai dit, l'esprit, la grâce de madame de La Sablière, valaient à sa maison une réputation bien au-dessus de ses pareilles.

Digitized by Google

Outre leur hôtel de la place Royale, M. et madame de La Sablière possédaient, entre Paris et Vincennes, une charmante habitation ; on l'appelait la *maison des Quatre-Pavillons*, parce qu'à chaque angle du jardin se trouvait, en effet, un pavillon isolé ; celui destiné pour le maître occupait le milieu. Ces fabriques avaient été bâties par le père de M. de La Sablière, le financier *Rambouillet ;* le terrain de cet enclos occupait la place où sont maintenant la rue de Charenton et la rue de Reuilly, dans le faubourg Saint-Antoine; la porte cochère existe encore. Là fut un hameau appelé Reuilly, duquel dépendait la propriété dont il est question, et qui renfermait trente arpents.

On y avait construit un magnifique jardin, avec des jets d'eau, des quinconces, des bosquets, des bois, des labyrinthes, et une terrasse au bord de la Seine, à laquelle on arrivait par une longue allée. Les arbres de ce jardin produisaient de si excellents fruits, qu'on les faisait acheter pour la table du roi. M. de La Sablière faisait ses délices de ce domaine ; il y venait presque tous les jours,

et y passait même assez souvent plusieurs semaines de suite.

Quant sa femme, elle y allait peu ; le genre de vie qu'elle avait adopté, l'habitude d'avoir sa maison ouverte à la plus belle et la plus nombreuse compagnie, lui faisaient une loi de ne s'absenter que rarement ; peut-être aussi, par un arrangement tacite entre les deux époux, préféraient-ils cette liberté que leur laissait l'arrangement de leur existence ; sans avoir d'amour, on sait ce qu'on se doit. Leur société n'était pas tout à fait la même. M. de La Sablière avait des maîtresses dans la bourgeoisie : nécessairement il se laissait entraîner par elles, et fréquentait peu les gens de cour, dont le cercle de sa femme se formait en partie.

Les beaux-esprits, que tous les deux recherchaient également, se rendaient aussi avec un égal plaisir à la Folie-Rambouillet ou à l'hôtel de la place Royale. La Fontaine, entre autres, partageait son temps entre les époux ; il éprouvait cependant pour Marguerite une sympathie plus prononcée, elle était si charmante et si bonne !

Un dimanche où M. de La Sablière retournait

à la campagne après les offices, le bonhomme l'accompagna : il reconnaissait à son ami un véritable talent, et il fut le premier qui le nomma le *madrigalier français*.

— Vous m'engagez donc à imprimer ces bluettes, mon cher La Fontaine, et vous ne craignez pas que ce ne soit un titre bien futile à la postérité ?

— Pourquoi cela ? les couronnes de roses n'ont-elles pas tout le charme des couronnes de laurier, si elles durent moins longtemps ? D'ailleurs, si vous le voulez, nous pourrons faire un choix tout à l'heure, nous ne mettrons que les plus graves.

— Madame de La Sablière est ce matin un peu soucieuse, cette satire de Despréaux la tourmente. Vous, qui êtes bien avec lui, vous devriez lui dire de ménager un peu plus les femmes.

— Mais aussi pourquoi madame de La Sablière va-t-elle lui prouver qu'il a tort ? Il se venge.

— Il dit qu'elle fait mes madrigaux.

— Bien d'autres le disent aussi, mais personne ne le pense.

— Athénaïs l'inquiète également. Elle est de-

puis vingt-quatre heures dans un accès épouvantable. Vous savez bien cette sorcière de la rue Saint-Honoré ? on ne parle que d'elle depuis un mois, l'ombre de la Voisin en a frémi ; ses prédictions se réalisent toujours, à ce qu'on assure. J'ai eu la curiosité de la consulter ; elle m'annonce que je serai tué par ma fille aînée. Vous comprenez si cela est vraisemblable ! Athénaïs a entendu raconter cette folie ; elle a tellement prié qu'on la laissât aller chez cette femme, disant que la vérité lui serait connue, à elle qui devinait tout, que son amie lui a permis de s'y rendre. J'ignore ce qu'elle y a vu, ce qu'elle y a appris ; depuis lors elle n'a pas eu une lueur de raison ; elle effraye tout le monde par ses cris et ses larmes. Madame de La Sablière, un peu superstitieuse, comme vous savez, s'est laissé frapper ; elle se consulte sans cesse avec Fagon pour trouver un contre-poison à administrer à cette pauvre enfant ; ils ont arrangé quelque chose, à ce qu'il paraît. Il n'en est pas moins cruel de voir souffrir Athénaïs de la sorte ; j'ai presque envie de faire fermer l'antre de la sorcière.

Digitized by Google

— Cette jeune fille est bien étrange ! Son âme s'absente de son corps la moitié de sa vie. Où va-t-elle? je n'en sais rien; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle s'en va.

— J'avais proposé de la conduire à la campagne, Fagon s'y oppose : l'air est trop vif, prétend-il. Nous allons donc profiter de cette journée et revoir mes madrigaux ?

— Bien volontiers, lisons-en quelques-uns.

— Que dites-vous de celui-ci ?

Dans ces lieux bienheureux où tout plaisir abonde.
Et parmi tant de languissants,
Quelquefois, mon Iris, pour songer aux absents,
Ne quittez-vous point tout le monde ?
N'êtes-vous point rêveuse et triste quelquefois ?
De nos rochers et de nos bois
N'allez-vous point chercher les plus sombres demeures ?
Et de votre côté, sensible à mon amour,
Ne passez-vous point quelques heures
Comme je passe tout le jour [1] ?

Et celui-ci ?

Éloigné de vos yeux, mon ange,
Savez-vous bien ce que je fais ?
Force vers à votre louange,
Des desseins de vous plaire et d'amoureux projets ;

1. *Madrigaux de la Sablière*, madrigal VI, liv. I.

Aux échos d'alentour je dis de vos nouvelles,
Que vous passez partout pour la belle des belles.
Je me fais un plaisir de mon propre tourment;
Je rêve à vous quand je sommeille,
J'y pense dès que je m'éveille,
Et je m'endors en vous nommant [1].

— En voici un qui m'a attiré une charmante réponse :

Depuis que j'ai formé le dessein de vous plaire,
Je n'ai pas fait, Iris, tout ce que je pouvais;
Mais, selon votre humeur scrupuleuse et sévère,
J'ai fait plus que je ne devais :
J'ai, par tous mes respects, ménagé votre gloire;
Par mille petits soins j'ai signalé ma foi;
Mon amour, enfin, s'en fait croire;
Et vous, ma jeune Iris, qu'avez-vous fait pour moi?

On m'a répondu :

D'un amant qui ne me plaît guère
J'ai souffert sans ennui les soins et l'entretien;
J'ai connu son amour sans en être en colère;
Ne comptez-vous cela pour rien [2]?

— Et ne me direz-vous pas le nom de la farouche beauté qui résiste à tant de grâce ?

— Hélas ! mon ami, cela m'arrive souvent, et je ne puis me rendre compte de la fatalité qui me pousse à m'occuper sans cesse de femmes qui ne

1. *Id.*, madrig. XII, liv. II.
2. *Id.*, madrig. IX, liv. II.

songent point à moi, pendant que j'ai dans le cœur un attachement profond. C'est une singulière nature que la nôtre; j'aime mademoiselle Manon Vanghannel de toute mon âme, je ne vous l'ai jamais caché; cela ne m'empêche pas d'adresser des vers à toutes les jolies femmes que je rencontre, une seule exceptée.

— Laquelle ?

— La mienne. Comprenez-vous que je ne puisse pas la trouver jolie, elle que tout le monde admire, et qu'elle ne me plaise point, lorsqu'elle plaît à chacun ? Je ne me suis jamais rendu compte du sentiment que j'éprouve. Je l'aime sincèrement, je lui rends toute la justice qu'elle mérite, et jamais personne ne m'inspira moins d'entraînement. Je voudrais être son frère et non pas son mari. Nous avons les mêmes goûts, les mêmes idées sur presque toutes choses, et nous ne nous entendons à rien. Je ne sache pas qu'elle m'ait contrarié une fois, je ne connais pas d'âme plus noble et plus droite ; si j'avais pu en être amoureux, notre ménage eût été le paradis sur la terre. Quelle bizarre destinée ! Je suis souvent

triste en pensant à cela. Je me reproche d'avoir dérangé cette douce créature de sa voie. Sans moi, peut-être, elle eût trouvé un mari digne d'elle; sans moi, elle eût été l'exemple du monde, comme elle en est l'ornement. Si elle a des fautes à se reprocher je l'ignore, et je veux l'ignorer toujours. Je n'ai sur elle d'autres droits que ceux qui me sont imposés, et je ne les accepte pas. J'ai repoussé ce cœur si tendre, qui se fût facilement livré à moi lors de notre mariage. J'étais si malheureux de la passion que je m'efforçais de combattre ! J'avais horreur de l'amour, puisque je ne pouvais aimer celle que j'avais choisie, et je voulus punir ma femme de mon malheur. Elle a tant d'esprit ! elle me comprit tout de suite, et adopta dès lors une attitude qui n'a pas varié d'une ligne. Elle se fit mon amie; elle me força, par ses attentions de cœur, d'oublier que je n'en étais pas amoureux. Mais que de remords elle fit naître en moi ! Sans chercher à en connaître le motif, je vois qu'elle n'est pas heureuse, je suis certain d'en être la cause première, et cela empoisonne mon existence. Elle ne s'est

jamais plainte, j'ai vu. Vous qui lisez dans son âme, à qui elle ne cache rien, racontez-lui cette conversation, cela la soulagera peut-être ; ajoutez que je connais mes torts, que je les avoue, et priez-la de me regarder comme le meilleur ami qu'elle ait au monde.

— Après moi, s'il vous plaît.

— Ne disputons point, et unissons-nous pour qu'elle soit consolée.

La Fontaine prenait peu d'attention à ces discours; il cherchait dans toutes ses poches, et paraissait fort inquiet d'avoir perdu quelque chose.

— Qu'avez-vous?

— Mon cher, je suis cousu de vers, je les égare dans chacune de mes vestes; voici les vôtres. Maintenant, il me faut ceux du marquis de La Fare, qui veut aussi se faire imprimer.

— Des vers de grand seigneur, peste !

— Ils sont charmants.

— Voyons.

— D'abord, il faut que je les trouve. Ah! en voilà toujours une feuille.

— A qui sont-ils adressés?

Digitized by Google

— A tout le monde et à personne.

— Je gage que Chaulieu et vous y avez travaillé ?

— Non pas, certes, c'est bien assez des miens. Écoutez, voilà l'introduction.

Présents de la seule nature,
Amusements de mon loisir,
Vers aisés, par qui je m'assure
Moins de gloire que de plaisir,
Coulez, enfants de ma paresse;
Mais si d'abord on vous caresse,
Refusez-vous à ce bonheur;
Dites qu'échappés de ma veine,
Par hasard, sans force et sans peine,
Vous méritez peu cet honneur [1].

— Qu'en dites-vous?

— Ce pauvre marquis se ruinera.

— Comment?

— Au jeu, ne le savez-vous pas? et avec des comédiennes. Il fait de jolis vers, il se bat bien, il est très-bien fait, il trouverait une femme riche; il devrait se marier, et se corriger surtout.

— C'est très-facile à dire.

— A propos, n'a-t-on pas dit l'autre jour, chez

1. *Œuvres du marquis de La Fare.*

madame de La Sablière, qu'on mettrait mademoiselle de Scudéri de l'Académie?

— J'aimerais mieux y mettre madame de Sévigné.

— A quel titre? A-t-elle jamais fait un livre?

— Elle en fait tous les jours, et qui vivront plus que nous. Cette femme-là illustrera notre siècle.

— Et Ninon?

— Oh! Ninon!...

Et il sourit.

Le jour baissait. La Fontaine parla de rentrer. M. de La Sablière l'entraîna sur la terrasse au bord de la Seine

— C'est ici, dit-il, où je réfléchis, c'est ici que je sens tout mon malheur. En face de la nature, on n'a que de grandes pensées; je ne me rappelle plus, quand je suis là à regarder les étoiles, qu'il y ait une Iris ou une Phyllis sur la terre. Vous devriez bien m'expliquer cette énigme.

— J'en connais d'autres plus incompréhensibles. Ce mystère est tout bonnement votre conscience. Elle vous laisse aller loin d'elle, elle s'en-

dort quand vous la bercez, parce qu'elle sait, sans en pouvoir douter, qu'elle vous retrouvera là. Vous causez avec elle, elle vous accuse; vous vous défendez et vous succombez toujours. Je connais cela, j'ai été ainsi et avec bien moins de raison, je n'avais pas une Marguerite, mais une Honesta. Elle se croit le droit de me faire enrager, sous prétexte qu'elle est honnête; bien obligé de son honnêteté! Le diable n'y perd rien, et moi je n'y gagne pas.

— Combien y a-t-il de temps que vous n'avez vu mademoiselle de La Fontaine?

— Pas depuis mon dernier voyage à Château-Thierry, il y a de cela trois bonnes années révolues. Vous m'avez donné une idée, j'irai chez la sorcière, elle m'apprendra peut-être ce qu'il arrivera de tout ceci.

— Mon bon ami, voulez-vous un conseil, à votre tour? Ne cherchez pas à connaître l'avenir. Vous ne serez pas heureux si vous vous en inquiétez. Dieu seul en pénètre le secret, et c'est le plus grand bienfait de la création. La sotte prophétie qu'on m'a faite me revient parfois à l'esprit, et

malgré moi mon cœur se serre. Ma chère et douce enfant est incapable du crime dont on la menace; eh bien ! malgré moi, j'y songe. Dans mes rêves je la vois un poignard à la main.

— Oh ! mon Dieu, vous m'effrayez ! Si j'allais rêver à ma femme, moi qui, à force de travail, suis parvenu à éloigner ce cauchemar !

— Ainsi que vous le disiez tout à l'heure, mon ami, les plus affreux cauchemars sont ceux de la conscience; pour eux, il n'y a pas de réveil.

Digitized by Google

XI

UNE MÈRE

C'était une charmante et chaste retraite que la chambre d'Athénaïs. Madame de La Sablière lui avait fait meubler le rez-de-chaussée d'un petit pavillon donnant sur le jardin, et attenant par une galerie à son propre appartement. Ce réduit virginal, entouré de fleurs, orné avec la recherche la plus élégante, inspirait des pensées tristes et douces tout à la fois. Nul homme n'en avait jamais franchi le seuil, si ce n'est l'habile Fagon, le médecin du roi, qui apportait à la jeune fille les soins les plus assidus. Il étudiait curieusement les phases de cette maladie singulière dont les phénomènes se renouvelaient chaque jour, et souvent il sortit de l'hôtel les larmes aux yeux, en

songeant à cette destinée qui pouvait être si belle et qui se brisait si vite !

Un matin, il s'approcha du fauteuil où Athénaïs se livrait à ses rêveries ordinaires, et lui demanda à quoi elle pensait.

— A quoi je pense, docteur ? à tout, excepté à moi.

— D'où vous vient aujourd'hui ce découragement de vous-même, ma chère enfant ? avez-vous donc fait quelques nouveaux rêves ?

— Non, monsieur, je ne rêve plus... je ne dors plus, ajouta-t-elle tout bas.

— Je viens cependant vous apporter une bonne nouvelle, vous annoncer une visite.

— Que m'importe ? je n'ai envie de voir personne.

— Je vous ai cependant entendue parler bien souvent de la dame que je vous annonce.

— Vous savez que mes paroles ne sont pas toujours volontaires ; je vous le répète, je ne veux voir personne.

— Pas même votre bonne amie ?

— Non.

— Pas même votre... votre mère ?

— Ma mère ! ma mère ! Oh ! monsieur, où est ma mère ?

— Calmez-vous, mon enfant, sans cela je me retire, et vous n'en saurez pas davantage.

— Je suis calme, vous le voyez ; mais parlez, pour l'amour de Dieu, est-ce vrai ? ne me trompez-vous pas ? vais-je voir ma mère ?

— Si vous le désirez, elle va venir.

— Allez la chercher, allez-y sur-le-champ. Ma mère ! elle m'aimera, elle m'entendra, elle saura tout, elle ! Oh ! j'allais mourir si elle ne fût pas venue, j'allais étouffer sous le poids de mon âme. Mais allez donc, allez donc.

En ce moment la porte s'ouvrit ; madame de La Sablière se montra sur le seuil, tenant par la main une femme vêtue de noir et masquée d'une manière impénétrable. Athénaïs se leva, jeta un regard timide vers cette étrangère.

— Masquée ! ô mon Dieu ! s'écria-t-elle.

Et elle tomba évanouie.

Fagon et les deux femmes lui prodiguèrent les soins les plus empressés : la dame en noir surtout

la pressait sur son cœur avec des transports inouïs; deux grosses larmes tombèrent à travers son masque, mais elle ne prononça pas une parole tant que sa fille ne put pas l'entendre. Enfin Athénaïs revint à elle. Son visage offrit une expression inaccoutumée de sévérité et de grandeur; son premier coup d'œil fut pour la femme agenouillée devant elle, et dont les yeux ne la quittaient pas.

— Je veux rester seule avec ma mère, dit-elle.

Fagon et madame de La Sablière sortirent sans répondre. Lorsqu'ils eurent quitté l'appartement, il y eut un long moment de silence. La mère semblait craindre de le rompre; elle embrassait sa fille, qui ne repoussait point ses caresses, mais qui ne les lui rendait pas.

— Ma mère, dit-elle enfin, ôtez votre masque.

— Je ne le puis, répondit la mère d'une voix étouffée et avec un accent étranger, je ne le puis, je l'ai juré.

— Eh bien, madame, vous n'êtes pas ma mère.

— O mon Dieu! je ne suis pas votre mère! Mais voyez mes larmes, mon émotion, ma dou-

leur et ma joie ; voyez si une autre qu'une mère peut vous aimer ainsi !

— Une mère ne garde pas plus de masque au visage qu'au cœur lorsqu'elle est près de son enfant ; encore une fois, vous n'êtes pas ma mère, madame.

D'un mouvement brusque l'inconnue se leva, ouvrit la porte, entra dans l'appartement voisin, et, saisissant madame de La Sablière par la main, elle l'entraîna vis-à-vis d'Athénaïs.

— Mon amie, s'écria-t-elle, dites donc à cette enfant que je suis sa mère ; elle vous croira peut-être, vous !

Athénaïs les regardait toutes deux avec une égale froideur ; elle semblait un juge écoutant et pesant les droits de chacun, et disposée à rendre une sentence impartiale.

— Je vous atteste, mon enfant, que madame dit la vérité, et qu'elle est bien réellement votre mère. Mais qu'avez-vous ? Pourquoi ce visage glacial ? Pourquoi semblez-vous si froide avec nous ? Ne m'aimez-vous plus ? N'êtes-vous pas

heureuse d'embrasser enfin votre mère? Vous le désiriez tant!

Athénaïs écoutait et sa physionomie exprima en quelques minutes mille sentiments divers; enfin elle se jeta dans les bras de l'étrangère, en s'écriant :

— Ma mère! ma mère! comme si sa poitrine fût prête à se briser.

— Eh bien, mon enfant, reprit la mère lorsque leur émotion fut un peu calmée, eh bien, qu'avez-vous? N'êtes-vous point heureuse? votre protectrice n'est-elle pas bonne et indulgente? auriez-vous donc à vous plaindre d'elle?

— Oh! non! non! reprit vivement Athénaïs; puis, baissant la voix, elle ajouta : Aussi je ne suis point ingrate, Dieu le sait!

— D'où viennent alors vos larmes, vos souffrances? pourquoi cette tristesse, cette pâleur? pourquoi ne pas être ce que sont les jeunes filles de votre âge?

— Vous me le demandez, madame, vous! vous qui m'avez donné ces souffrances en partage! Car je les ai apportées en naissant, vous ne l'ignorez

pas. Vous me demandez pourquoi je suis pâle et triste, pourquoi je ne suis pas comme les jeunes filles de mon âge ? C'est parce que je suis folle ou inspirée, je ne sais lequel, mais je vois le malheur qui arrive et je sens le malheur qui frappe. Vous ne me comprenez pas, vous, ma mère ! Oh ! si vous m'aviez élevée près de vous, peut-être n'aurais-je pas reçu ce funeste don ! Ce sont mes montagnes et mon beau fleuve qui me l'ont attiré ; c'est là que Dieu parle aux âmes, qu'il les choisit, et qu'il les marque pour ses desseins. Vous ne vous doutez point de cela ici, dans ce Paris où personne ne pleure... que moi et ma pauvre amie... lorsque je ne puis l'empêcher.

— Mais, ma fille, ne vous laissez-vous pas dominer par votre imagination ? ne pouvez-vous pas vaincre ces fantômes qui vous obsèdent ? Peut-être, si vous ne fuyiez pas ainsi le monde, il vous serait facile de vous distraire. Laissez-moi le croire et promettez-moi d'essayer.

Athénaïs sourit d'un air de pitié :

— Ne parlons point de ceci, madame, nous ne nous entendrions jamais.

— Pourquoi m'appelez-vous *madame*, mon Athénaïs? Le nom de mère vous coûte-t-il donc à prononcer? Votre cœur ne le repousse pas, j'espère!

— Pourquoi me cachez-vous votre visage? pourquoi m'avez-vous rejetée loin de vous? pourquoi est-ce d'aujourd'hui seulement que je vous connais?

La mère baissa la tête et répondit lentement :

— Parce qu'il le fallait, ma fille. Une fatalité pèse sur moi; mon nom et mes traits doivent vous rester inconnus; votre bonheur, l'affection que vous me porterez... peut-être, tout serait détruit si je vous révélais ce que j'ai juré de vous taire. Oh! pardonnez-moi, mon enfant, et donnez-moi, vous, toute votre confiance; vous verrez que rien ne vaut l'amour et les conseils d'une mère!

— Je ne sais ce que j'entends, ma tête est un chaos. Oh! ce n'est pas là ce que j'espérais! J'espérais une mère qui m'appartiendrait à moi seule, une mère qui connaîtrait toutes mes pensées, comme je connaîtrais toutes les siennes. Au lieu de cela, un masque; au lieu de cette franchise,

de la dissimulation, de la tromperie ; le monde jusque sur le visage de ma mère ! C'est affreux ! c'est horrible ! je suis maudite !

— Mon enfant ! mon enfant, tu me haïrais si tu me connaissais !

— Seriez-vous donc si coupable que vous craigniez de rougir devant moi, madame ? ou me croyez-vous assez stupide pour vous chercher des torts imaginaires ? Mais si vous êtes coupable, il vous faut le pardon de Dieu dans l'autre vie et celui de votre enfant dans ce monde. Comment voulez-vous que je vous pardonne ce que j'ignore ? Quelle indulgence accorder à vos traits immobiles ? C'est dans vos yeux que je lirai votre repentir, bien plus que dans vos paroles.

— Ma fille, vous me brisez le cœur. Oh ! croyez-moi, soyez toujours sage !

Athénaïs sourit de pitié.

— Sage ! mon Dieu ! madame, on voit bien que vous ne me connaissez pas. Est-ce que les femmes qui me ressemblent ne sont pas toujours sages ? Est-ce que la plus sûre égide n'est pas une grande croyance dans l'âme et un noble amour dans le

cœur ? Or, écoutez-moi bien, ma mère : je crois à mon Créateur et à mon maître, je crois à la Vierge sainte, qui me protége et qui me guide ; je crois à l'Enfant divin, qui a couvert mon berceau d'un de ses rayons; et puis, j'aime, j'aime de toutes mes forces et de toutes mes facultés ; j'aime un homme, un héros; il ignore cet amour, il a placé ses sentiments ailleurs : sa position, son caractère, nous séparent à jamais. Il m'aimerait que je le repousserais; je ne veux pas qu'il m'aime, je veux souffrir pour lui sans qu'il le sache ; je veux que ma vie lui soit inconnue; je lui ai élevé en moi-même un temple si pur, que nul homme n'en doit approcher, pas même lui, il souillerait le sanctuaire servi par les anges, lui, l'idole de ce sanctuaire; car ce que j'adore, c'est ce que personne ne soupçonne dans cet homme, c'est une magnicence de pensées, c'est une grandeur de générosité, c'est une royauté d'âme. Je le vois ainsi, moi, triste folle ; voilà l'être que j'aime, et non ce volage, ce léger gentilhomme que vous vantez tous, ayant vingt maîtresses et vingt passions, brisant sans pitié le cœur dévoué qu'il a séduit pour des

misérables, la honte de notre sexe et le rebut du sien. Oh ! je ne serai point une Fontanges, je ne le veux pas, quand même on devrait me faire duchesse aussi, et m'apporter un tabouret devant ma rivale qui resterait debout ; j'ai vu cela, ma mère, et depuis ce moment, je souffre et je me meurs !

La pauvre enfant se prit à sangloter. Sa mère, toujours à genoux, la couvrait de ses larmes et de ses caresses ; Athénaïs restait froide devant cette affection.

— Vous ne m'aimerez donc jamais, ma fille ?

— Quand je vous connaîtrai, ma mère, quand je serai sûre que vous êtes ma mère. Je vous le répète, j'ôte les masques des âmes, mais pour cela il faut que les visages n'en aient pas.

— Eh bien, Athénaïs, écoutez-moi : à mon tour, je vais vous dévoiler toute ma pensée, je vais vous dire ce que je n'ai dit à personne. Je suis belle, enviée, brillante, et pourtant je ne suis point heureuse. Mon nom, si je le prononçais, vous apprendrait mon histoire, et vous me repousseriez, vous, pure et chaste fille, qui n'a-

vez connu de la vie que ses vertus. On m'adore, mon enfant, on m'entoure d'hommages ; je vois à mes pieds tout ce que ce siècle a de plus illustre ; d'un mot, je puis faire ou défaire des choses importantes, et que toute la carrière d'un diplomate n'obtiendrait pas. Eh bien, au milieu de tout cela je souffre, je souffre d'un mal que moi seule je connais peut-être : je ne puis pas aimer, il n'y a pas dans mon cœur de place pour l'amour. Ainsi je donnerais mes triomphes, mes succès, pour la passion malheureuse qui vous dévore ; je voudrais des enfants, un intérieur tranquille ; je suis lasse de plaisirs et de galanteries, je suis lasse de l'éternel sourire imprimé sur mes lèvres, je suis lasse de m'entendre louer ; je désire des chagrins, non pas comme celui que vous me faites, Athénaïs, non pas cette indifférence qui tient du mépris et qui me blesse dans ce que j'ai de plus cher : mais ces larmes de femme aimante, mais la jalousie, mais les rêves, mais les battements de cœur, mais le désir de quitter la vie, enfin toutes ces émotions qui prouvent qu'on n'est pas déshérité d'une âme, toutes ces émotions que j'ai

inspirées et que je n'ai pu ressentir. Oh ! que je payerais cher une nuit sans sommeil ! Je vous paraîtrai folle, je le crains, et néanmoins je ne puis m'empêcher de vous dire cela : j'ai besoin de votre pitié, j'ai besoin que vous me connaissiez seule. N'est-ce pas là ce que vous demandiez tout à l'heure ?

Athénaïs ne répondit que par un regard si profond, qu'il perça pour ainsi dire à travers le masque de l'inconnue.

— Oui, répliqua-t-elle après un instant de silence, oui, je vous devine maintenant : vous êtes une pauvre créature qui ne connaissez pas le bonheur, vous le demandez à votre enfant ; eh bien ! ma mère, je vous aimerai, je vous le promets, je vous plaindrai, et vous serez mon amie ; de nous deux ce n'est pas vous qui êtes la forte, c'est moi. Vous avez besoin du faible appui que je puis vous offrir, il ne vous sera pas refusé. Venez à moi, tant que j'y serai, ajouta-t-elle avec un triste sourire ; après, je deviendrai votre ange ; après, Dieu m'accordera de partager mon éternité entre vous et lui : vous, la femme sans illu-

sions; lui, l'homme sans croyances. Ma mère, je vous aimerai.

Elles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre et restèrent de la sorte quelques minutes.

— O mon Dieu! s'écria l'étrangère, ô mon Dieu! je vous remercie, j'ai un cœur pour mon enfant!

Après les premiers transports, la mère parla d'une nouvelle séparation, adoucie par de fréquentes visites il est vrai; mais Athénaïs ne pouvait la suivre, ne pouvait habiter avec elle; cela était impossible.

— Et je ne le voudrais pas, interrompit la jeune fille; je ne veux point quitter ma bonne amie : elle est malheureuse, et si je m'en allais, elle le serait plus encore. Elle est si bonne! elle mérite tant d'amour et elle en obtient si peu!

— Appelons-la, mon Athénaïs, qu'elle nous voie ainsi réunies, ce sera un bonheur pour elle; ne jouit-elle pas toujours de celui des autres?

En finissant de parler, elle ouvrit la porte. Madame de La Sablière n'était plus dans la pièce

voisine ; elles la cherchèrent jusque dans sa chambre ; elle écrivait.

— Mon amie, dit l'inconnue, elle m'aime, ma fille m'aime, elle est heureuse de me voir. Oh ! je vous remercie de me la garder.

— Vous savez que je suis aussi sa mère, vous savez combien je la chéris. Athénaïs, mon enfant, soyez tout à elle, à cette bonne mère, dont vous êtes la seule affection ; pourtant, n'oubliez pas l'amie qui vous a élevée et qui vous a si longtemps tenu lieu de tout ; à votre âge on ne peut être ingrate.

Athénaïs l'embrassa au front.

— Mon Dieu ! que vous êtes étranges, répondit-elle, vous doutez de moi ! vous me prenez pour un enfant ! J'ai vingt-deux ans, mais mon âme a plus d'un siècle ; je vous dis que nous ne nous comprendrons jamais.

En ce moment on frappa à la porte.

— Qui est là ? s'écria madame de La Sablière.

— Ouvrez, c'est moi.

— Oh ! c'est La Fare. Comment faire ? où me cacher ?

— Il ne faut pas qu'il vous voie, il ne le faut pas !

— Retirez-vous dans ma chambre toutes deux et laissez-moi, interrompit Athénaïs, je me charge de tout.

Digitized by Google

XII

LA FOLLE

La Fontaine entra, suivi du marquis de La Fare et de M. de La Sablière. Les yeux du marquis errèrent tout autour de la chambre ; il semblait chercher quelqu'un et parut surpris de trouver Athénaïs seule dans l'appartement de son amie.

— Où est donc madame de La Sablière ? dit-il.

— Elle a voulu se retirer, monsieur, elle est chez moi, et je reste là pour que personne n'arrive auprès d'elle.

— O mon Dieu ! interrompit La Fontaine, quel Cerbère !

— Vous me laisserez bien approcher de ma femme, je suppose ?

— Non, monsieur, ni vous ni personne.

— J'entrerai pourtant.

Digitized by Google

— Dans ma chambre? Non, non! mille fois non!

— Au fait, on ne peut forcer la porte de cette enfant, messieurs; ainsi, mon cher marquis, et vous, mon cher monsieur de La Sablière, il faut vous résigner à attendre comme moi le bon plaisir d'Athénaïs.

Le marquis ne répondit pas; il regardait seulement la porte devant laquelle la jeune fille était placée, et semblait vouloir en percer l'épaisseur.

— Peut-on savoir, mademoiselle, si votre bonne amie est seule dans cette chambre?

— Non, monsieur, elle n'est pas seule.

La Fare se mordit les lèvres jusqu'au sang.

— Avec qui donc est-elle? continua M. de La Sablière.

— Vous ne le saurez pas, monsieur, c'est mon secret et le sien.

— Ma chère Athénaïs, vous nous racontez là de folles énigmes.

Une inconcevable expression de douleur et de surprise parut sur le visage de la jeune fille.

— Vous me demandez avec qui elle est? Vous

dites que je suis folle ? Folle ! mais, mon Dieu ! ce sera donc toujours la même chose ? Ma bonne amie est chez moi, elle y est avec une femme ; cette femme est ma mère, enfin, puisqu'on me force à parler. Maintenant, ma mère ne veut pas que vous la voyiez, ma mère est venue uniquement pour moi, elle est uniquement à moi, ce sentiment m'appartient en entier, et je ne partagerais pas un de ses regards lorsqu'elle est ici. Vous n'entrerez pas.

— En vérité, messieurs, voilà qui est étrange ! la mère d'Athénaïs ! Mais qui ce peut-il être ?

Athénaïs s'assit, ou pour mieux dire s'accroupit dans un grand fauteuil, avec un vase plein de fleurs auprès d'elle, et sembla ne plus prendre part à la conversation.

— Je ne sais, répondit M. de La Fare ; jamais madame de La Sablière n'a voulu s'expliquer là-dessus. C'est une de ses amies. Voilà tout ce que j'ai pu apprendre.

— Madame de La Sablière est fort discrète, monsieur, elle ne trahit jamais les secrets qu'on lui confie.

— La mère d'Athénaïs, marmottait La Fontaine ; vous verrez que ce sera madame de Marans.

— Allons donc ! *la Marans !* elle en est incapable !

— Vraiment, vous avez bien de la bonté. Demandez plutôt à M. le Prince.

— Au fait, madame de Marans a été toute sa vie l'amie de madame de La Sablière, et la faveur de M. le Prince pour elle n'est pas un mystère à la cour.

— Cela date de la même époque. Maintenant, M. le Prince ne la regarde plus ; aussi elle s'était mise à aimer M. de Longueville, et à présent la voilà dévote.

— Athénaïs, comment est votre mère ? demanda le marquis.

L'enfant se réveilla comme d'un songe.

— Comment est ma mère ? Oh ! monsieur, je n'ai pas vu son visage, mais je le connais. Ma mère est belle, elle est jeune, elle a des mains admirables, des cheveux superbes, elle a une noble tournure et une démarche aisée. Oh ! savez-vous

son nom, monsieur ? dites-le-moi, je ne le répéterai à personne.

— Elle ne vous a donc pas embrassée, votre mère, puisqu'elle avait un masque ?

— Hélas ! non. Elle est venue à moi en étrangère d'abord. Ma bonne amie a dit : « C'est votre mère ; » le docteur a dit : « Mon enfant, c'est votre mère. » Mon cœur ne répondait rien. Mais quand elle a parlé, elle, j'ai tout de suite senti que c'était vrai ; et lorsqu'elle a pleuré, j'ai pleuré aussi, j'ai demandé à Dieu d'aimer ma mère, j'ai demandé qu'elle m'aimât. Dieu m'a exaucée, messieurs, nous nous aimons toutes deux. Et puis nous avons causé, et puis j'ai confié à ma mère mon secret chéri, celui que les fleurs et les oiseaux savent et qu'ils se redisent entre eux. J'ai montré toute ma pensée ; ma mère a lu dans ce livre incompréhensible pour vous tous. Oh ! maintenant, je suis bien heureuse, allez.

— Elle sait tout ?

— Oui, le voyage de Versailles, le roi, madame la duchesse de Fontanges, madame de Montespan ; je lui ai tout conté, et ce que j'ai souffert, et

ce que je souffre, et ce que j'aime! Ma pauvre mère! Eh bien, elle est plus à plaindre que moi encore, je connais aussi son secret. Je lui ai fait une couronne de baisers, et elle a souri. Elle est fière de son enfant, elle est fière d'une fille qui cause avec Dieu, d'une fille douée du funeste présent qu'elle m'a fait en naissant. J'ai vu cela dans son âme, et je l'aime.., après *lui!*

— Pauvre petite ! toujours la même chose !

— Vous me plaignez, monsieur le marquis? Oh ! vous avez raison, et pourtant vous êtes plus à plaindre que moi encore. Vous avez des remords, moi je n'ai que des vœux. Monsieur de La Fontaine, rendez-moi mes pervenches ; vous les brisez et cela me fait du mal. Mes pauvres fleurs, ce sont mes amies, voyez-vous.

— J'aime les pervenches, je ne m'en cache pas; cette couleur azurée me plaît ; et puis j'ai une étrange aventure attachée à ces pervenches.

— Une aventure! Comment, mon ami, il y a des choses que vous n'oubliez pas?

— Monsieur, j'ai peu de mémoire, j'en conviens ; mais j'ai des souvenirs.

— Cela doit être curieux, un souvenir de La Fontaine ; c'est sans doute une fable : l'héroïne en sera une belle colombe ou quelque épagneule du voisinage.

— Non, non, c'est une femme ; une femme que j'ai cru aimer et qui m'a adoré.

— Vous avez donc été adoré, La Fontaine ?

— Tout comme vous, monsieur le marquis. Un peu moins, hélas ! ajouta-t-il entre ses dents.

— Voulez-vous nous conter cela ?

— Pourquoi pas ? aussi bien c'est mon métier : je conte, je conte sans cesse, et cela me console de ne plus faire que cela. Vous allez entendre une vieille histoire, elle date de plus de vingt ans.

— L'héroïne alors n'est pas jeune ?

— Hélas ! elle ne l'est plus, mais elle l'est toujours. Alors, qu'elle était belle ! qu'elle avait de charmes et de grâces ! Moi j'étais tel que vous me voyez, assez insignifiant. Je cherchais le plaisir, et j'idolâtrais les femmes. Un jour Racine vint me proposer de m'emmener à Château-Thierry, voir mon fils et madame de La Fontaine. Il allait dans ce pays-là ; je pensai que c'était une bonne occa-

sion, j'acceptai. Après une semaine de séjour, l'ennui me prit ; mon fils criait toujours, et ma femme grondait sans cesse. Je me promenais toute la journée aux environs de la ville pour éviter ce bruit infernal. Un matin, je me promenai si longtemps, que la nuit me surprit sur la grande route. Je décidai alors que je ne retournerais point, et que je pouvais bien aller de la sorte à Paris. Je marchais devant moi les mains croisées et regardant les étoiles, lorsque je m'aperçus que j'avais faim, qu'il faisait froid, et que j'étais fatigué : trois choses que mes réflexions me faisaient complétement oublier depuis plusieurs heures. Je cherchai autour de moi quelque habitation hospitalière ; je n'en trouvai pas d'autre qu'un carrosse arrêté au milieu du chemin, parce que le cheval de devant s'était abattu. Ce carrosse renfermait une femme, emmitouflée de coiffes; derrière il y avait un petit laquais, et un cocher sur le siége. Je n'y fis point de façons : j'offris mes services, on les accepta; nous relevâmes la bête, l'équipage allait se remettre en route. Je racontai tout bonnement à la dame que je me ren-

dais à Paris sans argent, sans hardes, sans voiture ; elle se mit à rire, et me fit placer à côté d'elle. Je n'avais pas relevé le cheval pour autre chose ; j'aurais juré que cette généreuse inconnue me connaissait, à la manière dont elle m'accueillit : cela ne m'importait guère, car elle paraissait âgée de quelque soixante ans. Elle me donna à manger, toujours encapuchonnée, m'interrogea sur ma fatigue, me prêta un manteau, et, s'il faut vous le dire, je m'endormis sans cérémonie. Le lendemain, l'aurore se levait, j'ouvris les yeux, et, jugez de ma surprise, je vis devant moi Hébé, Flore, Vénus, tout ce qu'il vous plaira : une divinité sans capuchon, vêtue de blanc, coiffée de pervenches, avec des pervenches à son corsage. Elle me regardait en souriant et me demanda si je la trouvais bien ; je crus à une apparition. Ce costume si frais et si élégant sur le grand chemin, au petit jour, vous conviendrez que c'était fort extraordinaire.

— Mon Dieu ! dis-je, mademoiselle, où allez-vous en si galante toilette ? Êtes-vous une déesse ou une mortelle ?

— Monsieur, si j'étais une déesse, je n'irais pas en voiture de louage, et je n'aurais point des rosses qui s'abattent sur la route lorsque je voudrais arriver.

— Peut-on savoir où nous allons ainsi ?

— Chez la marquise de La Fayette, où il y a une fête superbe en l'honneur de M. le Prince.

— Et vous vous rendez toute parée à cette fête ?

— Oui, monsieur : je me défie des tailleurs de province et des coiffeuses de la Brie, voilà pourquoi j'ai voulu marcher de nuit ; mais il paraît que mes chevaux ne le voulaient pas.

— Et nous arriverons bientôt ?

— C'est-à-dire *j'arriverai*, car je ne sais pas, monsieur de La Fontaine, si vous pourrez vous présenter ainsi, en tenue de maître d'école, devant toute la noblesse de France.

— Vous me connaissez, mademoiselle ?

— Certes, et M. Racine aussi. Vous êtes des poëtes, et vous n'avez pas un sou vaillant.

Je n'osai pas répliquer ; c'était la vérité pure.

— Et, s'il vous plaît, mademoiselle, d'où venez-vous ?

— De Paris, monsieur.

— Eh ! mon Dieu, moi qui croyais y retourner ! Et Château-Thierry ?

— Vous l'avez traversé cette nuit en dormant, sans vous en apercevoir.

— Voilà qui est joli ! Qu'est-ce que je vais devenir ? Déposez-moi ici, mademoiselle ; j'attendrai la diligence de Châlons, et je m'en irai à Paris dans le fond de la caisse.

— Ceci me semble un charmant projet, répondit-elle avec une petite moue tout agaçante, et c'était bien la peine de vous ramasser !

— Mademoiselle, lui dis-je tout à coup, vous êtes fort jolie, je voudrais savoir votre nom.

— Nicette, monsieur, pour vous servir.

— Oui-dà, Nicette ; je n'en crois rien ; vous avez la mine de vous appeler plutôt Diane la Résolue, que vous courez ainsi les aventures sans chevalier, belle héroïne.

— Comme il vous plaira, monsieur.

Et elle souriait avec tant de malice, que je compris sans peine combien peu cela serait *comme il me plairait*.

A mesure que nous avancions, la route devenait fréquentée; des carrosses nous passèrent à plusieurs fois; ma compagne paraissait de plus en plus impatiente. Notre cocher fouettait ses bêtes à les éreinter; elles n'en marchaient pas mieux pour cela.

— Vous verrez qu'on aura dansé le passe-pied breton annoncé avec tant de pompe par la marquise de Sévigné.

— Cela se danse donc avant déjeuner, mademoiselle?

— Monsieur, vous ne savez ce que vous dites.

Et de ce moment elle ne voulut plus parler. Je m'en allais à côté d'elle, laissant derrière moi ma maison et mes projets, sans songer à autre chose qu'à son visage couleur de rose, à ses longs cheveux et à ses pervenches. Nous aperçûmes enfin une avenue que tout le monde prenait, et notre attelage de rossinantes tourna comme les autres. Le château se présenta à nos regards paré de guirlandes et de rayons de soleil qui ne gâtaient rien. Nous descendîmes, et ma compagne me de-

manda en riant aux éclats si je comptais entrer vêtu de la sorte.

— Oh! mon Dieu! oui, mademoiselle, et je gage qu'on me recevra tout de même.

Cela fut ainsi. M. de La Rochefoucauld, dont l'intimité avec madame de La Fayette commençait alors, me conduisit partout, et me fit excuser en racontant mon aventure. Ma déesse, dont j'appris le véritable nom, me permit de la suivre et de lui offrir mes vœux. Cette journée fut délicieuse. Je n'ai jamais rien vu de plus adorable que cette fille dans ses coquetteries; elle me prit, et, ce qu'il y a de plus extraordinaire, elle se prit encore plus. Nous revînmes ensemble dans le même carrosse. Je traversai de nouveau Château-Thierry sans me montrer à personne. Nous cheminions vers Paris, ma belle gazouillant à mes oreilles les chansons de la Fronde, et tout à coup devenant rêveuse lorsque je la regardais. Oh! la jolie pastorale que cela faisait!

— Nous allons donc à Paris?

— Hélas, oui!

— Pourquoi hélas?

— Paris est si bruyant ! on y est si peu seul !

— Pourquoi y allez-vous ?

— Pourquoi y venez-vous avec moi ?

— N'y allons pas.

— Je le veux bien ; mais où nous cacher, alors ?

— Je le sais, si cela vous plaît.

— Je vous suivrai partout.

— Cocher, vous vous arrêterez à Meaux. Nous nous arrêtâmes à Meaux. Nous prîmes là un chemin de traverse, qui nous conduisit à une charmante maison de campagne. Dès que Nicette se fut nommée, les portes s'ouvrirent ; une vieille femme, concierge apparemment, nous introduisit et nous installa dans cet agréable lieu en nous répétant que nous étions les maîtres d'y rester tant que cela nous conviendrait.

Cela nous convenait depuis deux mois et demi, lorsqu'un beau matin je sortis pour faire une promenade ; je restai longtemps ; à mon retour, notre servante me remit une lettre où je reconnus l'écriture de mon infante. Voici à peu près ce qu'elle contenait :

« Il faut nous quitter, mon cher La-Fontaine, c'est assez de temps perdu ; nous ne pouvons passer ainsi notre vie, et les plus courtes folies sont les meilleures. Je crois que nous n'avons pas de reproches à nous faire ; il vaut mieux rompre une chaîne de fleurs que de la laisser se flétrir. Je ne veux vous léguer que des souvenirs agréables, et pour cela je pars. Prévenir le dégoût et la satiété, c'est le grand esprit d'une femme. Je vous aimais et je vous aime encore ; le sacrifice sera pénible, mais enfin je le ferai, parce qu'il est nécessaire. Nous nous reverrons, soyons bons amis alors, que tout notre avenir se repose sur cette couronne de pervenches qui vous plaisait tant et qui, la première, attira vos regards. Vous le voudrez bien, j'en suis sûre, et vous accepterez mon amitié franche en échange d'un amour que vous n'avez jamais eu peut-être, mais qu'assurément vous n'avez plus. »

Elle avait raison, il me fallut en convenir avec moi-même. Je revins à Paris, assez embarrassé d'expliquer mon absence ; ma divinité n'y reparut qu'au bout de quelques mois, plus belle et

plus adorée qu'auparavant. Elle me reçut à merveille, me pria, du fond de son cœur, de lui garder un attachement aussi sincère que celui qu'elle me conservait, et m'avoua, sans embarras, qu'elle avait la tête tournée d'un brillant seigneur. Je trouvais que, pour une bucolique, c'était finir bien trivialement; néanmoins, je restai son fidèle serviteur, et depuis ce temps nous avons toujours vécu de la même manière. Voilà l'histoire des pervenches, messieurs, et vous concevez que j'y pense quelquefois.

— Une question, mon cher La Fontaine : êtes-vous donc resté vos deux mois et demi avec votre *vêtement de maître d'école* et votre belle habillée de pervenches? Ou bien a-t-il fallu écrire à madame de La Fontaine qu'on vous renvoyât votre garde-robe dans ce divin séjour? J'imagine qu'elle a dû pousser de beaux cris !

— Monsieur le marquis, tout bonhomme que je suis, je n'étais pas si bête, et je sus me garer de ma femme; quant à ma princesse, elle tressait tous les matins une couronne de pervenches qu'elle me sacrifiait le soir.

— Et vous êtes certain que cette femme-là vous aimait?

— De la meilleure des manières, elle m'a épargné le désenchantement. Si toutes ces dames avaient la même adresse, l'amour serait le paradis sur la terre; malheureusement elles ne savent pas, comme celle-ci, le bon moment où il faut se retirer : on les rappellerait presque toujours. Au lieu de cela, elles s'en vont trop tard, juste lorsqu'on désire passionnément les fuir; de sorte que, de tout ce qu'elles ont fait pour nous, on ne leur sait gré que d'une chose, c'est de nous quitter. Voilà en vérité une sûre façon de faire des ingrats.

— Messieurs, dit madame de La Sablière en sortant de la chambre d'Athénaïs, voulez-vous passer chez moi? Nous causerons plus à notre aise, et nous ne gènerons pas cette enfant.

Digitized by Google

XIII

MYSTÈRE

Le marquis de la Fare accepta seul l'invitation de madame de La Sablière. Son mari avait un rendez-vous dehors, et La Fontaine se retira dans son cabinet, pour penser sans doute à ses pervenches. La physionomie du marquis était sombre, il se montra distrait et répondit par des phrases interrompues aux questions inquiètes de Marguerite.

— Vous avez certainement quelque sujet de tristesse, mon ami : je ne vous ai jamais vu aussi préoccupé.

— Vous pensez donc, madame, que je n'ai pas sujet de l'être? En vérité, vous me connaissez bien peu, ou, pour mieux dire, vous connaissez bien peu le cœur d'un amant. Comment, vous ne

devinez pas que depuis ce matin je suis rongé de jalousie ?

— De jalousie, monsieur ?

— Certes, madame, puisque je l'avoue, il faut bien que cela soit vrai ; mais je souffre trop, je suis à la torture, et vous ne vous en apercevez point !

— Charles, vous êtes bien injuste !

— Votre indifférence m'est si démontrée, madame, que je ne saurais être injuste en vous en accusant. Ah ! Marguerite, vous ne m'aimez plus !

— Mon Dieu ! s'écria madame de La Sablière, que vous faut-il donc pour vous croire aimé, si des années de dévoûment ne vous semblent pas suffisantes ? Est-ce que vous me trouvez changée à votre égard ? Est-ce que je ne suis pas toujours la même femme qui vous a choisi, qui a jeté de côté tout ce qui n'est pas vous ? Il y a longtemps que je souffre aussi, Charles ; car enfin, si je vous aime, cet amour est une faute, un crime, et pensez-vous que je sois sans remords ? Ne savez-vous pas que j'étais née pour la vertu ? Sans votre in-

fluence irrésistible, je n'aurais pas trahi mes devoirs de mère et d'épouse.

— Voilà bien le langage d'une femme qui n'aime plus ! des remords, des devoirs trahis ! C'est ainsi que l'on parle quand l'illusion est détruite. Jusque-là l'amant se met devant la faute, il la cache ; lorsqu'on la voit, c'est que l'amant n'est plus à la même place dans le cœur.

— Que puis-je donc vous dire pour vous convaincre ? Que puis-je faire pour que vous me croyiez ? Enfin, que me reprochez-vous ? que vous ai-je fait ?

— Eh ! madame, vous ne pouvez l'ignorer. A-t-on des secrets pour un homme qu'on aime ?

— Je n'en ai pas un seul pour vous, Charles.

— Alors pourquoi vous être cachée à mes yeux tout à l'heure ? Avec qui étiez-vous ?

— On vous l'a dit, avec une femme qui désirait rester inconnue.

— Qui me le prouve ?

— Ma parole, Charles ; vous n'en avez jamais douté.

— Vous me cachez tout. Cette enfant, cette

Athénaïs, d'où vient-elle ? qui est-elle ? Vous ne me le laissez même pas soupçonner.

Madame de La Sablière se leva, et, s'avançant vers le marquis :

— Oh ! Charles, dit-elle, c'est vous qui me cachez quelque chose ! Vous me cherchez une querelle sans raison, et cela n'est certainement que pour dissimuler un tort, ou un chagrin peut-être. Depuis que nous nous connaissons, vous ne m'avez interrogée qu'une fois sur ma fille d'adoption. Je vous ai répondu que ce secret ne m'appartenait pas, vous m'avez juré qu'il n'en serait plus question entre nous. Vous voyez bien que, pour manquer à votre parole, il vous faut un puissant motif.

— Je vous ai déjà assuré que je n'avais rien, que je ne voulais rien... rien que votre confiance ; et si je l'exige, c'est que j'y ai droit, je pense.

— Je n'ai, moi non plus, rien à vous dire.

— Alors, madame, il faut que je supporte tranquillement vos relations avec des inconnus, il faut que votre vie soit pavée de mystères impéné-

trables pour moi, et vous n'appelez pas cela des infidélités ?

— Mon Dieu ! que vous me faites de mal, et que vous êtes déraisonnable !

— Vous préférez donc ces gens-là à moi, que vous refusez de me les sacrifier ? En vérité, ce n'est plus là de l'amour. Je suis bien malheureux !

— Charles ! mon pauvre Charles ! vous souffrez cruellement.

— Eh bien, oui, Marguerite, je souffre ; je souffre, je vous l'avoue, et je vous demande pardon de mes soupçons injustes. Quand on a l'âme bourrelée, on s'en prend à tout, même à Dieu ; on peut bien accuser les anges !

— Et qu'avez-vous, au nom du ciel ?

— Vous ne le saurez point, vous ne le saurez jamais, je l'espère du moins. Écoutez, mon amie, il y a un secret dans mon existence que je ne puis révéler à personne, même à vous ; il y a un démon qui pèse sur ma vie, qui l'envahit chaque jour davantage, qui bientôt me dominera tout entier, qui nous séparera peut-être. Et cependant, je vous aime, je vous aime plus que jamais, j'ai plus

besoin que par le passé d'un bonheur qui m'échappe. Je rappelle les années qui s'envolent, je veux me soustraire à une influence qui me conduit vers l'abîme. Votre image seule peut me servir de bouclier et votre présence de refuge. Ne me repoussez donc pas, quelque extraordinaire, quelque cruel que je vous paraisse; accueillez-moi, essuyez vos larmes, dont le sujet ne peut vous être dévoilé, à vous, ma providence, et ne m'accusez pas. Je ne suis plus mon maître.

Madame de La Sablière devint extrêmement pâle.

Vous êtes donc sous le charme d'une passion nouvelle, Charles, vous avez donc... des torts envers moi?

— Envers vous? Oh! non; encore une fois, Marguerite, je n'aime que vous au monde; je suis fou seulement, insensé, misérable, damné, vous dis-je!

— Oh! vous êtes barbare! Quoi! me laisser dans le cœur cette pensée affreuse de votre malheur, sans me dire ce que je puis faire pour le réparer! A mon tour, je vous répéterai que

vous ignorez l'amour d'une femme dévouée.

— Parlons d'autre chose, Marguerite, je ne m'expliquerai pas davantage. Vous avez votre secret, j'ai le mien, qu'il n'en soit plus question... Athénaïs a-t-elle été charmée de voir sa mère?

— Sans doute.

— Et son père, le connaissez-vous?

— Certainement.

— Le verra-t-elle aussi?

— Non.

— Vous êtes bien laconique, Marguerite.

— Vous regardez bien souvent à la pendule, Charles. L'heure du rendez-vous approche-t-elle ?

— N'en parlez pas ! n'en parlez pas ! s'écria-t-il en se levant. N'appelez point cette heure; taisez-vous, madame!

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura-t-elle.

— Son père et sa mère sont-ils des gens de qualité, à cette enfant? reprit-il d'une voix qu'il s'efforçait en vain d'assurer.

— Je ne puis vous le dire, mon ami.

— Ah ! c'est vrai.

Il y eut un long moment de silence. Madame

de La Sablière regardait le marquis, dont les yeux étaient fixés sur le cadran : de grosses larmes tombaient des paupières de la pauvre femme, sa poitrine se gonflait de sanglots.

— Ne pleurez donc pas ainsi, Marguerite, vous me faites mal. Voyons, soyez gaie; ne le suis-je pas, moi ?

En ce moment, l'horloge sonna quatre heures. Par un mouvement irrésistible, le marquis saisit son chapeau et s'avança vers la porte ; tout à coup il revint à sa place, jeta avec colère son feutre sur une table et murmura :

— Je n'irai pas!

— Hélas ! pensa Marguerite, il l'aime bien, car le combat est rude.

— Vous ne parlez pas, vous n'êtes pas aimable aujourd'hui belle muse. Si nous lisions quelques vers, le voulez-vous ?

— Cherchez, voici mon livre ; vous en trouverez de nouveaux, depuis votre dernier voyage à la cour.

— Ah ! ah! voyons ; vous avez réellement trop d'esprit.

Il lut :

Au temps où vous m'aimiez, en ces beaux jours de fête,
Lorsque de vos baisers je couronnais ma tête,
Nous fuyions notre nid, gazouillants et joyeux,
Comme des passereaux qui volent deux à deux.
Ah! dans ces temps si chers, tout était poésie,
Nous vivions de parfums, de fleurs et d'ambroisie.
De votre seul amour peuplant mon univers,
J'avais un ciel d'azur, des bosquets toujours verts.
C'est que vous m'aimiez bien alors, mon beau volage,
C'est que dans votre cœur je régnais sans partage,
C'est que le ver impur qui rouge mon bonheur
N'était pas encore né; j'ignorais la douleur,
J'ignorais le soupçon, je croyais! j'étais fière!
J'avais d'un inconstant triomphé la première,
Et vous étiez heureux de ces nobles amours,
Vous les vouliez sans fin, vous les vouliez toujours.
J'ai tenu mon serment, moi, j'ai donné ma vie,
Je suis seule aujourd'hui par le regret suivie.
Hélas! pour vos plaisirs j'ai donné mon bonheur!
Bien souvent un poëte a des ailes au cœur;
Ne reviendrez-vous pas, doux ange de lumière?
Tout ce que j'aimais sur la terre
Fleur à fleur me fut arraché,
Et le destin, à mes pas attaché,
M'enlève tout ce qu'il me donne.
Vous pouvez sur mon front replacer la couronne.
A votre nid d'amour revenez, passereau;
Vous y retrouverez le duvet et la mousse,
Votre sommeil heureux, notre chanson si douce,
Le passé si joyeux et l'avenir si beau!...
. . . . . .
. . . . . .

— Je ne puis continuer, Marguerite, tout ceci

me déchire. Pauvre sainte victime, que de pleurs je vous coûterai encore! Oh! pardonnez-moi! pardonnez-moi!

Et il se mit à genoux devant elle, cachant sa tête dans ses mains en sanglotant.

— Je vous ai pardonné depuis bien longtemps, Charles; relevez-vous et ne pleurez pas ainsi, vous; ouvrez-moi votre âme, confiez-moi votre douleur, soyez franc avec moi; quels que soient vos torts, je les oublierai bien vite devant votre aveu.

— Vous êtes et vous serez toujours mon ange sauveur. Ne m'interrogez pas, à quoi bon? Je n'y pense plus, c'est fini, près de vous je ne me souviens que de mon amour. Laissez-moi ne pas vous quitter; laissez-moi me reposer, m'envelopper dans cette tendresse qui me garde et me préserve de tous les maux. Oh! je suis bien ainsi!

Et, s'asseyant à ses pieds, il posa sa tête sur un coussin et baisa son bras. Ils restèrent de la sorte, en silence, plusieurs minutes.

— Quelle heure est-il, Marguerite?

— Cinq heures, mon ami.

— Mon Dieu! mon Dieu! venez à mon aide!

— N'alléz-vous pas ce soir à la comédie, voir jouer *Rodogune ?*

— Non, certainement, j'ai bien assez de la Champmeslé.

— Charles, comment avez-vous pu aimer cette fille ?

— Je ne l'ai point aimée, je vous assure.

— Cependant...

— Cependant je vous ai trompée pour elle, cela est vrai. Hélas ! nous sommes ainsi faits, nous autres hommes; notre cœur obéit à nos sens et nous ne souffrons pas qu'il leur résiste : ce sont pourtant de bien misérables guides !

— Êtes-vous sûr que mademoiselle Champmeslé joue ce soir ?

— Je le crois... Pourtant... je n'y ai guère songé.

— Vous la trouvez toujours belle ?

— Oui, très-belle... Marguerite, quelle heure est-il ?

— Cinq heures et demie.

Il se leva vivement, saisit son chapeau, et, lui faisant un geste de la main, il ouvrit la porte et disparut.

Madame de La Sablière resta stupéfaite et ne songea pas même à le rappeler. Ce brusque départ, après ces irrésolutions si pénibles, lui annonçait avec certitude l'influence d'une violente passion. Elle aperçut auprès d'elle un papier plié en forme de lettre et tombé sans doute de la poche du marquis; elle s'en empara, l'ouvrit; mais, au moment de le lire, elle trembla de tous ses membres. Là, sans doute, elle trouverait l'explication de ce mystère dont elle venait de voir les terribles effets, elle apprendrait probablement ce qui lui était caché avec tant de persévérance. Cette lettre était d'une rivale aimée peut-être. Oh! qui ne sait pas ce qu'on éprouve lorsqu'on tient dans sa main la preuve de l'infidélité d'un homme qu'on aime, ne connaît pas la souffrance. Et cette douleur est mille fois plus aiguë lorsqu'elle a été éprouvée déjà; on la pressent, on la calcule pour ainsi dire, on sent en quel endroit le serpent va piquer, on le voit venir, il dresse sa tête hideuse et le dard empoisonné porte à la même place, sur une blessure saignante encore bien souvent; on ne *s'accoutume* point à cela, le

cœur se brise sous ces coups si cruellement répétés, et il faut mourir ou prier, lorsqu'on a épuisé cette coupe de larmes.

Madame de La Sablière ouvrit donc cette lettre et y trouva seulement quelques lignes :

« Mon cher marquis, je t'attends à quatre heures, si tu peux quitter pour moi ta belle sirène; nous serons seuls jusqu'à six heures, dans la maison que tu sais; viens, ne me laisse pas languir; il faut prendre ton parti : céder à la passion qui nous dévore tous les deux, ou avoir l'énergie de t'en guérir; quant à moi, j'y renonce. A bientôt, n'est-ce pas ? »

Pas de signature. Une petite écriture fine et élégante, rien qui indiquât si elle était d'une femme ou d'un homme. Mais ce billet brûlant parlait d'une passion irrésistible et partagée, mais il fallait y croire, malgré le désir d'en douter. Oh ! ce fut affreux ! Elle relut encore ces funestes mots, et y puisa une conviction nouvelle.

— Oh ! comme il m'a trompée ! Qu'il était aimable, qu'il était tendre ! que de choses dans son regard quand il m'assurait qu'il n'aimait que moi,

quand il m'appelait son ange, quand il me suppliait de le garantir du danger! Mais je m'en souviens, il a dit aussi que ce démon qui l'entraînait nous séparerait peut-être. Me quitterait-il? Aimerait-il assez cette femme pour rompre des nœuds formés de tant de sacrifices et de tant de souvenirs? Oh! non, non, je ne puis le croire. Cette femme, qui est-elle? O mon Dieu! une passion sans frein, une passion ancienne, c'est la Champmeslé! Oui, il m'a dit qu'elle était belle, il m'a paru embarrassé en me parlant de cette comédie ce soir. C'est cela, plus de doute! Je le saurai. J'y vais aller, moi, à cette comédie, et nous verrons s'il osera y être, ou si elle l'attend réellement dans cette maison inconnue, la nôtre peut-être? Oh! mon Dieu! mon Dieu! il faut que je sache, je souffre trop!

Elle se rendit à l'appartement du Bonhomme.

— Mon ami, lui dit-elle, respirant à peine, voulez-vous m'accompagner à la comédie? On donne *Rodogune*, je serai bien aise de la revoir.

— Vraiment, madame je le veux bien. Mais vous avez mauvais visage! Êtes-vous malade? Et puis il me semble qu'il est un peu tard.

— Non pas, au contraire, c'est le bel air. Ma loge n'est pas donnée, heureusement. Venez, venez donc.

— J'avais pourtant promis à Lulli de lui finir cette scène de *Psyché;* mais puisque vous le voulez absolument, je n'ai rien à vous refuser; d'ailleurs, ces opéras m'ennuient, j'aime mieux mes bêtes, nous nous entendons mieux ensemble.

— Demandez ma chaise, je prends mon mantelet. Nous n'avons pas le temps de faire atteler mon carrosse, il viendra nous reprendre.

Ils sortirent ensemble et se rendirent à la comédie. Madame de La Sablière ne pouvait plus parler, tant elle était émue. Arrivée à sa loge, elle regarda autour d'elle, plus morte que vive. Mademoiselle Champmeslé tenait la scène dans le rôle de Rodogune, et le marquis de La Fare ne se trouvait nulle part dans la salle.

Digitized by Google

XIV

LA PLACE ROYALE

Il y a des moments dans la vie où le cœur ne se rend pas entièrement compte de lui-même, si je puis m'exprimer ainsi, des moments où on ne sait si l'on est bien aise ou fâché, si on a raison ou tort. Ainsi, madame de La Sablière, en ne trouvant pas M. de La Fare à la comédie, en voyant mademoiselle Champmeslé sur le théâtre, éprouva un instant de joie. Mais bientôt une pensée importune vint l'empêcher de s'y livrer. Elle songea qu'il était peut-être avec une autre, et l'horrible idée que leur asile devenait le théâtre de nouvelles amours la domina tout entière.

—Mon ami, dit-elle à La Fontaine, je voudrais m'en aller.

— Déjà, madame! J'écoutais cependant ces

beaux vers avec délices. Mais où voulez-vous vous rendre?

Elle se leva et ne répondit pas, les larmes la suffoquaient. Ils montèrent dans un carrosse de place ; le cocher demanda l'adresse.

— Quai Notre-Dame!

— Bah! s'écria le Bonhomme.

— Oui, mon ami, oui, je veux tout savoir, tout voir. Il y est sans doute avec *elle*...

— Avec qui?

— Je n'en sais rien.

— Ni moi non plus.

— Vous m'accompagnerez?

— Oui ; mais, si vous vouliez m'en croire, vous attendriez : le pigeon reviendra encore.

— Hélas! je souffre trop!

— Allons, je vous suis.

Le carrosse roulait toujours. Il s'arrêta devant la maison ; elle était sombre et triste comme le tombeau. Le bruit de la sonnette retentit dans la cour, on ouvrit après un instant d'intervalle. Marguerite entra. Le suisse, en l'apercevant, se leva de son fauteuil.

— M. le marquis y est-il ?

— Non, madame, il n'a pas paru depuis plusieurs jours.

— Vous en êtes bien sûr ?

— Certainement, madame.

— C'est égal, donnez-moi la clef.

— La voilà, madame.

Elle monta. La Fontaine était resté dans la voiture. Superstitieuse ainsi que toutes les femmes aimantes, elle ne souffrait pas qu'en sa présence un autre que son amant franchît le seuil de cette porte. Quand on aime bien, on a de ces respects-là, de ces craintes d'enfant; on a si peur de voir briser un amour que l'on sent si fragile, qu'on ne supporte pas une intervention étrangère. Oh! que d'enfantillage dans ce sentiment, la seule affaire d'une moitié de notre vie !

L'intérieur de la maison paraissait plus silencieux encore que l'extérieur. Les premières pièces, dont les rideaux n'étaient point ouverts, semblèrent à madame de La Sablière aussi tristes que ses pensées.

— Ce sont pourtant les mêmes lieux où je l'ai

Digitized by Google

vu si tendre. C'est là qu'il m'attendait toujours, c'est ici qu'il venait au devant de moi. Voilà la place où il m'a tant grondée parce que j'étais jalouse; sur cette table il avait déposé son épée, ce jour où il s'était battu en duel et où j'avais tremblé pour sa vie. Ce livre, il y a fait une marque à l'endroit le plus tendre; cette fleur, il l'a plantée; cette plume, c'est la sienne; ce vase, je le lui ai donné après notre dernier raccommodement, et cette horloge marqua bien des heures heureuses dans l'histoire de notre amour. Ah! mon Dieu! et de tout cela que reste-t-il? Des regrets et des remords. Où est-il maintenant? Il ne vient plus ici, m'y voilà seule; c'est ainsi que je serai désormais.

La fenêtre demeurait ouverte, le crépuscule baissait; c'était à cet instant qui n'est pas encore la nuit, qui n'est déjà plus le jour, à cet instant où l'on rêve, où nos âmes communiquent plus librement avec le Créateur. Les rêves du soir se terminent toujours par une prière. Madame de La Sablière resta longtemps assise près de la croisée, respirant les parfums

des jasmins qui grimpaient le long du mur, et rappelant ses souvenirs, les parfums de l'âme. L'horloge de Notre-Dame sonna huit heures; elle tressaillit et songea qu'elle avait un compagnon. Donnant un dernier regard à ce sanctuaire, elle retrouva bientôt la voiture, où La Fontaine dormait en homme qui ne s'inquiète de rien. Sans le réveiller, elle donna ordre qu'on la reconduisît à la place Royale. Il faisait très-chaud. Les promeneurs affluaient sous les arbres et autour des arcades. Madame de La Sablière se fit descendre chez elle et trouva son mari dans la cour. Il se disposait à sortir, Athénaïs l'avait accompagné jusqu'au péristyle : depuis quelques semaines elle se montrait plus raisonnable ; ce soir-là, sa beauté étincelait comme un astre. Sa protectrice en fut frappée.

— N'est-il venu personne, Athénaïs? lui dit-elle.

— Personne, ma bonne amie.

— Qu'allez-vous faire, mon enfant ?

— Me promener dans le jardin, madame.

— Seule ?

— Toujours seule, madame; en est-il jamais autrement?

Madame de la Sablière vit un reproche indirect dans cette phrase; elle se demanda si elle ne devait pas à cette jeune fille quelques distractions.

— Voulez-vous venir avec moi sur la place, Athénaïs?

L'enfant rougit de plaisir.

— Oh! certainement, ma bonne amie.

— Apprêtez-vous donc, et suivez-moi.

— Cela est bien, madame, répliqua M. de La Sablière. Peut-être sera-t-elle mieux après cette promenade, et réellement je la trouve aujourd'hui presque aussi belle que vous.

— On la regardera fort, j'en suis sûre, et je serais trop heureuse si elle devenait un peu coquette.

— Ce serait la meilleure preuve du retour de sa raison. Il faut qu'une femme soit bien folle pour ne pas profiter du plus grand de ses avantages.

Athénaïs reparut vêtue d'une robe de moire bleu de ciel; des rubans jonquille rattachaient ses

manches et son corsage; elle portait sur la tête des faveurs mélangées, et le tour de sa robe était en point de Flandre.

Pour madame de La Sablière, son habit de pékin chiné avec des nœuds couleur de feu et les plus riches dentelles, son fil de perles de dix mille écus, ne la paraient pas autant que la mélancolie répandue sur son charmant visage. Il y a des personnes auxquelles la tristesse donne du charme, comme certaines plantes qui ne sont belles qu'au clair de lune.

Aussitôt que les deux dames parurent sous les arbres, on les entoura de toutes parts. Ainsi que je l'ai dit, madame de La Sablière avait beaucoup d'amis; elle ne se montrait jamais en public sans être suivie et remarquée de tous; ce jour-là, un intérêt nouveau se joignait à celui qu'elle inspirait elle-même : on voyait pour la première fois la belle Athénaïs, et tous les regards se portaient sur elle.

— C'est donc la protégée de madame de La Sablière? disait madame de Coulanges à M. de Villeroy; c'est la personne qu'elle cachait si

bien. En vérité, voilà une beauté triomphante, une beauté à montrer à tous les ambassadeurs.

— Et néanmoins on ne nous la montrait point, répliqua le marquis de Sévigné; je ne l'ai aperçue que pendant quelques secondes dans le cabinet de madame de La Sablière, et elle s'est éclipsée tout de suite.

— Qui est-elle?

— On l'ignore.

— Je raconterai cela à madame votre mère, et elle me déterrera sa généalogie. Mais comme la place est belle ce soir! que de toilettes, que d'éclat! Il y a bien du monde aux fenêtres. Ah! voici Ninon. Savez-vous qu'elle est toujours charmante? Je ne comprends rien à cela, elle y met de l'obstination.

— Que pensez-vous de Racine aujourd'hui? Il n'est point au théâtre; et cependant mademoiselle Champmeslé joue Rodogune; l'aimerait-il moins?

— Il se convertit, il devient dévot, il aime Dieu comme il aimait ses maîtresses.

— C'est presque toujours ainsi que cela finit.

— Il est bien jeune pour finir.

— Mademoiselle Vanghannel vient de passer, elle est réellement très-jolie.

— Est-ce qu'elle se promène?

— Oh! non, elle rentre chez elle. M. de La Sablière ne tardera pas à la suivre. Son cousin Tallemant des Réaux a la plus drôle de façon du monde en racontant cela.

— Quel singulier ménage!

— Ils font bien.

— Ils font mal.

— Qu'en pensez-vous, madame?

— Je pense pour moi, et eux pensent pour eux. Il faudrait savoir ce qu'ils savent, et cela pourrait être long à apprendre.

— Ils y mettent tout le bon goût possible, leur maison est très-convenable; d'ailleurs, il y a si longtemps que cela dure! cela devient respectable.

— Vous avez tort de plaisanter sur ces passions-là, messieurs; un amour assez violent pour déranger la carrière de M. de La Fare, pour forcer une femme telle que madame de La Sablière

à se compromettre, n'est point un jeu. D'un autre côté, M. de La Sablière aime mademoiselle Vanghannel, ce n'est point la faute de ces époux s'ils ne peuvent s'adorer mutuellement : pour moi, je les trouve fort honnêtes de ne pas s'arracher les yeux. Ce sont les gens de la meilleure compagnie qu'il y ait en France.

— Oh ! voyez la belle duchesse de Ventadour : on prétend qu'elle aime son mari, n'est-ce pas désolant, une si charmante créature? et cette espèce d'Ésope à la cour!

— Tant mieux pour vous, messieurs; puisqu'elle peut aimer celui-là, elle en aimera bien un autre.

— Oh ! c'est La Fare. Il est beau et gai plus que de coutume encore.

Madame de La Sablière l'avait deviné avant les autres, et pourtant elle n'avait aperçu qu'un bout de la plume de son chapeau. C'est une chose étrange que la facilité avec laquelle une femme reconnaît l'homme qu'elle aime, rien que sur une boucle de ses cheveux ou la partie la plus minime de son ajustement. Marguerite se trouva soulagée

d'un grand poids par la présence du marquis; il la cherchait et fut bientôt auprès d'elle.

Ses yeux l'interrogèrent; il détourna la vue, et s'exclama sur la présence et la beauté d'Athénaïs. La pauvre enfant achevait de perdre sa raison au milieu des compliments qui l'entouraient. Aussitôt que le marquis s'approcha, elle prit son bras, s'y accrocha pour ainsi dire, et, le regardant en face :

— Je suis donc belle? lui dit-elle tout bas.

— Sans doute, mon enfant; l'ignorez-vous?

— Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit plus tôt?

La Fare se mit à rire.

— En vérité, je n'y ai jamais songé, je vous l'assure. Mais cela est pourtant très-vrai.

— On pourrait m'aimer comme mademoiselle de Fontanges?

— Elle y pense toujours!

Et pour la première fois, il y eut dans le regard du marquis quelque chose de passionné en se fixant sur Athénaïs; Marguerite le vit, elle interrompit la conversation.

— N'avez-vous donc rien à m'expliquer, monsieur ?

— Et quoi, madame?

— Votre brusque départ apparemment, vos fureurs, votre tristesse et votre gaîté de ce soir.

— Madame, ce sont des folies, n'en parlons pas... Athénaïs, voulez-vous ce beau bouquet?

— Qu'en ferait-elle ? Elle le mettrait en pièces.

— J'en ai grand désir, ma bonne amie.

M. de La Fare l'acheta, l'offrit à Athénaïs; par un mouvement plus prompt que la pensée, madame de La Sablière s'en empara.

— Donnez-moi ces roses, mademoiselle; l'odeur en est trop forte, elle vous ferait mal.

Le marquis rit de nouveau.

— Pourquoi si gai ? pourquoi rire du mal que vous me faites, Charles?

— Je suis ce soir tout à fait joyeux; pourtant je ne veux vous faire aucun mal, madame. Ce matin, j'étais en délire, j'ai dû vous paraître fou, il faut m'excuser.

— Vous avez donc été bien heureux depuis que je ne vous ai vu ?

— Constamment.

— Et vous osez me l'avouer?

— Je ne saurais vous le cacher, à vous ma meilleure amie. Comme Athénaïs est belle! A-t-elle quelque chose, cette enfant? On pourrait lui faire une dot. A propos, je viens d'acheter mille écus l'équipage de Pomenars.

— Vous êtes très-riche et très-généreux ce soir.

— Certainement; je veux que tout le monde soit aussi content que je le suis.

— Excepté moi!

— Vous d'abord, vous que j'aime par-dessus toutes choses. Vous avez eu bien tort d'amener cette jeune fille ici; tout le monde la regarde, on l'admire. Souffrez que je lui donne la main, ce sera plus convenable.

— En seriez-vous donc jaloux, monsieur?

Le marquis rougit, et fit comme s'il n'avait pas entendu la question.

— M. de La Fontaine, obligez-moi de ramener Athénaïs à la maison; il est temps qu'elle rentre, l'air devient plus vif. Bonsoir, mademoiselle!

— Voilà bien les femmes! continua M. de La

Fare; vous vous vengez sur le plaisir d'une autre de ce que mon humeur est changée. C'est mal à vous de punir cette enfant à ma place. Il y a là plus que de la partialité, il y a de l'injustice.

— Vous ne me direz donc pas d'où vous venez, ce que vous avez fait?

— Prenez garde qu'il n'arrive de Fontainebleau, dit Ninon en passant à l'oreille de son amie.

— Je rentre, si cela vous convient, murmura madame de La Sablière en tressaillant; je n'en puis plus.

Le marquis l'accompagna.

— Charles, lui dit-elle aussitôt qu'ils furent seuls, vous êtes maladroit à vous cacher de moi. Votre trouble, votre hésitation, vous trahissent. Parlez-moi franchement, qu'avez-vous?

Il lui baisa la main.

— Rien, mille fois rien. Ne faites aucune attention à ces vétilles. Ce soir, je vous quitterai encore de bonne heure : je suis convié à un grand souper chez madame de Brissac, je ne puis manquer de m'y rendre. Il m'en coûterait de vous

laisser triste. Voyons, un peu de courage et de confiance, je ne vous trompe pas. Je vous aime et je vous reverrai demain.

— Et si je vous priais de rester ?

— Ne le faites point, il me faudrait vous refuser, ou manquer à un devoir, je suis attendu. Il y aura beaucoup de courtisans. Je saurai par Grignan si monseigneur m'a désigné pour le voyage de Saint-Germain. Je tiens excessivement à en être.

— Vous avez donc quelque raison ?

— Sans doute, j'y ai rendez-vous.

— Avec qui ?

— Avec le premier commis de la guerre.

— Madame, dit La Fontaine qui entrait en ce moment, Athénaïs s'est barricadée dans sa chambre et refuse d'ouvrir, à moins que ce ne soit vous ou M. de La Fare.

— Monsieur n'a pas le temps de s'occuper d'elle. Il est attendu chez la duchesse de Brissac.

— J'y vais aussi ; Chaulieu lui a parlé de moi.

— Si vous le voulez, mon cher La Fontaine, je vous mène dans mon carrosse.

— J'y consens bien volontiers.

— De la sorte, serez-vous tranquille, Marguerite ? Croirez-vous que je vous trompe encore ?

Pour toute réponse, elle sortit de son sein la lettre qu'elle avait trouvée et la lui montra ; il changea de couleur.

— Où avez-vous pris ce billet, madame ? et de quel droit ouvrez-vous les papiers à mon adresse ?

— Vous voyez bien que je sais tout, Charles, il est inutile de feindre.

— Vous me faites cruellement souffrir ! Écoutez-moi, ajouta-t-il en lui prenant les deux mains, je vous jure sur l'honneur que je vous aime, que je ne songe à aucune femme, que je ne parlerai à aucune ; que voulez-vous de plus ? Vous ne me ferez pas l'affront de douter de ma parole : si je vous cache quelque chose, ne vous alarmez pas, comptez sur mon cœur ; qui pourrait donc nous séparer ? Soyez heureuse, soyez gaie, Marguerite ; allez ce soir chez madame de La Fayette, ne vous a-t-elle pas écrit ? M. le Prince y sera ; vous savez combien il est charmé de vous voir.

— Il n'y a plus rien dans son cœur, pensa-t-elle,

il n'est même plus jaloux! Eh bien, ajouta-t-elle tout haut, vous le voulez, j'irai chez madame de La Fayette.

— A la bonne heure, voilà qui est parler. A demain!

— O mon Dieu! s'écria madame de La Sablière dès qu'il fut parti, ô mon Dieu! tout ici-bas est donc injustice et inconstance!

Digitized by Google

XV

L'ORACLE

Il était sept heures du soir ; deux jeunes muguets, ayant la mine et la tournure de pages, marchaient dans le plus grand silence le long du bord de la rivière, sur le quai Notre-Dame. Enveloppés jusqu'au nez dans leurs manteaux, il était impossible de deviner leurs traits. La démarche du plus grand indiquait une sorte de langueur et d'inquiétude ; pour son compagnon, il chantonnait entre ses dents, sautait les ruisseaux, et montrait enfin toutes les habitudes d'un écolier.

Arrivés devant la maison du marquis de La Fare, ils s'arrêtèrent et parurent se consulter à voix basse :

— Il y est, j'en suis sûr.

— Vous l'avez vu entrer ?

Digitized by Google

— Oui, avec le marquis de Pomenars.

— Il est peut-être ressorti depuis?

— Non, voici encore leurs laquais qui regardent la rivière.

— Que peuvent-ils faire là, tous les deux?

— Je n'en sais rien, mais ils y sont.

— Sans femmes?

— Sans femmes.

— Attendons.

Ils recommencèrent à se promener. Un instant après la porte s'ouvrit; M. de La Fare et le marquis de Pomenars se montrèrent sur le seuil, légèrement avinés. Ils appelèrent les laquais, et, leur donnant quelques ordres, ils les congédièrent. Les deux jeunes gens s'étaient blottis à l'ombre d'un pignon, le plus grand tremblait de tous ses membres.

— N'ayez donc pas peur ainsi! lui dit l'autre.

— S'il venait à nous, s'il nous reconnaissait!

— Il n'y aurait pas grand mal à cela, je suppose; d'ailleurs, il ne pense guère à nous regarder.

— Que le ciel ait pitié de moi!

— Ah! les voilà qui se mettent en chemin. Ne les suivons pas de trop près, et passons de l'autre côté de la rue, c'est la meilleure manière.

Le jeune homme triste ne répondit pas, seulement ses dents claquaient comme dans un accès de fièvre. M. de La Fare quitta le bord de la rivière et se dirigea vers l'intérieur de la ville, causant à l'oreille de M. de Pomenars et semblant aussi préoccupé que lui.

— Où diable vont-ils? marmotta le page; qu'est-ce que c'est qu'une bonne fortune à deux, qui nous conduit au charnier des Innocents? Voilà une fameuse conquête!

Ils marchaient toujours; parvenus au bout de la rue Saint-Honoré, ils s'arrêtèrent devant une espèce de masure, regardèrent le numéro en riant d'un rire plutôt forcé que naturel.

— Oh! oh! s'écria le jeune espiègle, cette bonne fortune, c'est chez la sorcière. Qu'allons-nous faire alors?

— Attendre!

— Attendre! attendre! cela vous plaît à dire; je m'ennuie, moi. Je voudrais leur jouer un tour

de ma façon, et leur apprendre à venir consulter une devineresse. Qu'est-ce qu'ils demandent? Leur destinée n'est-elle pas écrite sur leur front. Ils sont fous, et nous aussi. Nous ferions bien de rentrer.

— Non, je veux tout savoir.

— Attendez, il me vient une idée! Avez-vous de l'argent?

— Vingt-cinq louis, environ.

— Très-bien, il faut nous en débarrasser ici, pour ne pas craindre les voleurs en revenant. Suivez-moi, approuvez ce que je dirai, et tout ira bien.

L'intérieur de ce bouge répondait en tout à l'extérieur; l'escalier délabré, les murs couverts de toiles d'araignée et tombant de toutes parts, les poutres chancelantes, les planchers défoncés, présentaient l'image d'une ruine plutôt que celle d'une habitation. Le marquis jurait à chaque marche, et M. de Pomenars avait tiré son épée, en cas d'attaque, prétendait-il, mais en effet pour lui servir d'appui, tant il se sentait peu solide sur ses jambes.

— Que l'enfer confonde la sorcière ! murmura-t-il. Je viens de déchirer mon bas de soie.

— Qu'est-ce que cela te fait ? Nous en achèterons d'autres. Marche devant ; il fait aussi noir qu'à l'entrée d'un four ; je ne sais où je vais.

En haut du degré ils trouvèrent une mauvaise lanterne, sur le verre de laquelle on avait crayonné au charbon : *Levé le lauccé, si vou plé.*

— Voilà une orthographe qui n'est pas tout à fait de l'Académie ; n'importe, obéissons, lève le *lauccé.*

Le bruit d'une sonnette se fit entendre en ouvrant la porte, et une voix criarde demanda d'une pièce à côté :

— Qui est là ?

— Parbleu ! c'est moi, vieille fée ; vous n'avez pas besoin qu'on vous en dise davantage, puisque vous savez tout.

Trois chats noirs, un chien galeux, un merle et un chat-huant se mirent à hurler, à siffler avec un tel vacarme, qu'il n'y avait pas moyen de tenir à ce concert.

— Taisez-vous tous, reprit la même voix, on ne vous parle pas.

— Pour l'amour de Dieu, s'il est permis de le nommer dans cet antre, obtenez du silence de cette ménagerie de démons, et dites-nous, mon jeune ami, où nous trouverons la sibylle.

Le *jeune ami* auquel s'adressait le marquis de La Fare était un enfant d'une dizaine d'années, vêtu d'un vêtement noir collant et dessinant sa forme grêle. Les pièces de couleur qu'on y avait mises ne bouchaient pas tous les trous, et ses coudes perçaient encore l'étoffe. Il portait une queue rembourrée de foin, décousue en plusieurs endroits et laissant passer des brins de paille; une paire de cornes recourbées et peintes en rouge donnaient à sa figure quelque chose d'un bélier effarouché; enfin ses souliers, ou, pour parler plus juste, ses pantoufles de maroquin vert, se terminaient en pointe, avec la prétention évidente de lui procurer un pied fourchu.

— Il est impossible que Lucifer pardonne jamais à cette sorcière l'infâme caricature qu'elle fait de lui dans ce petit drôle, s'écria le marquis

de Pomenars. Comment t'appelle-t-on, seigneur diablotin ?

— Astaroth, monseigneur, pour vous servir.

— Je n'y tiens pas, je te remercie. Va seulement prévenir ta savante maîtresse que nous voulons lui parler.

— Elle est occupée, messeigneurs; je viens d'entendre monter par l'escalier des dames, il faut que vous preniez patience.

— Nous sommes pressés, monsieur Astaroth ; si tu ne nous as pas fait obtenir audience d'ici à un quart d'heure, je t'arracherai ta peau roussie, et je t'apprendrai à distinguer les gens. Va-t'en recoudre ta queue, par la même occasion.

Astaroth se sauva, tenant à deux mains la partie insultée de son ajustement, et laissa les deux seigneurs seuls dans l'antichambre de l'enfer.

Ils causèrent longtemps pour se désennuyer, car la pièce où ils se trouvaient n'offrait pas la plus petite pâture à la curiosité. Les lambris étaient nus et dénués de toute espèce d'ornement, un banc de bois à trois jambes en formait

tout le mobilier. Les fenêtres donnaient sur une cour déserte, terminée par des murailles élevées.

Après une demi-heure environ, la porte par laquelle Astaroth avait disparu s'ouvrit toute grande, et cet introducteur mystérieux pria très-poliment les deux amis de le suivre. On les introduisit alors dans une sorte de grotte obscure, figurée comme une décoration d'opéra ; tout au fond se trouvait une lampe couverte d'une tête de mort ; il n'y avait pas d'autres lumières dans l'appartement, entièrement tendu de noir, si ce n'est un grand réflecteur éclairant les consultants des pieds à la tête, et laissant dans l'ombre la devineresse. Celle-ci se tenait derrière une table ; son costume ressemblait beaucoup à celui du *Parapharagaramus* de don Quichotte ; elle portait un masque ; de longues mèches de cheveux blancs couvraient sa tête : elle était hideuse.

A côté d'elle se tenait son aide apparemment. Cet être indéfinissable n'offrait à l'œil qu'une masse de taffetas noir, et un loup de velours lui cachait le visage.

— Nous venons à vous, madame, dit le mar-

quis de La Fare, pour connaître notre destinée, et nous nous en rapportons à votre science. Voici d'abord notre offrande (et il déposa vingt louis d'or sur la table); nous voulons le grand jeu, le diable et tout ce qui s'ensuit.

— Vous êtes bien téméraire, mon fils, répliqua la vieille avec un accent italien assez prononcé, de parler ainsi de ce que vous ne connaissez pas; cependant, je vais vous satisfaire. Par lequel de vous deux faut-il commencer?

— Par moi, répondit Pomenars; mes affaires sont moins compliquées, vous vous en tirerez plus facilement.

— Soit. Votre main. Voici une ligne bien étrange; vous embarrasseriez un novice. Je n'ai jamais rien vu d'aussi contradictoire. Monsieur, vous avez de la naissance, de la fortune; vous avez eu des aventures bizarres, mais ce n'est rien en comparaison de celles dont vous êtes menacé. D'abord vous songez à enlever une fille.

— C'est, parbleu, vrai!

— Cette fille appartient à une famille puissante.

— C'est vrai encore.

— On vous l'a refusée à cause de votre mauvaise réputation, vous l'aimez et vous la voulez en dépit de tout. Eh bien, sachez que ce crime si noir de séduire une jeune fille vous portera malheur : vous serez pendu.

Les deux jeunes gens éclatèrent de rire.

— Mais, ma chère amie, je suis gentilhomme; vous ne savez ce que vous dites.

— Vous serez pendu, et vous n'en mourrez pas. Vous continuerez longtemps encore la carrière de désordres que vous menez; vous jouerez, ainsi que vous l'avez fait hier et aujourd'hui, vous courtiserez les dames, vous boirez comme ce soir; enfin, je vous engage à tâcher d'avoir deux têtes, la vôtre n'ira pas jusqu'au bout.

— Comment cela finira-t-il? quelle sera ma mort?

— Vous serez pendu pour tout de bon, et vous n'aurez pas à vous plaindre qu'on vous ait mal habillé, à l'imitation du parlement de Rennes, lorsqu'il fit exposer votre effigie; le costume sera de votre goût.

— On me pendra donc trois fois, à ce compte?

— Deux fois en semblant, et une en réalité.

— Encore une question : faut-il espérer gagner au jeu ?

— Non, vous y perdrez votre pourpoint et vos chausses. Vous avez déjà vendu votre équipage; vous ne ramasserez jamais de quoi en payer un autre.

— Parbleu ! je le devrai toute ma vie alors, car je l'ai acheté hier.

— Est-ce tout ce que vous désirez savoir?

— Non. Quelques mots sur mes amours. Ma maîtresse me sera-t-elle fidèle?

— Comme la girouette l'est au vent.

— Qu'entendez-vous par là?

— Elle tournera avec vous, et vous rendra, en femme d'esprit, tout ce que vous lui ferez.

— Je l'en crois très-capable; ce n'est pas la peine alors d'aller chercher la potence pour si peu de chose. Parviendrai-je à la cour ?

— Cela dépend de vous. Je crois néanmoins que votre destinée vous appelle de préférence dans les cabarets.

— Sorcière, ma mie, vous êtes passablement impertinente.

— Monsieur, ce n'est pas moi.

— Qui donc?

— C'est l'Esprit.

— Alors faites-le taire, puisque vous le dominez. Il faut être le diable pour accepter une semblable gouvernante.

— A votre tour, monsieur : je pense que votre ami est satisfait de mes réponses. Que voulez-vous?

— La vérité... Quelle sera ma vie?

— D'abord, répondez à une question. Avez-vous dans le cœur un amour vrai, et craignez-vous d'être blessé dans cet amour?

M. de La Fare hésita un instant, et répondit :

— J'ai dans le cœur un amour sérieux, et tout ce qui le blesse me déchire. N'importe, dites tout.

— Eh bien, je vois là une rupture inévitable, je vois des chagrins et des larmes. Vous êtes un grand coupable, monsieur ; vous avez détruit plusieurs existences pour satisfaire votre vanité. Vous oubliez souvent ce que vous devez à une femme

dont vous êtes aimé. Vous l'avez trompée, trahie sans ménagement. Maintenant encore, elle n'est plus l'idée dominante de votre vie ; maintenant, vous cherchez des prétextes à vous éloigner d'elle ; maintenant, vous avez une autre passion qui vous dévore. Vous avez déjà beaucoup perdu par cette passion ; votre existence tout entière s'en ressentira. Vous vous marierez, vous mourrez jeune, et vous regretterez toujours l'ange que vous laisserez s'envoler. Voilà votre avenir, marquis, il n'est pas gai.

— Et le présent, que dois-je en attendre ?

— Rien que honte et désespoir. Si vous n'y mettez ordre, vous ruinerez votre crédit à la cour, vous achèverez de dissiper votre fortune ; vous vous trouverez seul après, et vous maudirez le jour où vous avez pu méconnaître un dévoûment admirable.

— Mais *elle*, cessera-t-elle de m'aimer ?

— Peut-être.

Le marquis devint pâle comme un linge.

— Pourquoi, si vous tenez à son amour, vous

conduisez-vous comme si vous ne vous en souciiez guère?

— Ceci, madame la devineresse, ne vous regarde pas. Puis-je espérer qu'une entreprise à laquelle je songe réussira?

— Non, si vous vous éloignez de l'influence préservatrice qui vous défend.

— C'est une affaire d'intérêt, y pourrait-elle donc quelque chose?

— Elle est votre providence, suivez ses conseils.

En ce moment, la coulisse placée au fond de la grotte glissa légèrement dans ses rainures; une jeune fille, un ange, parut derrière la sibylle, qui ne la vit point. La Fare ne la regardait même pas, tant il s'occupait de l'avenir qu'on lui annonçait.

— Elle me conseillera de rester auprès d'elle.

— Alors, il ne faut pas l'abandonner.

— Elle ne m'aime plus, je ne suis pas obligé de lui rien sacrifier.

— Elle ne vous aime plus! s'écria la sorcière en se levant avec une vivacité qui n'annonçait pas la vieillesse, et d'une voix qui retentit dans tout l'appartement.

Deux cris lui répondirent à la fois :

— Ma mère!

— Athénaïs!

C'étaient la jeune fille et l'assistante mystérieuse, qui n'avait pas cessé de regarder La Fare; elle jeta son masque, courut à l'enfant qui se trouvait mal, et offrit aux yeux surpris de son amant les traits pâles et bouleversés de madame de La Sablière.

— De l'eau! disait-elle; La Fare, ouvrez la porte, elle est évanouie.

La mère hésita un instant entre sa fille sans connaissance et la crainte de dévoiler le secret dont elle comprenait toute l'importance. L'amour maternel l'emporta; elle se jeta sur la main de son enfant et la couvrit de larmes, pendant que madame de La Sablière cherchait à la faire revenir.

Leurs soins eurent un prompt succès; Athénaïs ouvrit les yeux; ses premiers regards se portèrent sur sa mère agenouillée auprès d'elle.

— Le masque! toujours le masque! s'écria-t-elle. Oh! maintenant, j'en sais la raison. C'est

donc à dire que je dois le jour à une femme qui vit d'oracles et qui spécule sur la curiosité des sots! Vous voulez connaître l'avenir, marquis de La Fare, je vais vous le dire, moi, l'enfant proscrit, moi qui tiens de ma mère cette funeste science; mais je vais vous le dire sans le secours de ce charlatanisme, sans ces jongleries qui éblouissent le vulgaire et qui font pitié aux croyants.

D'un geste elle renversa le crâne, écarta la table et se présenta debout sous le réflecteur. Illuminée par lui, parée de son exaltation, sa figure rayonnait comme dans une auréole.

— Vous saurez la vérité, continua-t-elle, quelque cruelle, quelque dure qu'elle soit. Marquis de La Fare, vous êtes un homme sans foi et sans cœur, car vous avez accepté, vous avez surpris, vous avez forcé l'amour d'une noble femme, et vous la réduisez à venir vous épier jusque dans cette maison. Marquis de La Fare, vous êtes un homme sans honneur, car vous êtes sous l'empire d'une passion basse qui vous conduira à votre perte. Marquis de La Fare, rappelez-vous bien ce que je vous

dis : avant qu'il soit peu, vous aurez la mort d'une femme à vous reprocher. Vous la tuerez à force de lui imposer des tortures, vous la tuerez surtout en vous dégradant, en sortant du généreux caractère que vous avez déployé jusqu'ici, et quand elle sera morte, votre victime, elle priera pour vous, son bourreau. Cette femme vous aime, cette femme vous donnerait son sang et sa vie, cette femme est pure comme les anges; l'amour qu'elle a pour vous sera sa seule tache. Maintenant, allez, vous savez tout. Voilà ce que je vous annonce, moi que l'Esprit n'a jamais trompée. Votre sort est encore entre vos mains. Soyez maudit, si vous ne comprenez pas mes paroles ! Je ne suis pas une sorcière, je suis un prophète, et je vous le dis : Malheur à vous!

XVI

BONHEUR

Athénaïs dormait, étendue sur son lit, lorsqu'on frappa doucement à la porte de sa chambre. Madame de La Sablière, qui veillait auprès d'elle, se leva, ouvrit, et se trouva en face du marquis de La Fare.

— N'entrez pas, lui dit-elle à voix basse, je vais aller vous rejoindre au jardin pendant que ma fille aînée me remplacera ici. Ma pauvre Athénaïs est toujours dans le même état.

Quelques minutes après, les deux amants se promenaient ensemble dans cette douceur d'intimité qu'une longue liaison amène seule, et qu'on a tant de peine à rompre.

— J'ai été bien effrayée, mon ami, de cette terrible scène. Je ne sais pourquoi elle m'a frappée

ainsi. Ces prédictions, après le jeu que nous venions de jouer, et qui m'a fait découvrir ma nouvelle rivale; tout cela m'inquiète, ajouta-t-elle en souriant.

— De sorte que la mère d'Athénaïs n'est point une sorcière?

— Pas le moins du monde. Nous étions sorties ensemble, déguisées en pages; pardonnez-le-moi, Charles. Je voulais vous suivre, je voulais savoir le nom de celle que vous me préfériez. Par affection elle consentit à m'accompagner. Nous vous vîmes entrer chez la sibylle; l'idée lui vint de prendre la place de l'oracle, et moyennant quelques louis nous obtînmes le costume et la baguette divinatoire. La salle dans laquelle vous attendiez est construite de manière à ce que l'on entende tout ce qui s'y dit de la pièce à côté; on n'y a mis aucun ornement, afin que les clients aient besoin de causer pour se distraire. Là, j'ai connu vos projets, vos désirs, la passion qui vous brûle; là, j'ai appris que vous m'aimiez, mais que le jeu combattait mon empire. Vous me le cachiez, parce que vous craigniez mes observations. Vous

saviez que je ferais tous mes efforts pour vous détourner de cette voie. Là, j'ai appris aussi que cette lettre, dont j'ai été si malheureuse, venait de M. de Pomenars, et, pour me venger, mon amie lui a arrangé le bel horoscope que vous avez entendu. Eh bien, malgré mes craintes, mon cœur est soulagé. Vous m'aimez, ce n'est point une femme qui vous détourne de moi; c'est mal, Charles, je l'avoue, mais j'en suis heureuse. Pourtant, il faut mettre un terme à cette existence, il faut me promettre que vous renoncerez à la bassette : j'en suis jalouse aussi, puisqu'elle vous éloigne. Savez-vous ce que Ninon me disait ce matin, quand je lui ai raconté notre aventure d'hier?

« — Je suis plus fâchée de ce que vous m'apprenez que de trente infidélités ordinaires. Vous triompherez de ses maîtresses, parce qu'il n'en aimera aucune autant que vous, et, quoi qu'elles fassent, il vous reviendra toujours. Mais la dame de pique! Ah! ma toute belle, vos charmes, votre amour, tout échouera contre cet écueil; je vous plains! » Voilà ce qu'a dit Ninon, et Ninon s'y connaît.

Le marquis gardait le silence.

— Voyons, Charles, voulez-vous me prouver que vous m'aimez? voulez-vous me dédommager en une minute de mes souffrances et de mes inquiétudes? jurez-moi que vous ne jouerez plus.

— Mon adorée Marguerite, je vous le jure!

— Que vous ne reverrez plus ce marquis de Pomenars?

— Je vous le jure!

— C'est bien, j'ai foi en votre parole, et maintenant je suis heureuse.

— Merci, mon amie, comptez sur moi.

— Que ferez-vous ce soir? Vous ne me quitterez point, n'est-ce pas?

Un instant seulement. Je vais conclure avec Sévigné pour ma lieutenance, que je lui vends; après je serai libre, après je serai tout à vous; ma bien-aimée, nous verrons renaître les belles heures de nos amours. Oh! vous êtes ma vie, oh! je suis heureux et fier aussi du sacrifice que je vous fais! Vous valez mieux que toutes les gloires, que toutes les émotions. Je vous aime, Marguerite, je vous aime! Comme mon cœur bat! Près

de vous mes sentiments sont toujours jeunes.

Madame de La Sablière était si profondément émue qu'elle ne put trouver la force de parler. Appuyant sa tête sur sa main, elle regarda M. de La Fare avec une expression si tendre, si reconnaissante, si enivrée, qu'il se jeta à ses pieds et les baisa.

— Mon Dieu ! relevez-vous, lui dit-elle avec un angélique sourire, vous ne me devez rien, je suis payée par ce moment, et je puis souffrir longtemps, afin d'en obtenir un semblable.

Ils restèrent près d'une heure encore à causer de la sorte, oubliant tout ce qui n'était pas eux-mêmes. La lune s'était levée et répandait ses pâles rayons sur les quinconces et les allées du jardin.

— Vous souvenez-vous, Charles, de ces soirées que nous passions tout entières ici, sous ces arbres, nous tenant la main et nous regardant sans rien dire, le cœur si plein de délices que les paroles ne pouvaient les exprimer ? Oh ! que ce sont là des joies ineffables !

— Nous les retrouverons toutes, mon amie ; me voilà de retour, et pour jamais. Dans peu d'ins-

tants j'aurai signé ma liberté, et rien ne nous séparera plus.

— Vous reviendrez, Charles; dans combien de temps?

— Dans une heure au plus.

— Je ne vous recommande pas de fuir les tentations, vous avez trop d'esprit pour ignorer leur puissance. Si, après une conversation comme celle-ci, vous me trompiez encore, monsieur, je désespérerais de vous et de moi; je mettrais un crêpe sur notre amour, et je renoncerais à l'espérance.

— Ne craignez rien et laissez-moi partir, je reviendrai plus tôt. J'emporte un talisman, le voulez-vous ? Cet anneau que je vous ai donné, prêtez-le-moi; il me garantira de tous dangers.

— Prenez-le, mon Charles; je voudrais qu'il eût la propriété de celui des *Contes* de Perrault, qu'il vous piquât à chaque mauvaise pensée.

— Adieu, dans une heure; adieu, ma belle Marguerite.

— Je vais passer ce temps auprès de ma pauvre malade. Hélas! il ne me reste que bien peu

d'espoir ; Fagon est très-inquiet : cette crise d'hier a été si affreuse ! Sans mon absence, cela ne fût pas arrivé. Elle a trompé mes gens pour se faire conduire chez cette femme ; elle y a déjà été une fois, et Dieu sait quelle idée de son fol amour la ramenait ! Mais allez et revenez.

L'heure était écoulée. Madame de La Sablière, heureuse par sa passion et triste par ses inquiétudes, venait de s'asseoir auprès de la fenêtre dans son cabinet des livres, et regardait le jardin. Aucun bruit ne se faisait entendre ; elle prêtait l'oreille pour distinguer plus vite l'approche de son amant, et jouissait d'avance du bonheur qu'il apporterait avec lui. L'horloge de la place Royale retentissait dans le silence et sonnait impitoyablement de quart d'heure en quart d'heure. L'attente est la chose de ce monde qui s'use le plus vite ; elle perdit patience.

— Il ne vient pas ! pensa-t-elle. Madame de Sévigné est très-méticuleuse ; c'est peut-être avec elle qu'il traite ; son fils ne fait rien sans l'assistance de cette bonne tête ; d'ailleurs il n'est pas tard.

Minuit sonna.

— Mon Dieu ! il joue, s'écria-t-elle ; il serait là s'il en était autrement.

Elle attendit encore ; elle attendit toute la nuit. Quand l'aurore parut, elle regarda autour d'elle avec effroi. Rien n'est triste comme le lever du jour quand on a veillé jusque-là, et surtout quand on a veillé pour souffrir.

— Seule ! — Il a manqué à sa promesse ! Il est retombé sous la serre de ce vautour dévorant ! Il ne m'aime plus ! O mon Dieu ! mon Dieu ! que deviendrai-je s'il m'abandonne ! que deviendrai-je en face de cet ennemi terrible qui veut me chasser de son cœur ? Donnez-moi du courage, envoyez-moi un rayon de votre grâce pour supporter ce déchirement. Appelez-moi à vous, Seigneur, je vous offre mon âme, à vous le refuge des affligés. Si je le perds, s'il m'est arraché à jamais, je vous apporterai cette pauvre créature brisée ; il n'y a que vous qui puissiez remplir la place qu'il laissera vide, vous dont l'amour paye toujours l'amour.

— Madame ! s'écria une femme de chambre

qui entra tout effarée, venez auprès de mademoiselle Athénaïs, elle se sent plus malade et vous demande.

— Encore cette affliction, mon Dieu! Pourquoi n'est-ce pas moi qui suis à sa place? Je n'ai plus que faire de la vie, car mon amour est sans avenir.

Digitized by Google

XVII

MALADIE

En entrant dans la chambre d'Athénaïs, madame de La Sablière trouva la jeune fille assise sur son lit et dans un état d'exaltation violente. Quand elle aperçut sa protectrice, elle lui tendit la main et éclata en sanglots.

— Je meurs, ma bonne amie, je le sens, et je ne veux pas mourir, je suis trop jeune, et puis il a besoin de moi. Faites appeler Fagon ; faites appeler Daquin, tous les médecins du roi ; je ne veux pas, je ne veux pas mourir !

— Calmez-vous, mon enfant, vous ne mourrez point. D'où vous viennent ces craintes ? Un peu de repos vous remettra, mais reposez-vous.

— Non, non, il n'y a plus de repos, il n'y a

plus de calme, je vais mourir, vous dis-je ; je l'ai prédit hier, et je ne le veux pas.

Elle pleura si amèrement que son amie en eut le cœur brisé.

— Envoyez prévenir Fagon; il viendra et il me sauvera, lui !... et ma mère !... sa science ne saurait être impuissante !

— Voulez-vous la voir, Athénaïs ?

— Oh ! oui, ma mère ! ma mère !

Madame de La Sablière sortit un instant pour donner des ordres. Lorsqu'elle rentra, Athénaïs s'était retournée dans la ruelle de son lit et ne sembla pas s'apercevoir de sa présence.

Il y eut une heure de silence solennel. Le jour perçait à travers les trous des volets, et les bougies mourantes ne donnaient plus qu'une faible clarté. Seule à côté de ce lit de douleurs, assistant à l'agonie de son amour et à celle d'une jeune fille si pure et si belle, madame de La Sablière priait.

Fagon arriva enfin. Sa contenance grave, son abord froid et triste, portèrent l'épouvante dans l'âme de Marguerite.

— Elle est donc plus malade, docteur ? elle est donc en danger ?

— Tout est fini, madame ; l'époque que je vous avais prédite est arrivée. La pauvre enfant que j'ai vue naître, que j'ai été chercher si loin pour la sauver, je ne la sauverai pas.

— Mais, docteur, vous ne l'avez point examinée ; vous êtes dans l'erreur peut-être ?

— Il n'en est pas besoin. La crise d'hier a brisé tout ce qui lui restait de vie. J'avais tant recommandé qu'on lui évitât ces émotions !

— Hélas ! personne ne pouvait le prévoir. Elle a trompé la vigilance de mes femmes, elle a dit qu'elle venait me rejoindre ; elle a pris mes gens, mon carrosse. Le malheur a voulu que je fusse là et qu'elle vît sa mère.

— Cela est, en effet, un grand malheur. Néanmoins, on ne doit rien se reprocher à cet égard ; elle ne pouvait pas guérir.

— Elle a demandé sa mère ; je l'ai fait avertir.

— Il n'y a point d'inconvénients ; tâchez seulement que la commotion ne soit pas trop forte, prévenez-la quand elle arrivera. Elle reprendra

sans doute toute sa raison avant de s'éteindre ; ce sera la dernière flamme de la lampe. Il serait à souhaiter qu'elle ignorât le mystère de sa naissance : d'après ce que nous savons d'elle, ce serait un grand chagrin pour son cœur.

— Elle le demandera.

— Dieu vous inspirera sans doute, alors !

— Parlez-lui, docteur ; elle désirait vivement vous voir.

— Athénaïs, mon enfant, me voici.

— C'est vous, monsieur ? murmura-t-elle ; je dois mourir, n'est-il pas vrai ? Je craignais la mort tout à l'heure ; à présent, j'ai réfléchi, et cela m'importe peu. Seulement, je veux la vérité, car j'ai des dispositions à prendre. Attendrai-je longtemps encore ?

— Dieu seul connaît ces secrets de vie et de mort ; nous pouvons seulement nous y préparer, sans nous défier de sa bonté suprême.

— Je vous entends, docteur ; oh ! ne craignez rien, je serai forte. L'approche de la tombe me rend tout mon courage, toute mon intelligence. Mes moments sont précieux, sans doute, docteur.

Passez dans la chambre à côté, je vous prie ; il faut que je parle à ma protectrice.

Madame de La Sablière, cachée derrière les rideaux, étouffait ses pleurs et cherchait à ne point se montrer.

— Venez ici, pauvre martyre, reprit Athénaïs lorsqu'elles furent seules, venez près de moi. J'ai un grand secret à vous confier ; vous ou ma mère pouvez seules le connaître ; et si je vous le dis de préférence, c'est que vous êtes ma première amie. Ce secret me tue, il m'a conduite sur ce lit de mort. Je devrais l'emporter dans la tombe, je n'en ai pas la force. Je n'ignore pas tout ce que cette révélation aura de pénible pour vous ; mais est-ce donc trop que d'ouvrir une fois son âme, quand on a tant souffert ? N'aurai-je pas une heure de soulagement, après tant d'années de larmes ? Mon amie, ma sœur, je vous ai trompée, j'ai trompé tout le monde : vous avez cru que j'aimais le roi ; hélas ! je n'ai jamais songé à lui : non, mes pensées et mes espérances étaient plus tristes encore ; le roi était moins éloigné de moi que celui auquel j'avais dévoué ma vie, car je

n'étais séparée de Louis XIV que par le rang, et je suis séparée de *lui* par l'honneur. Oh ! que cet amour m'a causé de tortures ! Oh ! que j'ai passé de nuits et de jours dans le désespoir ! On me traitait de folle ; je l'étais certainement, et ma folie avait bien plus de chagrins encore que vous ne l'imaginiez. Aimer, aimer ainsi, à mon âge, se sentir belle et jeune, être sûre qu'on serait aimée, et trouver devant soi une barrière infranchissable ! Que vouliez-vous que je fisse ? Quel asile me restait-il ? La mort ! Mais je mourrai pure au moins, je mourrai exempte même d'une pensée coupable. J'ai tout donné, je n'ai rien voulu en échange ; j'ai veillé sur ceux qui me sont chers, j'ai prié pour eux, je me suis offerte en holocauste pour détourner les maux dont ils étaient menacés. Dites-moi, mon amie, que vous êtes contente et fière de votre élève.

— Oh ! vous êtes un ange ! Mais vous pâlissez, je vais appeler Fagon. Remettez ces pénibles confidences.

— Non, le temps nous presse. Ouvrez la fenêtre seulement, que je voie le soleil, la verdure, que

je leur dise adieu, et que ce soit en face de la création tout entière que je nomme pour la première fois celui que j'ai tant nommé dans mon cœur.

Madame de La Sablière obéit. L'odeur des rosiers plantés sous la croisée embauma l'appartement.

— Oh ! mes fleurs, mes fleurs chéries, il faut donc vous quitter aussi ! Promettez-moi que je serai ensevelie sur un lit de roses, promettez-moi qu'on m'entourera de guirlandes. J'emporterai avec moi quelques restes de ce qui me fut si cher. Ces boutons, éclos à peine hier, ils se flétriront dans ma main qui les a fait naître. Il faut que ma mort soit une fête, puisque ma vie n'a été qu'un long deuil.

Le marteau de la porte cochère retentit, Athénaïs tressaillit et devint plus pâle encore.

— Qui vient ? Serait-ce ma mère? Écoutez-moi alors, vous seule, vous que j'ai aimée jusqu'à me sacrifier à votre bonheur, jusqu'à accepter pour vous le supplice le plus horrible. Pour vous, amie si bonne et si tendre, je me suis laissé bafouer,

mépriser ; je suis devenue un objet de risée. Mon secret dévoilé m'eût sauvée peut-être ; je préfère ma mort à mon salut acheté à ce prix-là. Jugez si je vous aime !

— Achevez, achevez, Athénaïs ! je tremble de vous comprendre.

Athénaïs la regarda et se tut. Madame de La Sablière, courbée sous le poids de ses chagrins, avait vieilli de dix ans depuis la veille. En ce moment, elle semblait la statue de la Douleur ; presque agenouillée sur un carreau, elle attendait le coup dont elle se sentait frappée d'avance.

— Non, je ne parlerai pas, reprit lentement Athénaïs. A quoi bon léguer un regret à cette pauvre âme, déjà tant brisée, pour me procurer, à moi, une consolation si précaire ? Non, ce n'est pas bien. Un dernier sacrifice : je me tairai !

Des pas précipités se firent entendre dans le jardin. Un homme, les habits en désordre, la coiffure dérangée, passa devant la fenêtre sans regarder dans l'appartement ; il semblait chercher quelqu'un, et son trouble était au comble. Athénaïs joignit les mains ; son visage s'illumina

d'une joie céleste, toute son âme passa dans son regard.

— O mon Dieu ! s'écria-t-elle, je vous remercie, je l'ai revu !

— La Fare ! murmura madame de La Sablière ; elle l'aimait !

En ce moment, la porte de l'appartement voisin s'ouvrit brusquement. Une femme entra, se jeta à genoux devant le lit d'Athénaïs, saisit sa main en sanglotant, et disant à voix basse :

— Ma fille ! ma fille !

Athénaïs avait laissé retomber sa tête sur son oreiller, comme pour se concentrer dans sa dernière joie. A cet accent, à cette caresse, elle ouvrit les yeux et se souleva légèrement.

— Est-ce vous, ma mère ?

Un sanglot fut toute la réponse qu'elle obtint.

— C'est vous, pauvre mère, c'est vous qui pleurez ainsi ? Oh ! calmez votre douleur. Voici le plus beau moment de cette vie malheureuse que vous m'aviez donnée. Relevez-vous, ma mère, et soyez forte ; votre enfant va mourir, c'est à vous de la soutenir dans ce dernier passage. Laissez-

moi m'appuyer sur ce sein maternel qui m'a été fermé si longtemps. Avant de quitter ce monde, vous ne me refuserez pas une dernière grâce, vous me permettrez d'emporter avec moi l'image de celle qui m'a donné le jour. Vous n'aurez pas de masque devant la mort, madame, ce serait un sacrilége ! Oh ! ma mère ! que je lise dans vos yeux toute votre tendresse ! Vous vous taisez ? Vous ne devez plus craindre mon indiscrétion à présent !

— Je n'ose pas, ma fille, vous me repousseriez peut-être.

— Jamais, qui que vous soyez.

— Eh bien, prononcez donc sur ma tête un pardon et une bénédiction ; je serai purifiée et je pourrai vous regarder en face.

Cette jeune fille déjà si belle, déjà si brillante de cet éclat que jette un astre qui va s'éteindre, prit dans tout son être quelque chose de divin ; elle étendit ses mains sur les cheveux de sa mère, dont le visage était toujours caché sous la dentelle de son couvre-pied ; et, les yeux au ciel, les pensées avec les anges, elle prononça ces paroles :

— Quelles que soient vos fautes, quoi que vous

ayez fait, la miséricorde de Dieu est infaillible, et moi, votre enfant, moi qui vais retourner près de mon Créateur, je vous absous en son nom et en sa présence. Soyez bénie, ma mère ; bientôt je veillerai sur vous du haut du ciel, où j'irai j'espère. J'ai expié vos faiblesses et les miennes ; relevez-vous, vous êtes pardonnée maintenant, et le Seigneur qui m'a entendue a ratifié mes paroles.

La mère se leva lentement, les mains sur son visage. Lorsqu'elle fut debout, elle les laissa retomber pour les rejoindre ; ses genoux se plièrent ; elle se montra ainsi en suppliante devant son enfant, qui demeurait en face d'elle sans voix, sans souffle, pour ainsi dire.

— Ninon ! ma mère ! murmura-t-elle, et elle tomba sans connaissance.

Madame de La Sablière, depuis qu'elle avait reçu la terrible confidence, n'avait pas fait un mouvement ; appuyée sur un fauteuil, elle restait étrangère à ce qui se passait auprès d'elle ; l'œil fixe, les traits bouleversés, elle se demandait compte de ses déchirements et de ceux de cette

jeune fille, qui mourait par elle et pour elle. Au cri que poussa Ninon, elle sortit de sa léthargie, et se précipita vers Athénaïs.

— Elle est morte ! Je l'ai tuée ! Du secours ! Fagon, où est-il? disait la mère en délire.

Fagon rentra, il tâta le pouls de la malade, lui fit respirer des sels, et sans prononcer un mot, sans laisser une espérance, il demeura debout; une larme tomba sur sa main. Une larme d'un vieux praticien comme lui, c'était plus qu'une source jaillissant d'un rocher.

— Tout est-il fini, docteur? lui demanda Marguerite à l'oreille.

— Pas encore, madame, mais cela ne tardera pas.

Une main vint se placer dans celle de madame de La Sablière, une voix chérie se fit entendre près d'elle. M. de La Fare était entré sans que les spectateurs de cette scène funèbre s'en fussent aperçus. Pour la première fois, il franchissait le seuil de cet appartement où son image régnait en souveraine, où des désirs innocents l'avaient tant appelé. Marguerite fut près de se trouver mal.

Ces émotions répétées lui enlevèrent son courage. Elle ne pleurait pas, elle souffrait trop pour cela.

La pauvre mère faisait pitié à voir, elle avait l'apparence d'une insensée. L'idée de ne plus entendre une seule parole d'indulgence de la bouche de son enfant, la crainte horrible de lui avoir laissé pour adieu une dernière torture, brisaient son cœur.

— Ne reviendra-t-elle plus, mon ami ? Votre art est-il impuissant ? Ne pouvez-vous me la rendre, ne fût-ce qu'une minute ?

Fagon secoua la tête. Athénaïs fit un mouvement, tous les regards se fixèrent sur elle, on n'entendait que le bruit de sa respiration pressée; elle ouvrit les yeux, les promena sur toutes les personnes qui entouraient son lit. Quand elle aperçut M. de La Fare, un sourire de bonheur parut sur ses lèvres; elle souleva sa main mourante, lui montra madame de La Sablière anéantie, comme pour la lui recommander. Se tournant vers sa mère, elle l'attira faiblement vers elle par une légère pression, murmura à son oreille le mot pardon... Ce fut le dernier !

— Elle est avec Dieu, dit Fagon d'une voix grave. Prions et soumettons-nous.

La Fontaine se présentait alors à la porte de la chambre, il s'agenouilla comme les autres ; les enfants de madame de La Sablière, accourus avec lui, se retirèrent effrayés, en pleurant celle qu'ils regardaient comme leur sœur.

XVIII

LES PERVENCHES

Deux jours après, madame de La Sablière était retirée au fond de son appartement. Depuis la mort de sa fille adoptive, elle n'avait pas cessé de répandre des larmes. Le malheur lui apparaissait sous toutes les formes. Elle pensait à cette jeune victime qui traîna trois ans un amour sans espoir ; elle pensait à cet homme pour qui toutes les deux s'étaient sacrifiées, qui donnait à peine une larme à l'ange dont il ignorait la tendresse, et qui abandonnait la femme qu'il avait souillée d'une faute. Les préparatifs de la cérémonie funèbre occupaient tout le monde ; Marguerite exigea que la dernière volonté d'Athénaïs fût remplie. On la coucha dans son cercueil sur un lit de roses ; on la couronna de fleurs, on la para de ses

plus beaux habits ; elle semblait endormie, tant elle était belle encore.

On avait remis à madame de La Sablière une liasse de papiers trouvés sous l'oreiller de la pauvre enfant. Elle s'occupait à les parcourir ; les pleurs interrompirent plus d'une fois sa lecture. C'était une espèce de journal où la jeune fille consignait jour par jour toutes ses pensées, toutes ses émotions. Son fatal amour, son attachement sans bornes pour sa protectrice, qui se combattaient incessamment ; ses diverses entrevues avec sa mère, toutes les émotions de cette vie si chaste, s'y peignaient en traits de feu :

« Je suis perdue, disait-elle à son retour de Versailles, après avoir vu le roi et mademoiselle de Fontanges ; je suis perdue. J'ai lu dans mon cœur ; j'ai appris deux effroyables vérités : je l'aime, et il ne m'aime pas, et il est aimé de ma bonne amie. Ceci est ma mort, je n'y résisterai point. Quelque chose qui puisse arriver, j'emporterai mon secret dans la tombe. Mon beau fleuve et mes montagnes le sauront quand mon âme retournera les visiter, et quand elle se balancera

a ux branches de mon tremble, auprès de la chaumière du pasteur. Mais j'ai vu aujourd'hui un tableau qui m'a tracé mon devoir : ce roi, cette jeune fille, aimée pour un jour, à ce qu'ils disaient, et cette femme qui se condamnait aux larmes. Oh ! je me tairai, car c'est là notre histoire, et je veux qu'elle soit heureuse, elle ! Je lui cède ma part de bonheur en ce monde, pourvu qu'après cette vie je puisse revenir près d'eux, pourvu qu'ils me regrettent sans se douter jamais de mon désespoir. Je le cacherai sous des sourires ; ils m'aimeront peut-être ainsi ! »

— Chère Athénaïs ! continua madame de La Sablière, si tes vœux sont exaucés, si ton âme erre autour de nous, tu vois mes pleurs, et tu sais que je suis loin d'être heureuse, hélas ! car je vais le perdre !

La Fontaine, qui avait soulevé la portière, s'avança auprès d'elle et la regarda avec compassion ; voyant qu'elle ne levait même pas la tête :

— Mon amie, lui dit-il, il faut du courage. Vous avez fait une grande perte, mais vous n'êtes pas

seule au monde, vous vous devez à nous tous. Reprenez un peu d'énergie.

— Je n'en ai plus.

— Certainement j'aimais cette pauvre Athénaïs plus que personne. Sa jeunesse me rajeunissait. Cette pâle fleur étiolée dès sa naissance, cet esprit étrange toujours entre la veille et le sommeil, entre la raison et la folie, m'intéressaient vivement. Si je conçois mieux qu'un autre votre douleur, plus qu'un autre aussi j'en crains les suites. Songez à vos enfants; si vous les aviez perdus, c'est là que serait le véritable malheur. Mais notre pauvre ange n'était pas faite pour ce monde. Elle est joyeuse dans l'autre, elle qui ne voyait de l'existence que les côtés douloureux. Pourquoi la plaindre ?

— Écoutez, mon ami, répliqua Marguerite après un moment de réflexion, êtes-vous capable de garder pour vous seul une révélation qui bouleversera toutes vos pensées?

— Vous n'ignorez pas que je ne parle jamais de ce que mon cœur renferme. Je livre mon esprit, je garde le meilleur pour moi.

— Eh bien, vous ne savez pas tout sur cette jeune fille, dont le corps vient d'être emporté à sa demeure éternelle; vous la regrettez mal, et c'est parce que je veux qu'elle soit honorée, chérie ainsi qu'elle doit l'être, que je vous révélerai ce que vous ignorez encore. Préparez-vous à une grande émotion. Vous m'avez souvent répété que ce qui vous rendait triste dans la solitude, c'est que vous désiriez par-dessus tout un intérêt dans votre vie. Vous ne pouvez aimer votre femme, les affections ne se commandent point; le fils qu'elle vous a donné vous est indifférent : il ne reste à votre âme tendre que vos amis à chérir, ce n'est pas assez. A la place d'une espérance, voulez-vous un souvenir? au lieu d'une indifférence tranquille, accepteriez-vous un poignant regret? Auriez-vous la force d'apprendre que vous avez perdu un trésor que vous désiriez vivement, sans en avoir connu la valeur?

— Expliquez-vous, au nom du ciel!

— Une amie bien malheureuse m'a fait promettre que je m'acquitterais envers vous d'une mission qu'elle regarde comme un devoir. Il faut

que nous jetions ensemble un regard sur vos jeunes années, il faut que je vous rappelle un épisode que vous ne sauriez avoir oublié, mais dont le souvenir est plutôt dans votre mémoire que dans votre cœur. Vous racontiez l'autre jour ici l'histoire de vos amours avec une beauté couronnée de pervenches, vous vantiez sa grâce et son esprit ; cette femme, c'est la mère d'Athénaïs.

— O mon Dieu !

— Oui, cette femme, c'est Ninon, la femme légère, insouciante, qui fait de la vie un jeu et de la vertu une chimère. C'est cette même femme qui vous aima, qui se déroba à votre tendresse, emportant avec elle l'espoir d'être mère, et voulant, comme un avare, le garder pour elle seule. C'est que deux fois Ninon avait été trompée ; c'est que deux fois, craignant son influence sur ses enfants, on les lui enleva dès leur naissance, et elle ne les a jamais revus. Dès qu'elle se crut grosse, elle vous quitta, persuadée que vous feriez comme Villarceaux, comme M. de Noailles, que vous vous empareriez de son enfant et qu'elle n'en serait plus la maîtresse. Fagon, à qui elle confia

son secret, la cacha, emporta sa fille quand elle fut venue au monde, et la fit élever en Allemagne. Le reste vous est connu. Aujourd'hui, Ninon est au désespoir; elle avait placé l'avenir de ses vieux jours sur cette frêle existence qui vient de s'éteindre; elle a voulu que vous connaissiez la vérité, elle a voulu pleurer avec vous la perte que vous avez faite tous les deux, je n'ai pu lui refuser cette consolation.

— Quoi! cette enfant si douce et si belle était ma fille? Quoi! elle a vécu si longtemps auprès de moi, et je ne l'ai pas deviné, et elle est morte sans savoir que j'étais son père? C'est affreux!

— Elle n'a appris qu'en mourant le nom de sa mère.

— Elle ne m'a jamais aimé, elle ne m'a pas donné une seule pensée dans toute sa vie! O mon enfant! Pourquoi m'avoir privé de son amour et de ses caresses? pourquoi ne m'avoir pas appelé près de son lit de mort, au moins? Vous ne me laissez plus qu'un tombeau!

— Mille fois j'ai été sur le point de vous révéler ce secret, quand je vous voyais attentif à ses jeux,

quand vous plaigniez sa triste destinée; mais j'avais juré de me taire, et je craignais que vous ne fussiez pas assez maître de vous-même pour cacher vos impressions.

— Et rien, rien d'elle !

— Voici qui vous fera connaître son cœur sous un jour plus admirable encore; elle m'a légué ces papiers, l'expression de sa pensée, le récit de toute sa vie. Je vous en fais le sacrifice. Vous comprendrez pourquoi je la pleure, pourquoi je la regrette avec tant d'amertume, et vous me pardonnerez le mal que je lui ai fait, n'est-il pas vrai, mon ami ?

La Fontaine prit le manuscrit qui lui était offert. Pour la première fois, une douleur vive venait de le mordre au cœur, il n'avait encore rien éprouvé de semblable.

— Madame, dit-il, je ne savais pas ce que c'était que la souffrance, j'ignorais la portée d'une affection véritable. En un instant vous venez de m'apprendre tout cela. Rappelez-vous ce que je vous annonce : j'ai tout oublié jusqu'ici, à présent je me souviendrai.

XIX

LE BONHOMME

Tout se flétrit, tout s'oublie ici-bas ; mais de tout ce qui s'oublie, la chose qui s'oublie le plus vite, c'est la mort. On est effrayé de cette idée-là pour soi même. Il n'y a pas un de nous qui n'ait construit dans son cœur une belle chimère des regrets qu'il léguera à ce monde ; malgré soi, on ne peut supposer qu'on disparaisse de la vie sans y marquer aucune trace. Il semble impossible que nos amis, que nos parents ne se trouvent pas horriblement malheureux de notre perte. Si on osait, on croirait que la nature portera notre deuil, que le soleil se voilera, que les fleurs perdront leurs parfums ; enfin, si nous sondions bien profondément notre conscience, nous y trouverions presque toujours l'orgueil de laisser des souvenirs ineffa-

çables. Au lieu de cela, en regardant autour de nous, nous pouvons voir que chaque place vide est remplie. A peine la terre est-elle séchée, que les larmes le sont aussi. Et l'on ne peut en vouloir aux autres de cette insouciance, car on l'a pratiquée soi-même. Ainsi le veulent la nature et la Providence. On voit de longues douleurs par suite d'un sentiment brisé, on en voit rarement d'éternelles par la mort de l'être qu'on aime le plus. Les mères seules ont le triste privilége de conserver leurs regrets. L'amour est trop égoïste pour survivre à toute espérance.

Athénaïs était morte depuis trois mois, et tout avait repris son cours habituel dans la maison de sa protectrice. Ninon, qui, pour la première fois, connaissait un chagrin véritable, en était déjà à la mélancolie. Elle avait été cruellement frappée, elle avait cru ne se relever jamais de ce coup affreux : mais Ninon, avant d'être mère, était femme de plaisir, elle se laissa distraire, elle voulut ne plus pleurer, elle se consola. De nouveaux adorateurs, de nouveaux événements se placèrent entre elle et l'image si pure de l'ange qui s'était en-

volé. Lorsqu'elle était seule, elle y pensait encore, mais elle donna aussi des ailes à ses regrets, et les plaça dans le ciel ; de sorte qu'elle invoquait sa fille plutôt qu'elle ne déplorait sa perte.

Madame de La Sablière, plus aimante, plus tendre, ressentit longtemps la douleur de cette plaie. Elle ne se pardonnait pas les tortures infligées par elle à Athénaïs, quoique bien involontairement. Elle se mettait à la place de l'enfant, elle se rappelait la générosité avec laquelle elle avait souvent pris part à ses peines. Elle admirait ce courage qui ne s'était pas démenti un instant, et elle s'avouait avec honte qu'elle n'en eût point été capable. Mais bientôt un désespoir plus grand, plus incisif, effaça ces pensées. L'amour qui brûlait sa vie, ce tyran qui peu à peu avait chassé de son âme toutes ses affections, tous ses principes, toutes ses craintes ; ce serpent qui la dévorait, triompha encore de ses remords. Le marquis de La Fare changea totalement de conduite ; il n'était plus infidèle, il devenait indifférent : c'est un mal incurable, c'est une fatalité sous laquelle il faut courber a tête, c'est l'enfer du Dante, on y

perd tout espoir. Il paraissait chez elle chaque jour, pour se montrer, pour remplir un devoir. Son impatience de se retirer éclatait jusque dans son premier salut. Il avait mille prétextes pour abréger ses visites, il ne les cherchait point, ils se présentaient d'eux-mêmes, sans embarras, sans emportement. Il écoutait de sang-froid les reproches de Marguerite, et ne prenait pas même la peine de s'en fâcher. Il ne niait rien, s'il n'avouait pas, et semblait n'avoir que de la pitié pour une infortune qu'il traitait de folie. Il ne cherchait point d'autre maîtresse, on ne pouvait donc espérer le triomphe sur un goût sans importance. Oh! Ninon avait deviné juste! Quand les hommes en sont arrivés à ce degré d'indifférence, il ne faut plus chercher à les ramener, quand surtout une passion basse les dévore ; c'est alors un torrent dont le lit n'est plus que du sable, c'est une flamme éteinte sous de la boue.

Madame de La Sablière se tut lorsqu'elle se convainquit qu'elle n'était plus écoutée. Elle se renferma en elle-même et tourna toutes ses pensées vers le seul être immuable, vers celui qui

ne trompe pas. Elle assistait vivante à l'agonie de son cœur. Elle sentait que chaque heure lui enlevait une espérance et les reportait toutes à ce noble but, à ce refuge des âmes d'élites, à Dieu. Le marquis ne voyait rien. Il n'apercevait pas que cette beauté adorable se fanait; que cet esprit si fin, si enjoué, se couvrait d'un crêpe, comme elle l'avait dit; que ce cœur si tendre, si dévoué, se brisait en mille pièces. L'amour qui commence devine ce qu'on lui cache, l'amour éteint ne voit même pas ce qu'on lui montre.

Au milieu de toutes ces agitations, un homme, un homme oublieux, un homme dont les idées n'avaient pas eu jusque-là la puissance de se fixer, La Fontaine se souvint, et ne laissa pas mourir ses regrets. On avait fait placer le tombeau d'Athénaïs à Reuilly, dans la chapelle de la Folie-Rambouillet. Tous les soirs, à l'heure où le soleil se couche, il prenait lentement la route de cet asile, seul avec Dieu, la nature et ses pensées. Chemin faisant, il s'arrêtait et cueillait les fleurs des champs. Il formait ainsi un bouquet qu'il déposait ensuite sur le marbre du sépulcre. Cette af-

fection, l'unique de sa vie, prenait chaque jour un développement plus grand. Il n'en parlait à personne, il ne pleurait avec personne. La légèreté de Ninon le blessa, ce fut lui qui joua le rôle de la mère. Peut-être y avait-il dans ses sentiments plus de poésie que de véritable douleur. Peut-être, si Athénaïs eût été moins belle, si son intelligence eût été moins étrange, l'eût-il moins regrettée. Ce qu'il y a de certain, c'est que de cette époque date le penchant à la dévotion qui l'amena plus tard à faire amende honorable de ses *Contes*. Il s'enfermait des heures entières dans la chapelle, il y composait des vers, il venait y lire ceux qu'il faisait ailleurs ; il puisait des inspirations dans le silence et le néant de cette tombe, et peut-être est-ce là qu'il médita son admirable discours adressé à madame de La Sablière, et qu'il devait lire à l'Académie :

> Des solides plaisirs je n'ai suivi que l'ombre ;
> J'ai toujours abusé du plus cher de nos biens.

Les sentiments, les amours, les douleurs des poëtes ne sont presque jamais que des prétextes.

Rien n'est fallacieux comme ces demi-dieux de la pensée. On se laisse prendre aux piéges qu'ils tendent, ils s'y prennent eux-mêmes de bonne foi, car rien n'est plus naïf et plus essentiellement enfant qu'un poëte, lorsqu'il est véritablement poëte. Ils croient qu'ils aiment, ils croient qu'ils sentent; non pas, ils rêvent toujours. Ils vivent dans un monde idéal, où ceux qui sont assez fous pour les suivre se perdent. L'air est trop raréfié sur ces hautes sommités de l'intelligence, il ne convient pas à toutes les poitrines. Malheur à la femme dont le cœur se donne à un de ces hommes, malheur, car c'est sa perte ! Le meilleur, celui qui reculera devant une mauvaise action, ne reculera devant aucun écart de son imagination sans frein. L'amour d'un poëte, c'est un feu follet; où vous voyez luire la flamme la plus vive, se trouve l'abîme le plus profond. Une brillante lumière et la fange, les illusions et les remords. Voilà l'histoire de toutes les passions de ce genre.

XX

UN CŒUR BRISÉ

Les semaines, les mois se succédèrent sans amener de changement dans la position de Marguerite. Cependant, si ses souffrances restaient les mêmes, son caractère et ses habitudes subissaient une révolution complète. Ce n'était plus une femme dont la maison était citée parmi les plus gaies et les plus recherchées du monde. Peu à peu elle s'éloigna des compagnies et se renferma davantage dans son intérieur. L'éducation de ses enfants devint sa principale affaire. Elle voyait toujours le marquis de La Fare. Pour un observateur attentif, il demeurait certain qu'elle l'aimait du même amour qu'autrefois, mais elle avait cessé de lui montrer cette tendresse, elle s'efforçait de la dominer et ne se permettait plus une observa-

Digitized by Google

tion sur sa conduite. De tous les côtés elle entendait dire qu'il aventurait sa fortune, qu'il ne quittait plus les brelans : à la cour il n'avait d'autre ambition que d'être du jeu de monseigneur, afin de réunir plus de chances de gain. Son amie subissait sans se plaindre les variations de sa fortune. S'il gagnait, la plus joyeuse humeur régnait sur son visage et dans ses propos, il fouillait dans ses souvenirs pour y retrouver quelques bribes de passion et faire naître un sourire sur ce beau visage, dont la tristesse l'importunait; s'il était malheureux, il éclatait en reproches, il accusait Marguerite d'attirer sur lui une mauvaise destinée, il s'en prenait à elle des caprices du sort. C'était son influence qui appelait sur sa tête les malheurs du lansquenet. Elle lui avait ôté sa présence d'esprit en l'accueillant froidement, elle faisait des vœux contre lui, elle lui jetait des charmes et des maléfices. A ces accusations madame de La Sablière n'opposait que le silence, quelquefois un conseil, une observation d'amitié, jamais de passion ni de jalousie. Il était évident que cette femme se faisait une horrible violence,

qu'elle souffrait mille morts et qu'elle méditait une importante résolution.

M. de La Sablière n'assista point à ces luttes cruelles; une dette contractée par son père envers l'État, et dont il a été question au commencement de ce récit, nécessita de sa part un long voyage en France et à l'étranger. Il se sépara avec peine de sa famille et de sa maîtresse, mademoiselle Manon Vanghannel. L'attachement qu'il portait à cette dernière n'était un secret pour personne, et, comme je l'ai déjà fait observer, rien n'est plus étrange que la manière dont les contemporains jugeaient la position de ce ménage. Les femmes les plus haut et les mieux placées recevaient et aimaient madame de La Sablière, malgré sa liaison bien connue. A force d'amour, elle parvint à légitimer sa faute, pour ainsi dire, et de tous ceux qui l'entouraient elle était peut-être celle qui l'oubliait le moins.

Pendant l'absence de son mari, mademoiselle Vanghannel fut attaquée d'une fluxion de poitrine et enlevée en trois jours. M. de La Sablière était alors en route pour revenir. Il arriva

plein de joie, heureux de retrouver tous les objets de sa tendresse. Sa fille aînée courut au devant de lui sur le degré, et, bien loin de prévoir le mal qu'elle allait lui faire, avec l'habitude ordinaire des enfants pressés de répandre une nouvelle qu'ils savent, elle lui dit :

— Il y a eu un grand malheur depuis votre départ, mon père; cette pauvre mademoiselle Vanghannel est morte hier.

M. de La Sablière tomba sous le coup; il fallut le transporter chez lui. La fièvre le prit et ne le quitta plus.

— La sorcière avait raison, disait-il dans son délire, c'est ma fille aînée qui me tue!

Sa femme lui prodigua les soins les plus tendres et les plus touchants; elle ne le quitta pas une minute, épiant ses regards, espérant saisir une lueur de raison. Tout fut inutile, M. de La Sablière mourut frappé dans ce qu'il avait de plus cher; Marguerite n'eut pas même le bonheur d'obtenir de lui une parole d'indulgence.

Ce deuil changea plus que jamais sa vie; elle ne reçut que ses amis intimes, et, par conve-

nance, pria M. de La Fare de faire un voyage de quelque durée. Il alla à Saint-Germain, où était la cour : on y jouait!

Marguerite eut alors plusieurs entretiens avec un saint prêtre. Depuis six mois déjà elle était veuve. Ces entretiens augmentèrent sa préoccupation. Un jour, La Fontaine la trouva assise dans la chambre d'Athénaïs, les yeux fixes et les bras croisés sur sa poitrine.

— Vous êtes bien triste, mon amie, lui dit-il, et vous venez ici chercher dans le passé de nouvelles douleurs.

— Non, monsieur, je viens ici chercher des forces, car je vais accomplir une grande œuvre. M. de La Fare m'a demandé un entretien, je lui ai donné rendez-vous dans cet appartement. Vous me ferez plaisir en restant près de moi ; j'ai besoin des secours de votre amitié, c'est l'appui sur lequel je compte le plus.

— Et il ne vous manquera jamais, je vous assure. Mais que va-t-il arriver? A quoi bon cette entrevue? Pourquoi retourner le fer dans votre blessure?

— Cela est nécessaire. Pourtant ne craignez rien, je serai forte. Il y a longtemps que je répète ce rôle, je le jouerai bien, j'en suis certaine. Le voilà, mon ami ; ouvrez cette porte, passez dans ce cabinet, je vous appellerai s'il faut que vous veniez.

Le marquis de La Fare entra. Il salua sans rien dire, posa son chapeau et s'assit, évidemment embarrassé de sa contenance et cherchant une manière de commencer la conversation. Marguerite lui en évita la peine :

— Vous avez désiré me parler, Charles, que me voulez-vous ?

Il lui prit la main, et la baisa avec respect.

— Je viens remplir mon devoir vis-à-vis de vous, Marguerite, je viens vous rendre l'hommage que vous méritez. Depuis des années, vous êtes la première affection de mon cœur, depuis des années vous avez fait le bonheur de ma vie, et si j'ai été souvent ingrat, vous êtes restée sublime et dévouée. Un obstacle insurmontable nous séparait, il m'a fallu consentir, pour ne pas déranger votre existence, à vous voir appartenir

à un autre, à vous laisser porter un autre nom que le mien. Aujourd'hui cet obstacle n'existe plus; voulez-vous me permettre de réparer le tort que j'ai causé à votre renommée? voulez-vous me prouver que vous m'aimez encore? voulez-vous m'épouser?

Marguerite tressaillit. Le plus profond étonnement parut sur son visage; un éclair de joie brilla dans ses yeux, mais presque aussitôt ils reprirent leur langueur habituelle.

— Je suis plus touchée que je ne puis l'exprimer de ce que vous venez de me dire, mon ami. Cette preuve d'estime efface à mes yeux bien des torts. Vous avez voulu apporter un peu de consolation aux douleurs dont je suis abreuvée, soyez béni pour cette pensée honorable. Mais je reconnaîtrais mal votre générosité, si j'y répondais autrement que par un refus. Il fut un temps où une semblable proposition eût comblé tous les vœux de mon cœur; ce temps si doux où vous m'aimiez, où vous n'étiez qu'infidèle, il s'est enfui, et de tous ces beaux jours il ne me reste rien. Oh! vous appartenir, porter votre nom, pouvoir à la face

de tous me parer de votre amour! c'eût été une trop belle destinée, Dieu ne l'a pas permis! Alors, vous fussiez venu me proposer votre main sans me demander d'avance une entrevue, cette offre fût partie de votre cœur sans préparation, sans réflexion aucune; à présent, vous me parlez de devoir, de dédommagement, vous me parlez le langage de la raison. Ma raison seule vous répondra. Vous êtes homme d'honneur et d'esprit, vous avez compris que vous me deviez peut-être une réparation aux yeux de ce monde que j'ai foulé aux pieds pour vous. Mais à quoi bon légitimer une union qui n'existe plus? A quoi bon river une chaîne dont les anneaux sont brisés? Je vous ai aimé, Charles, je vous aime encore de l'amour le plus vrai, le plus tendre qui fut jamais; j'ai été coupable par vous et je ne pouvais l'être que par vous. Dieu me pardonnera peut-être, j'ai tant expié! Pourtant il faut encore une expiation, il faut encore un sacrifice. Je le ferai. Mon ami, permettez-moi un dernier conseil: quittez la voie dans laquelle vous marchez; faites comme moi, reportez vos regards au delà de cette vie; vous

êtes digne de me comprendre. J'ai arraché de mon âme l'idole que j'y avais placée, et, croyez-moi, quel que soit le démon qui vous entraîne, il n'est pas plus difficile à vaincre que ce bel ange aux ailes dorées, paré de votre image par ma faiblesse.

M. de La Fare avait laissé parler longuement madame de La Sablière sans chercher à l'interrompre. Quand elle refusa ses offres, il rougit légèrement et prit malgré lui l'air d'un homme allégé d'un grand fardeau. Elle avait raison, la pauvre femme; il n'y avait plus là qu'une obligation remplie.

Il essaya pourtant de combattre sa résolution.

— Pourquoi me refuser mon bonheur, Marguerite, vous qui avez déjà tant fait pour ce bonheur? Ne voulez-vous plus me sauver?

— Je n'y peux plus rien, hélas! répondit-elle en secouant la tête, mon pouvoir est fini; fée sans empire, il faut que je casse ma baguette.

— Que ferez-vous donc alors? Si je vous perds, moi-même que deviendrai-je?

— Nous nous repentirons, Charles, nous rachèterons nos joies par nos larmes.

— Oh! Marguerite, vous m'effrayez! Que méditez-vous?

— Rien, répondit-elle en essayant de sourire; vous n'avez pas besoin de moi pour être heureux maintenant. Adieu!...

— Un dernier mot. Votre décision est-elle irrévocable? Ne puis-je espérer qu'à force de soins, d'affection, de constance, je parviendrai à vous fléchir?

— Vous savez bien que je n'ai qu'une parole, mon ami. Encore une fois, adieu! Que le ciel vous protége!

Elle se leva, lui tendit la main, le regarda longtemps en tenant cette main dans la sienne; puis une larme coula de sa paupière et tomba sur les doigts de M. de La Fare. Il portait cet anneau dont il s'empara comme talisman dans les combats de sa flamme expirante et de la terrible passion qui l'avait tuée. Marguerite fit un mouvement comme pour le reprendre, mais presque aussitôt elle le remit elle-même. Le marquis se sentait

embarrassé de cette scène muette, il l'abrégea en quittant l'appartement. Madame de La Sablière courut se renfermer dans son oratoire et y demeura jusqu'au soir.

Pour M. de La Fare, il resta deux jours et deux nuits au lansquenet.

Digitized by Google

XXI

LES INCURABLES

« Vous me demandez ce qui a fait cette solution de continuité entre M. de La Fare et madame de La Sablière : c'est la bassette, l'eussiez-vous cru? C'est sous ce nom que l'infidélité s'est déclarée; c'est pour cette prostituée de bassette qu'il a quitté cette religieuse adoration. Le moment était venu que cette passion devait cesser et passer même à un autre objet : croirait-on que ce fût un chemin pour le salut de quelqu'un que la bassette? Ah! c'est bien dit, il y a cinq cent mille routes qui nous y mènent. Madame de La Sablière regarda d'abord cette désertion; elle examina les mauvaises excuses, les raisons peu sincères, les prétextes, les justifica-

tions embarrassées, les conversations peu naturelles, les impatiences de sortir de chez elle, les voyages à Saint-Germain où il jouait, les ennuis, les ne savoir plus que dire; enfin, quand elle eut bien observé cette éclipse qui se faisait et le corps étranger qui cachait peu à peu tout cet amour si brillant, elle prit sa résolution. Je ne sais ce qu'elle lui a coûté; mais enfin, sans querelle, sans reproches, sans éclat, sans le chasser, sans éclaircissements, sans vouloir le confondre, elle s'est éclipsée elle-même; et sans avoir quitté sa maison où elle retourne encore quelquefois, sans avoir dit qu'elle renoncerait à tout, elle se trouve si bien aux Incurables, qu'elle y passe quasi toute sa vie, sentant avec plaisir que son mal n'était pas comme celui des malades qu'elle sert. Les supérieurs de la maison sont charmés de son esprit, elle les gouverne tous; ses amis vont la voir, elle est toujours de très-bonne compagnie. M. de La Fare joue à la bassette. Voilà la fin de cette grande affaire qui attirait l'attention de tout le monde. Voilà la route que Dieu avait marquée à cette jolie femme; elle n'a point dit, les bras

croisés : *J'attends la grâce!* Mon Dieu! que ce discours me fatigue! Eh! mort de ma vie! la grâce saura bien vous préparer les chemins; les tours, les détours, les bassettes, les laideurs, l'orgueil, les chagrins, les malheurs, les grandeurs, tout sert, tout est mis en œuvre par ce grand ouvrier, qui fait toujours infailliblement tout ce qu'il lui plaît [1]. »

Il est impossible de raconter d'une manière plus spirituelle et plus vive la péripétie de ce drame intime. J'ai emprunté ces charmantes pages à madame de Sévigné, dans l'intérêt de mes lecteurs. Cette aimable femme rend ses impressions et celles du public d'alors avec sa grâce et sa perfection accoutumées; néanmoins, je ne crois pas qu'elle ait apprécié madame de La Sablière. C'est que l'esprit ne suffit pas pour comprendre le cœur.

Marguerite se retira aux Incurables, et vécut dans la plus haute piété, sans cependant renoncer

1. Lettre de Madame de Sévigné à Madame de Grignan, lettre 758, des Rochers, dimanche 14 juillet.

entièrement au monde. Elle souffrit cruellement de ce sacrifice, et comme le dit madame de Sévigné, pendant ce temps M. de La Fare *jouait à la bassette*. Cette vie, dont la première moitié s'était passée dans les égarements de la passion, coula désormais belle et pure, éloignée des orages, dans le secret de la pénitence. Ce cœur, qui avait tant aimé un seul homme, ne pouvait plus aimer que Dieu. Madame de La Sablière racheta sa faute en face de son siècle et de la postérité par un repentir sincère. Elle mourut jeune : les émotions usent vite. Elle ne revit pas M. de La Fare depuis la proposition qu'il lui avait adressée ; mais elle ne l'oublia jamais.

Quant à lui, le jeu lui ôta jusqu'au sentiment de la perte qu'il avait faite. Son cœur se dessécha entièrement, il n'en resta pas de traces. Plus tard il se remaria.

Comme Athénaïs, on transporta madame de La Sablière à l'église des Champs. Ces deux victimes du même amour reposèrent près l'une de l'autre. Le Fablier y vint encore tresser des couronnes. Leur souvenir s'effaça bien vite, excepté

dans l'âme de ce vieillard, ramené aussi à la foi par la douleur. Le flot emporta le reste !

Ainsi est le monde. Tout se résume ici-bas par deux mots : oubli et regrets !

FIN

12655

Digitized by Google

TABLE

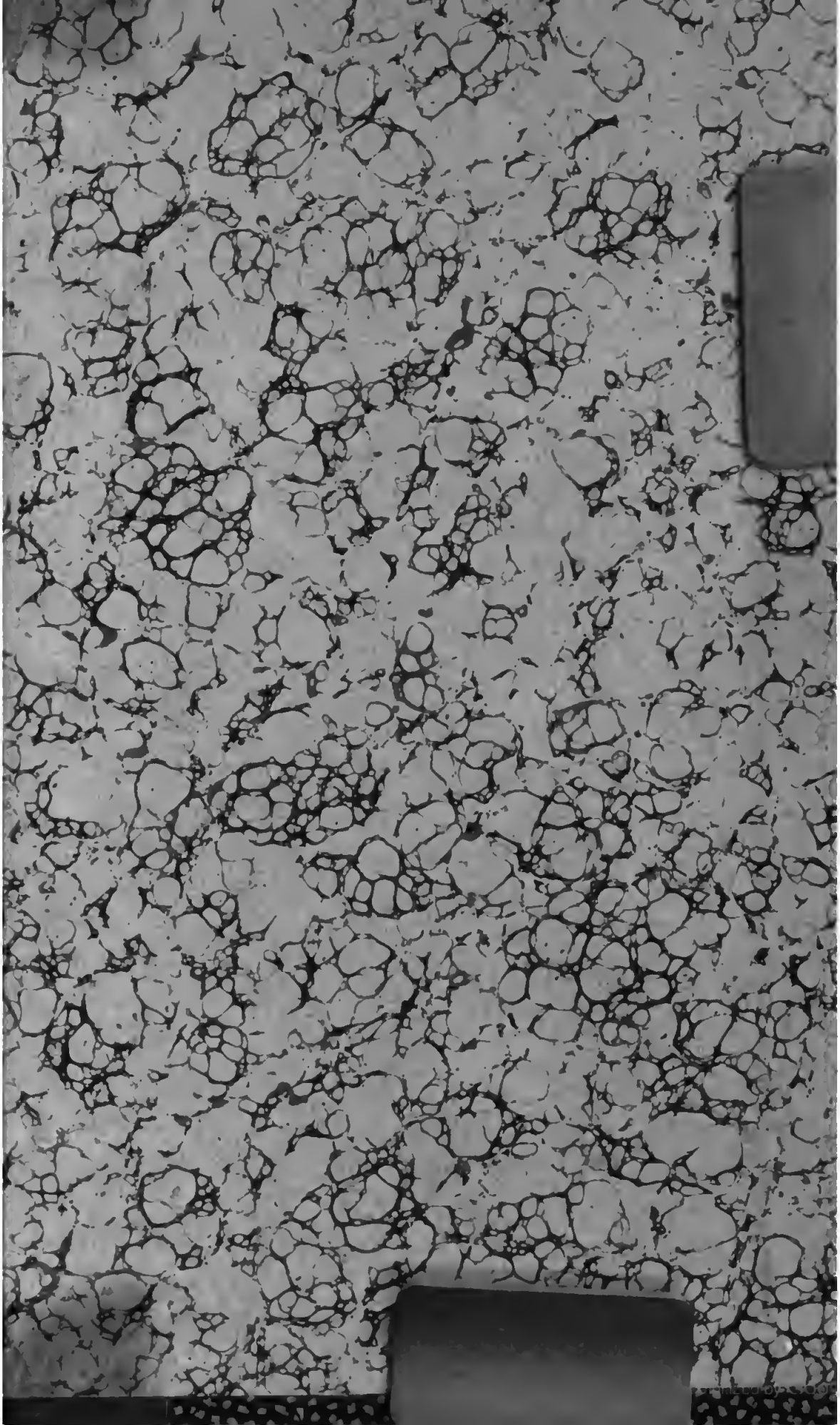
I. — Cinq maîtresses..... 1
II. — L'ami, le mari, l'amant..... 14
III. — Attente..... 33
IV. — La Champmeslé et la Bassette..... 49
V. — Les deux pigeons..... 61
VI. — L'avenir..... 73
VII. — Athénaïs..... 78
VIII. — Visites..... 96
IX. — Deux femmes d'esprit..... 110
X. — Madrigaux..... 124
XI. — Une mère..... 138
XII. — La folle..... 154
XIII. — Mystère..... 171
XIV. — La Place Royale..... 186
XV. — L'oracle..... 203
XVI. — Bonheur..... 220
XVII. — Maladie..... 229
XVIII. — Les Pervenches..... 243
XIX. — Le Bonhomme..... 251
XX. — Un cœur brisé..... 258
XXI. — Les Incurables..... 269

FIN DE LA TABLE

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google